

**Galaxie bis 83 –
Le temps du
grand cri**

Galouye, Daniel F.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DANIEL F. GALOUE

LE TEMPS DU GRAND CRI



T 8305-83-25FXX

Galaxie/bis

DANIEL F. GALOUE

LE TEMPS DU GRAND CRI



T 8305-83-25FXX

Galaxie/bis

DANIEL FRANCIS GALOUYE, né en Louisiane en 1920, peut à juste titre prétendre avoir été l'un des premiers pilotes de fusée de l'Histoire... Il était pilote d'essai dans la marine pendant la Seconde Guerre mondiale. Il fit un peu de journalisme avant la guerre et poursuivit quelque temps dans cette voie. Son premier récit de science-fiction publié, « Rebirth », parut dans Imagination en 1952 et constitua plus tard la base de son premier roman : « Dark Universe » (US, 1961). Par la suite, il collabora à Galaxy, et quelques-unes de ses nouvelles sont rassemblées dans « The last leap and other stories of the super-mind » (UK, 1964) et « Priject barrier » (UK, 1968). Il a également publié : « Lords of Psychon » (US, 1963), « The lost perception » (UK, 1966) et « Simulacron-3 » (US, 1964).

NOUVELLES ÉDITIONS OPTA

1, quai de Conti 75006

Paris – Tél. 354-40-96

GALAXIE-BIS

Collection dirigée par Daniel Walther

LE TEMPS DU GRAND GRI

DANIEL F. GALOUYE

Titre original : A SCOURGE OF SCREAMERS

Traduction : Daniel Lemoine

Couverture : Jean-Claude Hadi

© 1968 by Bantam Books, Inc.

Published by arrangement with Bantam Books Inc.,
New York

© 1982 Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française.

Daniel F. Galouye : un injuste oubli

Daniel F. Galouye fut l'un des écrivains les plus discrets de la science-fiction moderne. C'est d'autant plus bizarre que ses ouvrages sont tous solidement bâtis et qu'il y a dans ses cinq romans et dans ses nouvelles plus d'idées que dans certaines œuvres *torrentielles*.

Parfois on a voulu voir dans cet auteur un bon artisan de deuxième zone, sans comprendre combien il avait, sur le plan des idées, apporté de sang neuf à la SF.

Bien que ses romans soient maintenant traduits en français et qu'un grand nombre de ses nouvelles aient paru dans « Fiction » et dans « Galaxie », Galouye est resté chez nous, comme aux U.S.A., un auteur méconnu.

« *Le Monde aveugle* », « *Les Seigneurs des Sphères* » (Denoël), « *Simulacron 3* » (G.Bis) et « *L'Homme infini* » (Opta/Anti-Mondes) sont des livres importants ou, pour le moins, intéressants. Pour la petite histoire, rappelons que Rainer Werner Fassbinder a adapté *Simulacron 3* pour la télévision allemande, et que beaucoup de critiques et d'auteurs tiennent Galouye pour un des talents les plus originaux de toute la science-fiction moderne.

Certes, dans un genre où la surproduction est de mise, cinq romans et une centaine de nouvelles, c'est peu, mais c'est beaucoup quand on considère le niveau de qualité de l'ensemble. *A Scourge of Screamer* (Le Temps du Grand Cri), que nous vous proposons aujourd'hui, est un exemple presque parfait de roman de science-fiction : solidité de l'intrigue, progression de la narration, cohérence et cohésion des idées en sont les principales caractéristiques.

En dépit des apparences, *Le Temps du Grand Cri* est tout le contraire d'un *roman-catastrophe* traditionnel, bien qu'il y soit question d'un fléau étrange, venu de l'espace, qui transforme les hommes en démons hurlants. Mais cela n'est en réalité qu'un point de départ ; ce que veut nous dire Galouye est d'une autre importance : il s'agit de quelque chose de plus subtil, de bien plus complexe, qui lui permet de poser des questions qui transcendent l'énigme pour atteindre aux mystères mêmes du cosmos.

Un livre qu'il était urgent de sauver de l'oubli.

Daniel Walther, décembre 1981.

AVANT-PROPOS

Vieille de six milliards d'armées, longue de 18 000 parsecs, l'immense lentille scintille dans sa majesté cosmique et tourne sur elle-même dans les profondeurs d'ébène de l'infini.

Génériquement, pour les formes de vie du stade sémantique, c'est une « galaxie ». Une espèce, portée sur les expressions romantiques et surannées, l'appelle : « la Voie lactée ». Pour une autre, c'est « un des millions d'yeux de Dieu ».

Ces interprétations purement subjectives de la réalité galactique sont compréhensibles. Car aucun intellect évolué ne peut concevoir l'intégralité de la soi-disant Voie lactée.

Dix milliards de soleils d'une infinie variété, en groupements innombrables. Des amas scintillants émettant leur luminosité céleste et aveuglante telles les myriades de pierres précieuses de somptueuses couronnes. Nébuleuses par milliers. Nuages gigantesques de matériaux opaques et de corps non réfléchissants, qui émettent sur des fréquences que les organes de la « vue », sensibles à une gamme située entre 3 800 et 8 000 angströms, ne perçoivent pas. Milliards indénombrables de planètes, de satellites, de comètes, de météorites et de fragments interstellaires.

Le tout irrésistiblement entraîné dans un tourbillon figé et majestueux. Traînant des bras ténus qui se replient sur eux-mêmes dans un réseau translucide d'élégantes spirales. Scintillant dans le jaillissement lumineux des soleils qui explosent... comme l'éclat sporadique de la désintégration atomique d'un microgramme de radium.

Une révolution sur son axe en 200 millions d'années, selon l'unité de temps utilisée par l'espèce qui considère sans complexes ce système titanesque comme « sa Voie lactée ». Qu'un tel conglomerat superstellaire soit considéré comme incompréhensible est inhérent à la nature de créatures dont l'espérance de vie est en gros équivalente à la moitié de celle du Samarium 151.

Tournant sur lui-même, changeant imperceptiblement de forme. Luisant de la lumière douce, et pourtant violente, de la combustion stellaire. En constante évolution, condensant des gouttelettes d'embryons de soleils à partir de l'hydrogène élémentaire. Donnant naissance à de jeunes étoiles vigoureuses qui entament orgueilleusement leur cycle vital puis, dans une

fureur cataclysmique, explosent, projetant des débris qui donneront naissance à une seconde génération.

Puis il y a le noyau étincelant, inaccessible, du système. À jamais interdit, en raison de sa densité écrasante, aux espèces aventureuses que leur curiosité pousse à explorer dans de fragiles machines les profondeurs insondables de l'espace. On y trouve une foule grouillante d'étoiles de type RR Lyra... comme les désignent les êtres pour qui la galaxie est : « notre Voie lactée ».

Enfin, il y a... Chandeen, comme l'appelle une espèce intelligente.

Peut-être Chandeen est-elle la radiation composite des étoiles de type RR Lyra. Ou bien la structure d'ensemble de leurs oscillations. À moins qu'il ne s'agisse de la constitution d'une force métaphysique, au centre même de la galaxie, où se concentrent toutes les forces physiques.

Comment expliquer ce concept hypermatériel à des êtres pour qui la galaxie est : « notre Voie lactée » ?

Il faudrait leur dire que Chandeen est comparable à un soleil. Que son émission métaphysique (les cultures la percevant l'appellent : rault) est comparable à la lumière. Mais l'analogie devrait s'arrêter là. Car, de même qu'il serait impossible d'expliquer voir (perception caractéristique des êtres pour qui la galaxie est : « notre Voie lactée ») à une créature qui ne percevrait pas la lumière, de même il est impossible d'expliquer zylpher à ceux qui ne perçoivent pas le rault.

Il suffit de dire que le rault émis par Chandeen touche tous les objets physiques. Comme en même temps il baigne l'esprit de l'individu capable de le percevoir. Et il unit celui qui contemple, ainsi que tout ce qu'il contemple, dans une harmonie universelle.

Zylpher, pour les espèces qui zylphent, est effectivement une forme de perception que les « Voie lactéens » n'oseraient pas imaginer. Pour ces créatures, qui ne sont en contact avec l'environnement que par l'intermédiaire de perception tactile, excitation épithéliale, réaction olfactive, réception de variations moléculaires dans un milieu gazeux, et sensibilité à diverses gammes du spectre électromagnétique... pour ces créatures, zylpher jouerait le rôle d'un sixième sens.

Jaillissant des cumulus amoncelés au-dessus du littoral, l'appareil du Bureau de la Sécurité vérifia sa position à la verticale de Nice, ville ravagée et calcinée, puis prit de l'altitude et fila vers le sud-est, survolant la Méditerranée.

Aux commandes, Arthur Gregson brancha le pilote automatique puis s'appuya contre le dossier de son fauteuil capitonné. Mais cela ne dura qu'un instant. Car, bientôt, le servo responsable de la trajectoire horizontale devint fou et l'appareil se mit à réagir comme un chien de chasse sur la piste d'un lièvre.

Contrarié, Gregson reprit le contrôle manuel et crut entendre un gloussement, sur le siège voisin du sien. Mais selon toute vraisemblance l'Anglais efflanqué somnolait, comme il n'avait pas cessé de le faire depuis leur départ de Londres.

N'eût été la pâleur de sa peau, Gregson aurait très bien pu passer pour un cultivateur américain de plancton. L'indifférence ébouriffée de son abondante chevelure brune faisait inévitablement penser aux immensités marines, tout comme ses mains rugueuses, qui auraient pu acquérir leur robustesse à tirer sur les winches des filets métalliques, gonflés du poids d'accumulations micromarines. Ses yeux eux-mêmes, marrons et intenses, semblaient défier le fouet des embruns projetés par le vent.

La pâleur de sa peau était évidemment la conséquence de trente mois en orbite à bord de la Station Véga, où il était ingénieur responsable des systèmes.

Depuis l'abandon de la station, il n'avait guère eu l'occasion de bronzer.

Soudain il se crispa et scruta le soleil matinal. Et l'aperçut à nouveau... ce point argenté, indistinct, nettement au-dessus de la mince couverture de cirrus, et tapi dans la lumière du soleil.

La pulsation régulière de la combustion faiblit dans un des moteurs, ce qui eut pour effet d'éveiller Kenneth Wellford. Il foudroya du regard le moteur de tribord et marmonna :

— « Foutu carburant ! Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il a été

distillé dans des cuves à gin. »

— « Apparemment, nos problèmes ne se limitent pas à la mauvaise qualité du carburant. »

— « Il y a *toujours* d'autres problèmes », observa flegmatiquement l'Anglais. « Néanmoins, je présume que le problème du carburant trouvera une solution, quand le Bureau de la Sécurité aura remis les usines de transformation de ton pays en ordre de marche. »

Gregson le regarda fixement. Wellford, qui avait été pilote de navette à bord de la Station Véga jusqu'au jour où le *Nina* était parti pour son expédition interstellaire, avait un visage ouvert et agréable. Des yeux bleus qui semblaient analyser – et pas seulement regarder –, des yeux, pourtant, qui cherchaient systématiquement à déceler l'humour de toutes les situations.

— « Nous avons de la compagnie », annonça finalement Gregson.

Les sourcils froncés, Wellford scruta le ciel.

— « Où ? » Puis il sourit. « Tu es sûr que tu ne paniques pas pour rien ? Ça arrive, tu sais. »

— « La semaine dernière, deux hélicos du Bureau ont disparu au-dessus des États-Unis », rappela Gregson.

— « Allons, allons ! Tu ne supposes tout de même pas que le Bureau est soumis à une agression organisée ? »

— « Et un autre s'est fait canarder au-dessus des Alpes. Il doit bien y avoir d'autres cas dont nous n'avons pas entendu parler. »

Wellford secoua la tête d'un air dubitatif.

— « J'admets qu'il existe probablement des groupes d'agitateurs nationalistes qui ne supportent pas l'autorité provisoirement exercée par le Bureau pendant la crise mondiale. Mais vouloir généraliser sur la base de quelques événements isolés... »

— « Regarde ! » Gregson tendit le bras.

— « Toutes mes excuses. Il y a effectivement un ange à onze heures », reconnut l'Anglais. « Mais, à mon avis, il n'y a pas de raison de s'inquiéter. Après tout, il ne nous suit pas. »

— « Il est sur une trajectoire parallèle à la nôtre. »

— « Nous ne sommes certainement pas le seul appareil dans le ciel. »

— « Et pourquoi pas ? À l'exception des appareils du Bureau, l'aviation a pratiquement disparu, depuis que ce hurleur a appuyé sur le bouton, en 95. »

— « Mais nous devons être très nombreux ce matin, puisque Radcliff a

convoqué tous les agents spéciaux à Rome pour des briefings individuels. »

Les arguments de son compagnon ne parvinrent cependant pas à dissiper l'inquiétude de Gregson.

— « Nous pourrions l'appeler et lui demander où en est le problème des hurleurs, dans sa région de la forêt », proposa Wellford.

— « Je ne crois pas cela nécessaire. »

— « Ou bien nous pourrions appeler la base corse du Bureau et demander une escorte armée. »

— « Non ; laisse tomber ! »

Les mains de Gregson se détendirent et ses paumes retrouvèrent soudain leur fraîcheur quand le courant d'air fit évaporer la pellicule de sueur qui s'y était déposée. Wellford, bien entendu, avait raison. Qui avait pris le *risque*, dans la confusion de cette période de réorganisation qui suivait le conflit nucléaire, de contester au Bureau de la Sécurité la responsabilité du gouvernement au niveau international, fardeau dont cet organisme avait été contraint de se charger ?

La reconstruction, l'évacuation des déchets atomiques, la décontamination et le replâtrage de populations décimées exigeaient toute l'énergie des gouvernements impliqués dans le suicide thermonucléaire de 95. En outre, il fallait protéger les ressources nationales encore intactes contre une épidémie dévastatrice de hurleurs.

Dans l'esprit de Gregson, il était évident que, sans le Bureau de la Sécurité, la civilisation serait depuis longtemps retournée à la sauvagerie.

Dans l'état actuel des choses, le Bureau, par l'entremise de la Garde internationale, assurait la sécurité interne de la quasi-totalité des nations du monde. Il supervisait la remise en état des unités de production. Sa monnaie avait pratiquement remplacé toutes les unités monétaires. Ses patrouilles de ramassage des hurleurs, en uniforme bleu, étaient dans les rues de toutes les villes, recueillant les victimes de l'épidémie et les conduisant dans les Centres d'isolement du Bureau.

— « Voilà notre ange qui revient », annonça Wellford. « À trois heures. »

Gregson constata que l'appareil non identifié avait réduit sa vitesse et était descendu approximativement à la même altitude qu'eux. Mais il n'était toujours qu'un point brillant dans l'azur du ciel.

— « Appelons-le sur les fréquences du Bureau », proposa-t-il.

Wellford parla avec brusquerie dans le micro.

— « Bureau de la Sécurité, vol LR 303. Quarante-deux cinquante, nord. Neuf trente-six, est. Appelle l'appareil volant à treize mille mètres, dans cette

région. Répondez et identifiez-vous. »

Pas de réponse.

Les mains de Gregson se crispèrent à nouveau sur les commandes.

— « Ne prenons pas de risques, Ken. Passe sur la fréquence d'urgence et demande une escorte armée à la Corse. »

— « O.K. »

Mais, après avoir transmis la requête, l'Anglais retrouva tout son aplomb grâce à une réflexion facétieuse :

— « Néanmoins, je crois que tu as une certaine propension à prendre la boîte de Pandore pour une pochette-surprise. Quand tu ne te tords pas les mains à cause d'une conspiration organisée contre le Bureau, tu pleures dans ta bière en pensant à l'épidémie de hurleurs. »

— « Beaucoup de gens se tordent les mains à cause de l'épidémie... et depuis quatorze ans, maintenant. »

— « Je ne peux pas dire le contraire. C'est manifestement à la mode. Apparemment, presque tout le monde suit le chemin des hurleurs. »

Gregson regarda fixement la mer, laissant le reflet scintillant du soleil lui brûler les yeux, comme si cela pouvait chasser de ses pensées l'épidémie. Mais c'était là un sujet qu'il était difficile d'écarter longtemps de son esprit. Surtout pour lui. Surtout actuellement.

Deux hurleurs en 1983. Une poignée en 84. Quelques centaines l'année suivante... indiscernables, dans cette population grouillante. Quelques milliers en 86. En 90, plusieurs centaines de milliers. Puis le choc anesthésiant des statistiques médicales, reconnaissant que la science était incapable de diagnostiquer la cause. Finalement, la certitude horrible que seule une personne sur mille guérirait complètement.

Deux millions en 93. Puis le syndrome de réaction sociale : les centres d'isolement ; les patrouilles de ramassage des hurleurs dans les rues ; les troussees d'urgence dont le sédatif était contenu dans des seringues hypodermiques équipées d'une sirène qui émettait une plainte perceptible dans tout le quartier lorsqu'elles étaient utilisées.

C'est cette année-là que les Nations Unies décidèrent malgré tout d'accélérer les préparatifs de la première expédition interstellaire... dans l'espoir de faire oublier l'épidémie. C'était également une raison d'être fier. Car l'humanité, les pieds dans la boue des hurleurs, semblait néanmoins avoir la tête dans les étoiles.

Les hoquets des moteurs tirèrent Gregson de ses pensées, et il concentra

toute son attention sur le réglage des commandes.

— « Ken, qui aurait intérêt à attaquer le Bureau ? »

— « Qui, effectivement ? » admit Wellford. « Et c'est précisément ce que je veux dire. Le Bureau de la Sécurité est tout ce qu'il reste des Nations Unies. Et c'est lui qui perpétue la civilisation. »

— « Tu sais, il pourrait exister une force décidée à détruire le Bureau... pour mettre un terme à tout espoir d'unité et d'ordre, de gouvernement mondial permanent. »

L'Anglais plissa le front, puis se mit à rire.

— « Nous y voilà encore une fois... Tu recommences sur le mode : les extra-terrestres-sont-parmi-nous. Enfin, écoute... »

— « Les rapports envoyés par mon frère, à bord du *Nina*, un mois après qu'il eut quitté le système solaire, existent. »

— « Mais tu ne comprends donc pas ? Il faut prendre ces rapports avec des pincettes ! Le microbe du hurleur, d'une manière ou d'une autre, s'est glissé à bord. Et aucun hurleur n'est psychologiquement sain. »

— « J'ai écouté les enregistrements de ces rapports. Manuel avait toute sa tête. »

— « Très bien », concéda l'Anglais à contrecœur. « Disons que, contrairement au reste de l'équipage, il n'était pas encore devenu hurleur. Ne penses-tu pas qu'il devait être très surmené ? Ses observations ne pouvaient être correctes. »

— « *Il y a quelque chose, dehors*, disait-il », fit pensivement Gregson. « *Un vaisseau, peut-être. Je le sens ! Une énorme sphère luisante... à des milliers de kilomètres... pleine de présences horribles... qui attendent... Qui viennent !* »

Wellford hocha la tête.

— « Je m'en souviens parfaitement bien. En fait, ce sont les messages du *Nina* qui sont à l'origine de la phobie des extra-terrestres-parmi-nous. Mais, lorsqu'on est confronté à un problème comme celui des hurleurs, je présume qu'il est tout à fait conforme à la nature humaine de l'expliquer par la présence d'une chose-venue-de-l'extérieur, qui aurait envoyé cette épidémie dans l'intention de nous détruire. »

— « Alors, tu ne crois pas qu'il y ait quelque chose ailleurs ? »

— « Bien sûr que si ! C'est obligé. Dix milliards d'étoiles. Cent milliards de planètes. Nous serions stupides de croire que nous sommes seuls. Mais nous serions tout aussi bêtes de penser que, compte tenu des milliards d'années qui se sont écoulées, ils nous ont découverts au moment précis où

nous avons acquis la possibilité de leur rendre visite. »

— « Peut-être pouvons-nous nous cacher dans notre système aussi longtemps que nous le désirons ; mais, à la minute où nous devenons interstellaires, nous attirons ce qui se trouve à l'extérieur. »

Wellford examina le visage tendu de Gregson.

— « Tu ne penses pas sérieusement que le voyage du *Nina*, l'épidémie et l'obsession des extra-terrestres sont les manifestations d'une même cause ? N'oublie pas... Les hurleurs existent depuis quatorze ans... Le *Nina* a disparu il y a seulement deux ans. »

Comme toujours, les hurleurs revenaient sur le tapis. Deux mois plus tôt, ce sujet inévitable de toutes les conversations n'aurait pas troublé Gregson. Mais à présent...

Il se détourna afin que son compagnon ne remarque pas son appréhension... Afin qu'il ne devine pas que, près de lui, il y avait un hurleur au premier stade de la maladie.

Certains individus devenaient hurleurs subitement, définitivement et irrévocablement... explosion soudaine du corps et de l'esprit dans un paroxysme d'agitation convulsive des membres, tandis que leurs glapissements de terreur glaçaient le sang de leur entourage. D'autres se repliaient sur eux-mêmes, luttant désespérément, parvenant à résister à une, deux et quelquefois six ou sept crises avant de plonger dans le précipice.

Aussi longtemps qu'il serait en mesure de choisir, Gregson avait décidé, après sa première expérience des « lumières rugissantes », de se battre pied à pied. Il n'irait pas en centre d'isolement... pas s'il pouvait l'éviter.

Une pellicule de sueur s'était formée sur son visage ; et ses mains, sur les commandes, tremblaient. Il allait avoir une crise... maintenant !

Il perçut vaguement la voix inquiète de Wellford, sur sa droite :

— « Apparemment, notre ange semble se rapprocher. Il faudrait peut-être que je m'assure du départ de l'escorte armée. »

Gregson se leva péniblement.

— « Prends les commandes, Ken », articula-t-il, malgré sa gorge déjà sèche. « Je vais vérifier si tout est en ordre dans la soute. »

— « Maintenant ? » s'écria l'autre, incrédule, les yeux obstinément fixés sur l'appareil qui approchait.

Sans très bien savoir comment, Gregson gagna le compartiment arrière et s'appuya contre la porte, poings serrés. Il détacha la trousse contenant la seringue hypodermique, qu'il portait à la ceinture, et la jeta, dernière précaution avant l'inévitable. Le règlement du Bureau pouvait l'obliger à

porter une seringue équipée d'une sirène. Mais il ne pouvait le contraindre à l'utiliser.

Et la crise s'abattit violemment sur lui. Son cerveau explosa dans l'atroce déchaînement d'un brasier nucléaire gigantesque et rugissant. Et les feux des profondeurs les plus secrètes de l'enfer ravagèrent son esprit, de sorte que le seul moyen de ne pas céder à la folie fut de se laisser dériver aux limites de la conscience.

Par moments, durant cette interminable crise, il perdit connaissance. Et brièvement, alors que l'assaut était dans une phase moins violente, il sentit la dureté ondulée du sol, pressée contre son dos crispé.

La tornade nucléaire faisait rage dans tout son corps, émettant une lumière violente qui n'était pas lumineuse, mais plutôt hurlait avec la sauvagerie et la perversité d'un monde qu'une haine furieuse aurait rendu fou.

Puis aussi soudainement que c'était venu, cela cessa. Tout se passa comme s'il avait finalement tiré le rideau sur les effets déchirants et les horreurs pures de la crise.

Il se leva, toujours tremblant, et avec son mouchoir essuya le sang qui coulait au coin de sa bouche. Déjà sa langue enflait, à l'endroit où il l'avait serrée dans l'étau de ses dents pour étouffer ses cris.

Telle était la nature d'une attaque. Telle était la crise qui avait emporté des millions d'individus, dans le monde entier, et une vingtaine à bord du vaisseau spatial *Nina*. Le fait que presque tous étaient morts, s'étaient suicidés ou encore avaient été tués par des pré-hurleurs pris de panique tenait davantage de la décision bienveillante que de la tragédie.

Devant les cas d'euthanasie de hurleurs, le Bureau de la Sécurité et les gouvernements nationaux qui coopéraient avec lui étaient pratiquement impuissants.

Mais peut-être cette incapacité à empêcher ces assassinats dus à la pitié constituait-elle un expédient ; en effet, les centres d'isolement ne pouvaient en aucun cas s'occuper de tous ceux qui prenaient le chemin des hurleurs.

Gregson, projeté contre la cloison, prit soudain conscience des embardées désordonnées de l'appareil. Il ouvrit péniblement la porte et entra en trébuchant dans le poste de pilotage. Il fut aussitôt confronté au spectacle vertigineux de l'horizon bleuté de la Méditerranée, dressé verticalement devant le nez de l'appareil. Wellford faisait virer l'appareil tout en piquant, ce qui produisait une pression qui colla violemment Gregson au dossier lorsqu'il prit place sur son siège.

L'Anglais eut un sourire ironique.

— « Où étais-tu ? Tu as manqué le plus amusant. »

Il redressa, leva le nez de l'appareil et vira brutalement sur tribord... juste à Temps pour éviter le rayon dévastateur d'un laser qui coupa néanmoins quinze centimètres de métal à l'extrémité de leur aile gauche.

Puis Gregson aperçut leur agresseur. C'était une caricature d'avion. Le dessin des ailes était celui d'un appareil de transport russe, le Vorashov II, tandis que les réacteurs, apparemment, étaient britanniques. Le fuselage était manifestement de fabrication française, modifié... caractéristique d'une époque nettement antérieure au Conflit nucléaire. Sous le cockpit était peint un soleil grossier, rappelant vaguement l'emblème de l'Empire japonais, au début des années quarante.

Il se remit en position d'attaque et son laser tira à nouveau. Mais l'intensité du rayon était manifestement faible. Bien qu'il eût atteint l'appareil du Bureau de la Sécurité de plein fouet, il n'infligea que des dégâts négligeables.

— « Leur laser est déchargé ! » ricana Wellford. « S'ils n'ont rien d'autre dans la manche, nous sommes tranquilles. Je me demande ce qui retarde notre escorte. »

— « Je vais rappeler la Corse. »

— « Inutile. Ce problème devrait trouver sa solution dans les minutes à venir. Mais je préférerais être armé. Le combat serait moins inégal. Rappelle-moi d'en toucher un mot à Radcliff quand nous serons à Rome. »

L'ange avait effectivement autre chose dans la manche. Au passage suivant – que Wellford avait été incapable d'éviter – il fit feu avec une antique mitrailleuse de calibre 50. Les balles touchèrent le moteur droit de l'appareil du Bureau, qui s'arrêta aussitôt dans un bruit de ferraille.

Wellford poussa le manche à balai et ils plongèrent vers la mer étincelante.

— « Veux-tu prendre le relais et t'amuser un peu ? »

— « Tu te débrouilles très bien. Je vais essayer de réveiller notre escorte. »

Mais, alors que Gregson tendait le bras vers le micro, le haut-parleur de la cabine grésilla :

— « Bureau de la Sécurité, vol LR 303, nous vous avons repérés, vous et votre ange. Nous sommes votre escorte. Volez aussi bas que possible et restez en dehors du coup. »

Quelques instants plus tard, Gregson vit leur agresseur en flammes

s'abîmer dans la mer.

2

Gregson posa leur appareil endommagé sur une piste d'urgence du jetdrome de New Aprilia, au sud de Rome. Non loin de là, l'aéroport d'origine avait été englouti dans un immense cratère dont, bien que deux années se fussent écoulées, les équipes de décontamination grattaient encore les pentes intérieures.

Les défenses antimissiles avaient bien entendu empêché le Conflit nucléaire de détruire l'essentiel des grands centres de population du monde. Et l'utilisation de bombes « propres » avait maintenu les exigences de la récupération des terres dans des limites tolérables. Mais les cicatrices de ces destructions insensées étaient devenues des constantes géographiques.

Tandis que Gregson dirigeait l'appareil vers l'aire de stationnement, la tour de contrôle du Bureau de la Sécurité l'informa, par le haut-parleur de la cabine, qu'il lui faudrait gagner Rome avec un moyen de transport de surface, les hélicos n'ayant plus le droit de survoler la ville.

— « C'est sans doute à cause de celui qui s'est écrasé Via del Corso la semaine dernière », supputa Wellford. « Il y a eu cinquante morts. Ils ont conclu, je suppose, que le pilote est devenu hurleur. »

Quelques minutes plus tard, avec de grands gestes des bras, leur chauffeur italien slalomait sur l'autoroute surélevée. En bas, des deux côtés, les monuments antiques et sépulcraux qui bordaient la Voie Appienne défilaient dans un brouillard de formes indistinctes. Et Gregson se dit : dans le temps qu'il aurait autrefois fallu à un centurion romain pour parcourir deux cents *cubits* le long de la Via Appia, Antonio les aurait conduits au cœur de la ville.

Sur le bord de son siège, déséquilibré quand le véhicule changeait brutalement de direction, il protesta :

— « Nous ne sommes pas pressés à ce point ! »

— « Per Bacco, signore ! Mais Antonio l'est ! » Le chauffeur sourit, découvrant toutes ses dents. « Pas bon d'être sur l'autoroute, avec les hurleurs. Hier... trois. » Il leva une main pour indiquer le nombre et, avec l'autre, suggéra la trajectoire erratique d'un véhicule fou. Mais il parvint à redresser sa voiture avant qu'elle ait heurté la glissière.

— « Nous sortons vite, non ? » ricana-t-il.

— « Oui », admit Wellford d'une voix mal assurée. « D'une manière ou d'une autre. J'ai l'impression que Rome en a pris un bon coup, en 95. »

Gregson regardait l'immense métropole tandis que le véhicule négociait une courbe. La ville, célèbre pour l'abondance de ses ruines antiques, en avait manifestement acquis de nouvelles, modernes celles-là.

— « Ah, oui, signore. » Le chauffeur hocha la tête d'un air lugubre. « Nous en avons eu trois... boum, boum, boum. Mais nous avons eu le temps de commencer l'évacuation. Maintenant, nos seuls problèmes sont le travail et où trouver de la nourriture et des vêtements. »

— « Cela s'arrangera », affirma Gregson. « Le Bureau de la Sécurité s'occupe de tout remettre en ordre. »

— « Le Bureau de la Sécurité... Ha ! » ironisa Antonio. Mais, sans prendre le temps d'explicitier cette exclamation sortie du cœur, il se pencha sur son volant et tendit le bras.

— « Là-bas. Vous voyez ? Je vous l'avais dit, pas vrai ? »

Ils n'avaient pas encore atteint la glissière défoncée que Gregson entendait déjà les hululements, à la mode italienne, d'une sirène hypodermique, en bas. Apparemment, le nouveau hurleur s'était fait une injection avant de perdre le contrôle de son véhicule. Heureusement, la voiture de la patrouille de ramassage arrivait.

Le centre d'isolement du cœur de Rome était un énorme édifice de verre, construit après 95, soutenu par des pilotis nus d'une dizaine de mètres et s'élevant ensuite jusqu'à une hauteur vertigineuse. Comme une mère poule orgueilleuse, il semblait accroupi au-dessus des ruines du forum de Trajan, resté intact pendant de nombreux siècles, et abritait dans ses étages inférieurs la majestueuse colonne sculptée commémorant la guerre contre les Daces.

Crachant une kyrielle de jurons terrifiants autant qu'italiens, Antonio s'arrêta brutalement à bonne distance du bâtiment, éparpillant les personnes qui faisaient la queue devant un stand de distribution de nourriture.

— « Ici... » cria-t-il. « Vous descendez ici... Non ? Devant, il y a un hurleur. Je n'y vais pas. »

L'agitation avait envahi la rue, telle une vague déferlante, presque devant le centre. De façon magnétique, une foule furieuse et gesticulante attirait toujours des dizaines de Romains nerveux et bruyants, dont beaucoup portaient des vêtements déchirés.

Wellford protesta auprès du chauffeur récalcitrant, mais Antonio resta inflexible.

— « Non ! Je m'arrête ici ! » Puis il ouvrit brutalement la portière et fit signe à ses passagers de descendre.

Curieux, Gregson se fraya un chemin dans la foule. Dominant les exclamations de colère, il entendait les cris déchirants d'un hurleur mâle.

— « Pourquoi n'appellent-ils pas la patrouille de ramassage ? » s'enquit Wellford. « Le centre se trouve de l'autre côté de la rue ! »

Parvenus au premier rang, ils constatèrent que le hurleur était sur le dos, attaché, dans une remorque. À chaque cri et chaque convulsion de son corps, les spectateurs, craignant la contagion, manifestaient bruyamment leur hostilité. Seuls une femme armée d'un couteau et un vieillard avec une fourche maintenaient la foule à distance.

Wellford se dirigea vers la remorque, sortant sa seringue hypodermique de la trousse qu'il portait à la ceinture. La femme, voyant l'aiguille étincelante, le tira avec impatience vers le hurleur.

Ironiquement, ce fut le déclenchement brutal de la sirène qui provoqua la panique. Et Gregson fut emporté par la foule.

Impuissant, il vit la fourche se lever et s'abattre plusieurs fois. Le gémissement strident de la sirène hypodermique cessa d'un seul coup et la foule se dispersa tandis que la femme, abandonnée à elle-même, pleurait sur le corps de son mari, brusquement devenu hurleur.

Telle était Rome en cette fin d'octobre 1997... quatorze ans après que le premier être humain fut devenu hurleur, en territoire swahili, à Zanzibar ; deux ans après que le même sort eut frappé un Russe dont le seul rôle était d'avoir la main, symboliquement, au-dessus du bouton fatidique d'un sous-marin nucléaire croisant sous les eaux de l'Arctique.

Tandis que la cabine de plexiglas de l'ascenseur du centre d'isolement les emportait vers les étages, Gregson suivit des yeux les spirales ascendantes du motif hélicoïdal de la colonne de Trajan, puis regarda les augustes traits de bronze de l'empereur dont l'effigie s'érigeait au sommet.

Au quatorzième étage, dans les services administratifs, une hôtesse brune leur dit qu'ils pouvaient attendre près de la fenêtre panoramique tandis qu'elle localisait le directeur du Bureau de la Sécurité.

En bas, la perspective imposante de la Via dei Fori Imperiali s'étendait dans l'ombre de nombreux gratte-ciel. À droite, presque tous les immeubles étaient édifiés sur pilotis, se dressant au-dessus des ruines du forum romain. Mais, au bout de l'avenue, le Colisée se dressait dans toute sa splendeur surannée, défiant toute velléité de construction au-dessus, alors que les autres

vestiges de l'Antiquité avaient dû s'y soumettre.

Tout en attendant qu'on lui indique où se trouvait Radcliff, Gregson se rappela que, cachés sous l'écrasante superficialité de l'architecture romaine moderne, se trouvaient les indices d'une tyrannie qui avait autrefois mis le monde civilisé en coupe réglée. Et il était persuadé que le fléau des hurleurs, lui aussi, céderait devant la perspicacité de l'homme. Puis il fronça les sourcils : son analogie impliquait également que la chute de l'Empire romain avait été suivie par l'étouffant millénaire du Moyen Âge.

L'hôtesse le ramena brutalement en 1997.

— « M. Radcliff vous retrouvera au laboratoire 271-B. »

Sur le seuil dudit laboratoire, l'acidité suffocante des vapeurs de formol les enveloppa. Une grande pièce pleine d'instruments de chimie, et occupée par des techniciens en blouse blanche et meublée d'établis en acier inoxydable. Près de la table la plus proche, un petit homme presque chauve, au vêtement maculé, était penché sur un cerveau humain.

— « Si vous êtes Gregson et Wellford », dit-il sans lever la tête, « Radcliff sera ici dans une minute. Je suis McClellan... Recherche. »

Il glissa son scalpel dans une incision dont il écarta les lèvres.

— « Nous nous occupons des tissus du cerveau », expliqua-t-il avec un sourire absent. « ... Cet organe qui, selon les hurleurs, est *en feu*. Mais je n'y trouve pas le moindre indice d'holocauste nucléaire. »

Il se tourna vers Wellford.

— « Sérieusement, ne pensez-vous pas que cette *brûlure* pourrait être essentiellement psychique ? »

— « Oh ? » fit l'Anglais, amusé.

— « Dans un sens, toute douleur n'est-elle pas psychique ? Votre main ne *perçoit* pas la douleur. Seul votre cerveau la ressent. Mais le cerveau n'expérimente pas la douleur liée à l'écrasement du pouce. Il ne fait que l'enregistrer. »

Gregson se tourna vers la fenêtre et regarda l'énorme masse du Colisée, craignant que sa participation à une conversation relative aux hurleurs ait les mêmes conséquences que dans l'avion.

McClellan bâilla.

— « Les hypothèses ne servent à rien. Je ne crois pas que nous découvrirons un jour ce qui oblige les gens à devenir hurleurs. Qu'est-ce qui

amène les agents du Bureau de la Sécurité à Rome ? »

— « Weldon Radcliff », répliqua sèchement Gregson. « Et j'ai comme l'impression que vous savez déjà pourquoi. »

— « Malheureusement oui. Ce n'est pas sans rapport avec le fait de ne pouvoir amener la colline jusqu'à Mahomet. La colline, puisque colline il y a, faute de mieux, est là-dedans. » Il toucha un pot dont le contenu était caché par une toile plastifiée. « Enfin, une partie. Où en est le problème des hurleurs, aux States ? »

— « Dans une phase aiguë », répliqua Gregson, se tournant aussitôt vers la fenêtre.

— « Les recherches progressent-elles ? » demanda Wellford.

— « Pas une seule foutue découverte ! Nous perdons toujours 999 malades sur 1 000. Quand la terreur et la douleur ne les tuent pas, ils se suicident malgré les sédatifs. »

— « Pourquoi n'utilisez-vous pas les méthodes d'animation suspendue ? »

— « Vous ne comprenez pas le problème. Il ne consiste pas simplement à les maintenir en état d'inconscience pendant deux ans. Il faut qu'ils restent à la limite. De temps à autre, il faut qu'ils reprennent connaissance et luttent contre les effets de la maladie ; il faut construire l'immunité petit à petit. »

Weldon Radcliff entra en coup de vent dans le laboratoire.

— « Une minute », jeta-t-il, indifférent, à Gregson, avant de se diriger vers McClellan.

Mais il s'arrêta soudain et revint près des agents spéciaux. C'était un homme imposant, exceptionnellement large d'épaules et, de toute évidence, extrêmement énergique et motivé. Bien qu'il eût les yeux vifs, les rides de son rude visage étaient plus profondes qu'elles ne le sont en général chez un homme d'une cinquantaine d'années.

— « J'ai entendu dire que vous avez eu des problèmes, au-dessus de la Med. »

— « Du nouveau et de l'ancien », répondit tranquillement Wellford. « Un laser assaisonné de balles de 50. Nous avons perdu le bout d'une aile et un moteur. Cela devrait vous engager à monter quelques armes sur nos appareils. »

— « Nous en avons l'intention. Les adaptations commenceront demain. »

Gregson fronça les sourcils.

— « Alors, il existe effectivement un ensemble d'attaques concertées

contre nos appareils ? »

— « Je le crains. » Radcliff regarda ses mains. « Contre nos appareils, notre personnel dans certains cas, et même nos installations. Hier, une de nos centrales nucléaires a été détruite au mortier... à Téhéran. »

— « Mais qui ? Pourquoi... ? »

— « Nous possédons quelques indices », répondit le directeur d'une voix lugubre. « Et c'est pourquoi vous avez été convoqués ici. Il existe des éléments qui donnent une dimension nouvelle à la mission du Bureau de la Sécurité. »

Il se tourna vers McClellan.

— « Vous occupez-vous toujours des cellules névrogliales ? »

Penché sur son microscope, le technicien acquiesça sans lever la tête.

— « Sur les présomptions les plus minces. » Il se redressa. « Et je suis sur le point d'affirmer qu'il y a effectivement une légère déformation. »

— « Et cela signifie ? »

— « Voyez-vous, les cellules névrogliales occupent une position anatomique stratégique dans le cadre des crises auxquelles sont sujets les hurleurs. Dans la structure névrogliale, il existe des tissus de sustentation, probablement d'origine épiblastique, qui... »

— « Sabrez ce jargon ! »

— « Bien. Les cellules névrogliales recouvrent tous les neurones du cerveau. Il y en a dans toutes les zones. S'il y a déformation de ces cellules, alors la compression des neurones peut produire n'importe quel type d'hallucination. Absolument tous les types. »

— « Et vous en concluez ? »

— « Il est possible que la déformation des cellules névrogliales soit à l'origine des crises. »

Radcliff parut sceptique.

— « Cette déformation ne pourrait-elle pas être plutôt la *conséquence* de la maladie ? »

— « C'est l'avis du Dr Elkhart. Il pense que je perds mon temps en explorant cette possibilité. D'après lui, la déformation n'est pas assez prononcée. Qu'en pensez-vous ? »

— « Je fais entièrement confiance à Elkhart. Et je vous conseillerais de vous ranger à ses conclusions. »

Le directeur du Bureau de la Sécurité fit signe à Gregson et Wellford de le rejoindre à l'autre extrémité de la table. Puis il ôta la toile plastifiée recouvrant le pot qui, selon McClellan, contenait une partie de l'explication de leur convocation à Rome.

Gregson ne reconnut pas immédiatement les objets baignant dans le formol.

— « Deux cœurs. »

— « Je vous suggère d'y regarder de plus près », indiqua Radcliff.

Wellford se redressa, puis se pencha plus attentivement sur le pot.

— « Ils sont reliés ! Tu vois ? L'aorte se divise, chaque branche aboutissant à un ventricule gauche. Toutes les veines et toutes les artères forment un double réseau ! »

— « Je ne comprends pas », dit Gregson. « S'agit-il d'une simple malformation ou du résultat d'une opération chirurgicale ? »

Radcliff les poussa vers la porte.

— « Je voulais seulement vous montrer ça avant de vous emmener à la morgue. Gardez-le présent à l'esprit ; cela fait partie d'un ensemble. Je vais vous donner quelques éléments supplémentaires... Enfin, ceux dont je dispose. »

Tandis qu'ils attendaient l'ascenseur, le directeur passa un mouchoir soigneusement plié sur son visage soudain tendu.

— « Greg, nous avons écouté à nouveau, avec beaucoup d'attention, les bandes des messages du *Nina*. D'après ce que je sais, vous y avez eu accès, du fait que votre frère faisait partie de l'équipage. »

— « Les deux derniers messages ont été transmis par Manuel », précisa Gregson.

L'ascenseur arriva. Ils y entrèrent et Radcliff appuya sur le bouton de descente.

— « Il parlait d'un vaisseau... *Une énorme sphère luisante...* et de *présences...* un dixième d'année-lumière après avoir quitté le système. »

Le regard de Wellford allait de Gregson au directeur. Puis il rit.

— « Au cas où vous l'ignoreriez, Gregson adhère à la phobie des extra-terrestres-parmi-nous. Vous encouragez sa conviction. »

Mais le visage de Radcliff resta grave.

— « La raison de Manuel n'était peut-être pas aussi atteinte que nous le pensions. »

Wellford parut soudain moins désinvolte.

L'ascenseur s'arrêta, et ils sortirent sur un étage où retentissaient des bruits agaçants qui arrachèrent Gregson à ses pensées concernant le *Nina* et les deux cœurs du laboratoire de McClellan. Du couloir situé à sa gauche venait une succession presque ininterrompue de hurlements poussés par des gorges innombrables, étouffés par l'intervention de portes fermées. Dans un autre couloir, une procession funéraire, composée d'infirmières, poussait des corps recouverts de draps et disparaissait derrière des doubles portes.

Radcliff les précéda en silence. Dans le couloir suivant, ils rencontrèrent une femme maigre, en robe de chambre et pantoufles, marmonnant en italien, langue que comprenait Gregson :

— « Je sais ce que sont les hurleurs ! Je *sais* ce qu'ils sont ! » disait-elle.

Sans cesser de marmonner, la femme s'arrêta devant une fenêtre située à l'extrémité du couloir.

À l'entrée de la morgue, Radcliff s'arrêta.

— « Ce que vous allez voir est le cadavre d'un assassin en puissance. Il y a deux jours, il a tenté de tuer le président provisoire de l'Italie, qui est également membre du Conseil consultatif du Bureau de la Sécurité. Notre assassin a été abattu alors qu'il tentait de s'enfuir. Un Sicilien, qui était avec lui, a également été tué. »

Ils entrèrent et il ouvrit un des tiroirs étiquetés qui, en rangées superposées, allaient jusqu'au plafond.

— « L'assassin a été tué sur le coup », expliqua Radcliff. « Mais nous avons pu interroger le Sicilien juste avant sa mort. Néanmoins, ce qu'il a dit était pour l'essentiel incohérent... jusqu'au moment où nous avons examiné le corps de l'assassin. » Il ouvrit le tiroir.

À contrecœur, Gergson observa les traits pâles, rigides, d'un homme d'âge mûr dont le crâne était presque chauve. Le nez était mince et long. Les lèvres, fines et serrées, semblaient adoucir la dureté d'un menton pointu. Sa peau était olivâtre et la pâleur de la mort la rendait légèrement grise.

— « Voici une autre surprise. » Radcliff fouilla dans le tiroir et en sortit quatre faux ongles.

Puis il conduisit les agents de l'autre côté du tiroir et montra la main de l'homme. Les doigts n'avaient pas d'ongles... seulement une incision en forme de croissant sur la partie supérieure. Et, de toute évidence, il était possible de glisser les ongles artificiels dans ces fentes chirurgicales.

— « Seigneur ! » s'écria Wellford.

— « Ceci », poursuivit Radcliff, « s'appelle un *Valorien*... selon le

Sicilien qui était avec lui. Mais le Sicilien est mort sans avoir pu nous en dire beaucoup plus. Néanmoins, sur la base de certaines expériences, nous pouvons raisonnablement tirer quelques conclusions. La première est qu'il y a certainement de nombreux Valoriens parmi nous. Nous en avons tué un autre, hier, pendant l'attaque de notre centrale à Téhéran. Un autre a été abattu il y a deux semaines, alors qu'il tentait d'intercepter un appareil de ravitaillement. »

— « Apparemment, ils agissent dans de nombreux secteurs », fit remarquer Wellford.

Le directeur acquiesça.

— « Et il semble que, dans tous les cas, des humains soient impliqués. »

— « Vous voulez dire que certaines personnes acceptent de collaborer avec... eux ? » s'enquit Gregson, montrant le cadavre.

— « Vous nous conduisez à une autre conclusion. Les Valoriens doivent être extrêmement persuasifs. Nous ne savons pas comment, mais ils ont manifestement les moyens, par la force ou autrement, de s'assurer notre collaboration. Le Sicilien, par exemple, était convaincu qu'il aidait les Valoriens à *sauver l'humanité*. »

— « De quoi ? »

Radcliff haussa les épaules.

— « De diverses choses : d'elle-même, des hurleurs... et, même, à un moment donné, du Bureau de la Sécurité. »

Enfin Wellford s'éloigna du cadavre et se tourna vers le directeur.

— « Mais quel est l'objectif des Valoriens ? »

— « Trouver la réponse à cette question sera désormais la tâche principale de tous les agents spéciaux du Bureau. »

— « À mon avis », suggéra l'Anglais, « la nécessité la plus pressante est de trouver un Valorien qu'il soit possible d'interroger. »

Le directeur leva les sourcils.

— « Oui. Mais c'est sur ce point que nos moyens d'action sont le plus limités. Nous savons que les Valoriens sont exceptionnellement persuasifs. Par conséquent, par-dessus tout nous devons prendre garde à ne pas être trompés... comme, apparemment, l'ont été tous les membres des cellules humano-valoriennes. »

Gregson leva la tête.

— « Tout cela est-il secret ? »

— « Naturellement. Il ne faut pas mettre la population au courant, aussi

longtemps que nous n'aurons pas les moyens de la rassurer. En ce qui vous concerne, pour le moment vous vous occuperez de New York. Si cette affaire est un défi à l'autorité mondiale, elle prendra tôt ou tard la forme d'une action contre le quartier général du Bureau de la Sécurité. »

Dans le couloir s'entendit un fracas de verre brisé et un hurlement désespéré, dont l'intensité diminua rapidement. Gregson y arriva le premier. Devant la fenêtre brisée, il trouva un infirmier qui regardait le sol, tout en bas, d'un air absent.

— « Elle répétait continuellement savoir ce que sont les hurleurs », murmura-t-il d'un air désabusé. « Puis j'ai compris qu'elle prenait le chemin du suicide. Mais je n'ai pas pu l'arrêter. »

De son bureau, situé dans l'ancien immeuble du secrétariat des Nations Unies, Gregson contemplait fixement la claire matinée d'automne. Sous son éternel manteau d'hélicos mobiles, Manhattan lui était toujours apparu comme un immense champ de cadavres dressés, autour des têtes desquels bourdonnaient des mouches bleues. Mais il n'y avait plus d'hélicos, tout comme il y avait fort peu de circulation dans les rues après le Conflit nucléaire.

Quelque part, la sirène d'une seringue hypodermique lança sa plainte frénétique, à la recherche de la patrouille de ramassage la plus proche.

Décontracté, Wellford entra dans la pièce et s'appuya contre le bureau.

— « Ainsi, nous restons les bras croisés dans nos locaux luxueux et nous attendons... Mais quoi ? »

Les locaux du Bureau de la Sécurité étaient effectivement, selon Gregson, luxueux. Dévastés par le souffle puissant de l'explosion qui avait détruit Yonkers et créé une nouvelle baie de l'Hudson, les étages supérieurs de l'immeuble du secrétariat avaient dû être condamnés. Mais le reste du bâtiment, après réparations, constituait le centre administratif de l'effort mondial de reconstruction et de lutte contre l'épidémie de hurleurs.

— « J'ai demandé », insista Wellford, « ce que nous attendions. »

— « Si Radcliff ne s'est pas trompé, il y aura de l'action tôt ou tard. »

— « Je préférerais que ce soit tôt... Ce serait moins agaçant. »

— « Enfin, le Bureau n'a pas échoué sur toute la ligne ! »

— « Cette affaire des Pyrénées, la semaine dernière ? Ce n'était pratiquement rien. Il n'est pas très satisfaisant d'investir une base évacuée, puis de voir filer l'appareil grâce auquel on y est parvenu. »

Gregson se pencha sur son bureau pour avoir une meilleure vue de la Première Avenue. Bizarrement, une antique voiture, passant lentement devant l'immeuble du Secrétariat, retint son attention. Elle s'arrêta presque, puis s'éloigna et tourna à gauche dans la Quarante-quatrième.

Wellford alla se poster devant la fenêtre.

— « Toute cette histoire me semble un peu ridicule... Une civilisation agressive, ayant conquis l'espace interstellaire et ayant des vues sur la Terre... qui décide néanmoins d'entrer en catimini par la porte de derrière et se contente de marcher sur nos talons. »

— « Peut-être est-il impossible d'appliquer la logique humaine à la stratégie valorienne ? » Gregson fixait la rue.

— « À mon avis, tous les systèmes logiques doivent être équivalents. Selon moi... Qu'est-ce que tu regardes ? »

— « Cette voiture. Quelle impression te fait-elle ? »

— « Elle est particulièrement pousive, et ce n'est pas seulement dû à la mauvaise qualité de l'essence. En outre, l'immeuble du Secrétariat semble particulièrement l'intéresser. »

— « Particulièrement est le mot qui convient. C'est au moins son troisième passage. Tiens, elle revient... Par la Quarante-quatrième. »

— « Eh bien », fit l'Anglais, « qui dirais-tu d'aller y voir de plus près, lorsqu'elle bouclera le tour suivant ? »

Dehors, Gregson et Wellford franchirent le cordon de Gardes internationaux en uniforme bleu. Ils traversèrent la pelouse, contournant le chemin d'accès... au moment même où s'y engageait la limousine du directeur du Bureau de la Sécurité, venant de la rue.

Wellford suivit la voiture des yeux tandis qu'elle s'arrêtait.

— « Ce type qui est avec le directeur... J'ai l'impression de le connaître. »

— « Pas étonnant. C'est Frederick Armister, le gouverneur de New York. »

— « Oh, bien sûr ! Personnage remarquable, à ce qu'on dit. Un ex-hurleur, pas vrai ? »

Gregson acquiesça, se souvenant de la campagne de l'année précédente. Il était impossible d'oublier l'argument-choc d'Armister :

— « Vous ne pouvez pas vous permettre de ne pas élire un ex-hurleur au poste de gouverneur. Ma candidature est la seule qui garantisse la continuité de l'administration et ne risque pas d'être interrompue par l'internement du premier magistrat dans un centre d'isolement. »

Mais cet argument avait permis à de nombreux candidats ayant vaincu la maladie de gagner les élections. De la même manière, les entreprises désireuses de stabiliser les échelons supérieurs de leur direction confiaient les

postes de haute responsabilité à d'anciens hurleurs.

Descendant de la limousine, le directeur tint la portière à Armister... petit homme banal, à la peau jaunâtre et aux joues pincées.

Presque immédiatement toutefois, Radcliff blêmit, repoussa le gouverneur dans la voiture et y plongea à sa suite.

Au même moment, la curieuse voiture réapparut. Elle monta sur le trottoir et décrivit une courbe sur la pelouse. Un antique pistolet mitrailleur dépassait de la vitre droite.

Gregson poussa Wellford hors de la ligne de feu, d'un puissant coup d'épaule qui le jeta à terre.

L'arme tira un chargeur complet. Mais Radcliff avait pu fermer la portière de la limousine et les balles ricochèrent sur le blindage.

La voiture continua sur sa lancée et regagna la rue... alors qu'une demi-douzaine de lasers rayaient l'air dans son sillage.

Un garde parvint à brûler le pneu arrière gauche et le véhicule heurta un camion au carrefour suivant. Ses deux occupants, se glissant sous le fourgon, filèrent vers la Quarante-troisième.

Suivi de près par l'Anglais, Gregson se lança à leur poursuite, aiguillonné par le fait que le conducteur de la voiture ressemblait beaucoup au cadavre valorien de Rome : peau olivâtre, visage mince aux lèvres serrées, menton pointu et pratiquement pas de cheveux.

Arrivant à toute vitesse dans la Quarante-troisième, il repéra immédiatement le couple. Une centaine de mètres devant, les deux individus couraient sur le trottoir que la foule des employés de bureau, sortant pour le déjeuner, commençait d'envahir.

Apparemment incapable de soutenir le rythme imposé par son complice manifestement humain, le Valorien vacillait. Au coin de la Deuxième Avenue, il tourna brusquement à droite, laissant l'autre continuer seul dans la Quarante-troisième.

Arrivant le premier au carrefour, Gregson constata que l'extra-terrestre n'avait pas complètement réussi à se perdre dans la foule.

Il se lança à la poursuite du Valorien, faisant signe à Wellford de se charger de l'autre fugitif.

Quelques instants plus tard, l'extra-terrestre bouscula un passant, se

dégagea, puis en heurta un autre avant de se cogner contre un immeuble. Mais il s'aperçut que son poursuivant se rapprochait et reprit sa course incertaine. Toutefois, au carrefour de la Deuxième Avenue et de la Quarante-quatrième Rue, il trébucha sur le bord du trottoir et tomba à genoux.

S'étant relevé, il regarda désespérément par-dessus son épaule, puis traversa la rue, tournant à droite dans la Quarante-quatrième et se dirigeant vers le fleuve.

Bien que les passants fussent plus clairsemés, il y avait moins de monde sur le trottoir ; il gagna donc la chaussée et vacilla d'une voie à l'autre. Il faillit se faire renverser par une voiture, s'immobilisa juste devant le pare-chocs d'une autre, qui avait freiné dans un hurlement de pneus, puis se dirigea maladroitement vers l'autre trottoir.

Séparé du Valorien par une trentaine de mètres à peine, Gregson accéléra et bouscula quelques piétons afin de rattraper sa proie.

L'homme mince s'accrochait désespérément à un mur, la poitrine se gonflant convulsivement, les yeux cherchant frénétiquement une nouvelle possibilité de fuite. Puis il plongea délibérément la main dans la poche de sa veste et parut trouver immédiatement un second souffle.

Un instant plus tard, il repartit au pas de course, ne paraissant plus ni blessé ni épuisé. Il évita adroitement les piétons, gagna la chaussée, se glissa agilement entre les voitures et continua la course sur l'autre trottoir.

Ce fut alors Gregson qui s'essouffla et perdit du terrain.

Devant lui, une automobile changea brusquement de file, en touchant une autre ; et le conducteur, penché sur la portière, se mit à hurler à pleins poumons. Gregson n'était pas encore passé que déjà on administrait un sédatif au nouveau hurleur.

Puis Gregson aperçut une nouvelle fois le fugitif... juste au moment où le Valorien s'engageait dans une ruelle. Mais la poursuite fut encore compliquée par le fait que deux passants étaient devenus hurleurs à quelques secondes d'intervalle et se tordaient de douleur sur le trottoir.

Il sauta par-dessus le deuxième et, pénétrant à toute allure dans la ruelle, constata que le Valorien avait dû s'arrêter devant un gigantesque tas de gravats non encore évacués.

Plus résolu, Gregson se dirigea vers lui, ralentissant par prudence. Derrière lui, un trio de sirènes hypodermiques emplissait le canyon de la Quarante-quatrième Rue d'une clameur stridente et lugubre.

Le Valorien, la peur accentuant la sévérité de ses traits, recula en direction d'un recoin situé entre deux immeubles, sur sa droite.

Gregson tomba soudain à genoux, se cachant le visage dans les mains.

Oh, Seigneur ! se dit-il. Pas maintenant ! Pas une crise... maintenant !

Et toute la lumière malveillante et rugissante, qui n'avait jamais jailli dans un univers plein de haine au cours des milliards d'années de son existence, brûla son cerveau. Ce n'était pas une radiance, mais une impression étrange, terrifiante, terriblement douloureuse. On eût dit une mince barrière méchamment abattue, afin que Gregson soit exposé sans défense à toute la brutalité de l'assaut.

Tombant sur les genoux, luttant désespérément pour chasser la crise, il se rendit finalement compte que le désespoir le faisait hurler. Et prit vaguement conscience du fait que ses mains s'efforçaient maladroitement d'ouvrir la trousse contenant sa seringue hypodermique. Il parvint finalement à l'extraire.

Mais il faillit la laisser échapper, au moment précis où une nouvelle vague de feu s'abattait sur ses sens, obscurcissant presque complètement sa conscience, donnant naissance à des torrents de lave qui s'écoulèrent dans son cerveau en flots bouillonnants, furieux.

Mais il n'avait pas le *droit* de devenir un hurleur ! Il lui fallait résister. Car il était certain que, succombant à cette crise, ce serait son dernier acte volontaire.

Lentement, les feux diminuèrent d'intensité. Puis, comme si Gregson avait trouvé moyen de rétablir la barrière le séparant d'une démence atroce, la crise cessa et il resta assis dans la poussière de la ruelle, sanglotant convulsivement sous l'effet des dernières secousses de l'attaque.

Pendant un bref instant, il cacha son désespoir derrière l'espérance folle que la maladie pouvait peut-être être vaincue, que la seule puissance d'une volonté indomptable permettait peut-être de lui résister. Pourrait-il la tenir en échec ?... Indéfiniment ?

Puis, se souvenant du Valorien, il se leva et se dirigea vers lui, sur des jambes tout juste capables de le porter.

À droite de la montagne de gravats, dans un recoin étroit et sombre séparant deux immeubles, le Valorien était tassé sur lui-même. Mais il se redressa d'un air hostile.

Quelle tactique faudrait-il à Gregson pour l'affronter ? Quelles facultés caractéristiques d'une race étrangère, d'attaque et de défense ? Comment estimer le potentiel agressif de l'extra-terrestre, ses limites ? Comment défier un individu dont on ignore la puissance, les capacités et les réflexes ?

Pendant quelques instants, ils se regardèrent, indécis, tandis que Gregson se reprochait de s'être fourré sans arme dans une telle situation. Puis il se souvint qu'il avait toujours à la main la seringue hypodermique. Mais le contenu agirait-il sur le Valorien ?

Répondant à une soudaine impulsion, il chargea, la seringue tendue telle une épée.

Mais le Valorien fit un pas rapide de côté et la seringue passa sans le toucher à quelques centimètres de son épaule.

Gregson reprit son équilibre, recula, puis frappa une nouvelle fois. Mais à nouveau l'extra-terrestre anticipa parfaitement le coup et l'esquiva sans difficulté.

La colère prenant finalement le pas sur la prudence, Gregson se jeta sur l'extra-terrestre et lui immobilisa brutalement le cou dans le creux d'un bras.

Néanmoins, comme s'il avait prévu cette attaque, l'autre échappa à cette prise, qui aurait dû être un véritable étouffement. Au même moment, sa main saisit l'autre poignet de Gregson et fit accomplir à son bras le large arc de cercle qu'il avait déjà commencé.

À l'origine, le mouvement était destiné à enfoncer l'aiguille dans le cou du Valorien. Mais celui-ci n'étant plus immobilisé par son bras, Gregson grimaça lorsque la seringue pénétra dans son biceps gauche.

La sirène se déclencha et l'extra-terrestre recula tandis que Gregson s'écroulait, inconscient.

Comme venue des profondeurs infinies de l'espace, la voix de Manuel, vibrante mais silencieuse, lui parvint. Tremblants dans leur incohérence, les mots cherchaient à évoquer des concepts étranges, insidieux. Mais il s'agissait de concepts que les mots ne pouvaient exprimer. Ainsi, il ne s'agissait nullement d'un flot de paroles non prononcées, mais d'un courant d'idées embryonnaires, terrifiantes dans le vide même de leur signification.

Ce n'était pas la première fois qu'Arthur Gregson faisait l'expérience d'un bref éclair d'empathie le reliant à son frère jumeau. Il y avait eu le voyage d'essai du Nina jusqu'à Pluton, avant l'installation de son émetteur cosmique. Les accélérateurs ioniques s'étaient déréglés. À cet instant, alors que la catastrophe était imminente, il avait perçu le danger que courait Manuel.

Cette fois, Gregson sentit que Manuel était la proie d'un type d'émotion totalement différent... quelque chose de tellement étrange qu'il était impossible de le classer dans le cadre de l'expérience humaine. Les reflets indescriptibles des sensations de l'autre semblaient filtrés par l'esprit torturé d'un hurleur.

Pourtant, Manuel semblait lui dire de ne pas avoir peur, car l'obscurité de l'ignorance solitaire se désagrégeait devant la lumière brûlante de la vérité et, bientôt, l'étrange deviendrait familier. Et, inlassablement, comme

avec la puissance d'un cri, lui parvenaient les mots-symboles zylph et rault. Mais il s'agissait de concepts totalement dépourvus de sens, d'éclats irritants d'un néant sémantique.

Un calme presque inquiétant enveloppa les pensées agitées de Gregson, et il se persuada que ce contact parapsychologique avec Manuel n'était qu'un rêve.

En était-ce réellement un ? Le pont d'empathie dont il avait quelquefois fait l'expérience... Pouvait-il franchir des milliards de kilomètres ? Ou bien était-il possible que son frère fût sur Terre, prisonnier peut-être d'une créature semblable à celle qu'il avait affrontée dans la ruelle déserte ?

Le souvenir de la victoire du Valorien le conduisit à se redresser brutalement, et il découvrit le visage de Wellford juste au moment où l'expression inquiète de son visage se muait en un sourire ironique.

— « Bienvenue dans les rangs des pré-hurleurs », fit l'Anglais. « Mais nous avons eu toutes les peines du monde à convaincre la patrouille de ramassage que tu n'étais pas le résultat d'une quelconque aberration. Tu as bien failli aboutir dans un centre d'isolement. »

Gregson constata qu'il était dans l'infirmerie de l'immeuble du Secrétariat.

— « Que s'est-il passé ? »

— « En fait, j'espérais que tu pourrais nous le dire. »

— « Je... Je l'ai attrapé. Mais, bizarrement, j'ai fini par me faire moi-même une piqûre. »

— « C'est à cette conclusion que nous sommes arrivés. Terrible histoire, cette affaire Hommes-Valoriens ! »

Wellford remit en place une mèche de cheveux blonds, le long de sa raie bien nette, puis montra l'enflure bleuâtre qu'il arborait sous l'œil gauche.

— « Terrible et tout à fait capable », ajouta-t-il avec à-propos. « Celui que tu m'as chargé de poursuivre ne s'est pas parfaitement conformé aux règles du marquis de Queensberry. »

— « Alors nous avons échoué tous deux ? »

— « En réalité non. J'ai bel et bien eu le mien... Jusqu'au moment où les Gardes m'ont débarrassé de mon fardeau. »

Gregson se leva précipitamment.

— « Tu veux dire que nous l'avons... Ici ? »

Wellford acquiesça.

— « Radcliff et ses enquêteurs de choc sont après lui depuis deux bonnes heures, maintenant. En fait, le directeur vient de me convoquer. Il veut nous voir dans son bureau dès que tu auras retrouvé l'usage de tes jambes. »

Longtemps après que Gregson et Wellford eurent pris place devant son bureau et raconté la poursuite, le directeur du Bureau de la Sécurité faisait toujours les cent pas devant sa fenêtre, qui donnait sur l'East River. L'inquiétude creusait son visage.

Finalement, il dit :

— « Votre travail mérite des félicitations. »

— « Mais... » commença Gregson d'une voix incertaine.

— « Je sais. Le Valorien s'est échappé. Mais ne vous tracassez pas. Je suis convaincu que votre rapport nous fournira des indications précieuses sur ces extra-terrestres. Ce matin, un incident presque identique s'est produit en Bavière. Mais, en l'occurrence, c'est un laser que l'agent en question a retourné contre lui-même. Donc, vous voyez, vous avez eu de la chance. »

— « Que nous a appris le prisonnier ? »

— « Malheureusement, pas grand-chose pour le moment. Il est devenu incohérent au cours de l'interrogatoire. C'est presque comme s'il avait été conditionné à réagir irrationnellement en de telles circonstances. »

— « Pouvons-nous le prendre en main quelques instants ? » s'enquit Wellford.

Radcliff secoua la tête.

— « Il n'est plus ici. J'ai jugé prudent de mettre sur pied un centre de détention secret à l'intention des éventuels prisonniers. »

— « Mais », protesta l'Anglais, « nous sommes extrêmement curieux. Et nous pensons avoir le droit de connaître les informations obtenues, dans la mesure où cela nous aidera certainement... »

— « Exact. Et, dès que nous aurons trouvé une structure rationnelle, ou quelques renseignements utiles, nous les transmettrons immédiatement. En attendant, peut-être aimeriez-vous entendre ce que votre prisonnier avait à dire ? »

Il se dirigea vers le magnétophone posé sur son bureau.

— « Je vais vous passer quelques extraits, en vous rappelant que le reste

est aussi irrationnel que ce que vous allez entendre. »

Des invectives véhémentes jaillirent du magnétophone.

— « C'est bien notre butor », observa Wellford avec amusement.
« C'était pratiquement tout ce qu'il voulait me dire. »

Radcliff fit défiler la bande puis s'arrêta soudain sur :

— « *Ils sont bons, je vous le jure ! Les Valoriens sont bons ! Vous le savez ! Ils viennent nous sauver ! Il faut que vous cessiez de les persécuter ! Il faut...* »

Puis d'autres jurons et d'autres vociférations, hurlés d'une voix rauque et désespérée.

Radcliff coupa le magnétophone.

— « Comprenez-vous donc ce à quoi nous sommes confrontés ? Cet homme est absolument convaincu que les Valoriens sont animés de bonnes intentions. »

— « Il est complètement fou », déclara Wellford.

— « A-t-il parlé de l'épidémie ? » demanda Gregson.

— « Il a seulement dit que les Valoriens, si on leur en donne l'occasion, mettront un terme à l'épidémie. Mais réfléchissez un peu, Greg : dans le sillage du Valorien que vous avez poursuivi ce matin, *trois cas de hurleurs se sont déclarés.* »

Quelques instants plus tard, Radcliff ajouta :

— « À mon avis, il est évident qu'il existe un lien entre les Valoriens et l'épidémie... malgré le fait que l'épidémie s'est déclarée quatorze ans avant que nous prenions conscience de la présence des extraterrestres. »

Une semaine plus tard, alors que les vents de novembre renforçaient la morne emprise de l'automne sur Manhattan et couvraient l'East River de moutons, Gregson soutint un siège frustrant d'inactivité, rendu encore plus pénible par le transfert de Wellford aux services londoniens du Bureau de la Sécurité.

Ce fut une période au cours de laquelle les Valoriens parurent s'être retirés dans les profondeurs insondables de l'espace d'où ils étaient sortis, abandonnant la Terre à l'agonie que constituait l'épidémie de hurleurs.

La prompt réaction de défense de l'immeuble du Secrétariat à la tentative d'assassinat avait bien entendu montré à l'évidence que le quartier général du Bureau de la Sécurité ne serait pas pris au dépourvu. Et, afin de souligner ce point, la garnison de Gardes internationaux avait été triplée ; et des batteries d'armes lourdes avaient été montées dans les étages supérieurs, inutilisés.

La fortification discrète du quartier général du Bureau était, selon Gregson, une question de prudence politique. En effet, le Congrès envisageait de voter une loi spéciale qui doublerait la dotation territoriale des États-Unis à l'Agence internationale. Et il ne serait évidemment guère sage de présenter aux contribuables américains l'image d'un Bureau de la Sécurité aux ressources croissantes et solidement fortifié alors qu'il ne semblait exposé à aucune menace apparente... Une enclave armée.

La secrétaire de Gregson apparut sur le seuil.

— « Un appel urgent sur le vidiphone... De Pennsylvanie. »

Il appuya sur le bouton et le visage effrayé, couvert de larmes, d'une jeune femme blonde prit forme sur l'écran.

— « Helen ! Que se passe-t-il ? »

— « Oh, Greg ! C'est oncle Bill ! Il devient hurleur ! Il ne m'entend pas. Et il n'y a pas de patrouille de ramassage ici ! »

— « Il ne s'est pas fait d'injection ? »

— « Non. Il n'a pas d'hypo. Et je ne peux pas lui en donner une. »

Elle fit demi-tour pour sortir en courant de la pièce au moment précis où

sa main appuyait sur le bouton du vidiphone. Juste avant que l'écran s'éteigne complètement, Gregson entendit les hurlements de Forsythe.

Il essaya deux fois de rappeler. Mais n'obtint pas de réponse. Puis il appela plusieurs fois le centre d'isolement du comté de Monroe avant d'obtenir un préposé. Il donna les indications nécessaires.

Sa secrétaire réapparut alors sur le seuil.

— « J'ai demandé aux Transports aériens de sortir un hélico. Mais, selon le Service des Opérations, quelle que soit l'urgence, il vous faudra contourner la zone urbaine. »

Une fois en l'air, cependant, Gregson survola, impavide, Manhattan, les zones industrielles bombardées du New Jersey, et prit la direction de la Pennsylvanie.

Bill Forsythe, un hurleur, incapable d'obtenir de l'aide ! Et Gregson ne pouvait que se demander dans quelle mesure il était lui-même responsable. Avant l'accident qui s'était produit à bord de la Station Véga, Gregson avait accédé au désir du vieillard, qui tenait à conserver son poste d'ingénieur alors que ses réflexes avaient perdu leur vivacité.

Et, après l'accident, il avait insisté pour qu'ils investissent dans une ferme de l'est de la Pennsylvanie. À l'époque, l'idée avait semblé bonne.

Mais à présent Forsythe était devenu hurleur. Et, dans cette ferme isolée, sa nièce paraissait incapable de lui administrer l'injection susceptible de lui sauver la vie.

Dix minutes plus tard, Gregson franchit la frontière de l'État et changea brutalement de trajectoire, se dirigeant vers le centre d'isolement du comté de Monroe, qui se trouvait dans les faubourgs de Stroudsburg.

Mais, à la réception, l'admission de William Forsythe n'avait pas été enregistrée. Pourtant un autre employé lui affirma que le centre avait fait le nécessaire à la suite de son appel et envoyé une voiture de patrouille. En fait, elle devait se trouver à la ferme. Non, il ne pouvait pas vidiphoner.

S'élevant à la verticale dans le matin clair et pur de la Pennsylvanie, Gregson pensa pour la première fois à Helen et se demanda comment elle réagirait... ce choc récent s'ajoutant aux tragédies qui s'étaient déjà abattues sur elle.

Il ne suffisait pas que son fiancé eût été victime de l'épidémie, trois ans plus tôt, et eût choisi le suicide. Moins d'un an plus tard, sa famille proche avait été victime de l'explosion nucléaire qui avait submergé Cleveland sous un bras du lac Érié. Maintenant que son oncle était devenu hurleur, que ferait-elle ?

Deux mois plus tôt, Gregson aurait été en mesure de proposer une solution à ce problème. Mais il n'en était plus question... plus depuis qu'il avait fait les premiers pas irrémédiables sur le chemin qui conduit à l'état de hurleur.

Au-dessus de la ferme, il descendit à la verticale, se posa au milieu de la cible et coupa les réacteurs. Sautant de l'appareil, il respira – mais, contrairement à son habitude, sans l'apprécier – un air chargé de l'odeur musquée des animaux et des parfums vivaces de la moisson.

Il courut jusqu'à la maison et s'arrêta sur le seuil de la maison, sur le point d'appeler Helen.

Mais Bill était là... assis près de la table, le pied droit plongé dans une bassine d'eau fumante.

— « Greg ? » s'enquit le vieillard, penchant la tête dans l'espoir de percevoir d'autres bruits.

— « Tu vas *bien* ? »

— « Tu ne dirais pas ça si tu étais à ma place ! »

Forsythe remua péniblement son pied. C'était un homme de petite taille, dont la bonne mine mettait en valeur l'abondante chevelure blanche. Sa rondeur indiquait nettement une tendance à la jovialité. Mais pour le moment, le visage crispé en une sinistre grimace, il ne paraissait pas particulièrement jovial.

— « Que s'est-il passé ? » s'enquit Gregson.

Helen entra dans le couloir, regardant ses pieds. Elle avait retouché son maquillage et, malgré ses yeux gonflés, était aussi subtilement séduisante que dans le souvenir de Gregson.

— « Tu vois, c'est passé... » commença-t-elle.

Forsythe ricana et, feignant la colère, déclara :

— « Les dix premières claques te reviennent, Greg. Ensuite tu me la passeras. »

Elle entra dans la pièce, marchant avec une élégance et une légèreté qui semblaient hors de propos dans le décor de cette ferme.

— « Mais, Bill... » protesta-t-elle.

Son oncle céda avec un geste exagéré de capitulation.

— « À la réflexion, je ne crois pas pouvoir me soustraire à ma responsabilité. Après tout, je suppose que je barrissais effectivement comme un éléphant blessé... et, comme la douche était ouverte à fond, je ne pouvais entendre la réaction d'Helen. »

Enfin, Gregson se détendit.

— « Alors, que s'est-il passé ? »

— « J'ai glissé dans la cabine de la douche. Je me suis arraché l'ongle incarné d'un orteil. »

— « J'ai essayé de te rappeler, aussitôt qu'il s'est calmé », expliqua Helen, lissant sa jupe sur des cuisses merveilleusement proportionnées.

— « Crois-moi », ajouta Forsythe avec bonne humeur, « je lui aurais moi-même donné une bonne fessée, si seulement j'avais encore mes yeux. »

Bill, naturellement, ne recouvrerait jamais la vue. Tel avait été le verdict, après plusieurs opérations destinées à soulager la douleur.

Gregson appela le quartier général et annonça qu'il ne rentrerait pas de la journée mais qu'on pourrait compter sur lui samedi matin. Puis Helen prépara un repas de steaks de jambon et de frites, tout en bavardant avec lui de choses et d'autres. De toute évidence, elle évitait d'aborder le sujet de son absence prolongée. Et il lui fut reconnaissant de cette discrétion, car il n'avait guère envie d'être obligé de donner une explication.

Plus tard, elle revêtit un gilet de grosse laine qui semblait accentuer la minceur de ses hanches et dont le col montant conférait une jeunesse presque adolescente à son joli visage. Si Gregson n'avait pas su à quoi s'en tenir, il aurait pu supposer, quand elle lui proposa une promenade dans les champs, qu'elle appliquait un plan prémédité.

Il accepta de faire un tour. Mais s'interdit fermement tout débordement sentimental. Et, s'il devait paraître froid, à cause de cette résolution, il ne lui resterait plus qu'à espérer de ne pas l'en avoir blessée.

Ils suivirent la clôture, parlant de choses sans importance, tandis qu'elle se penchait de temps à autre et tirait une longue graminée de son fourreau, pour l'enrouler ensuite autour d'un doigt.

Elle en vint brusquement au fait.

— « Bill et moi espérons que tu déciderais de t'installer définitivement à la ferme. »

— « Un jour, peut-être », répondit-il sans s'engager. Deux mois plus tôt, il aurait sauté sur l'occasion. Mais à présent il n'en était plus question.

— « Les choses vont être différentes », poursuivit-elle. « La reconstruction a commencé partout. Le commerce fonctionne à nouveau. Et la demande de produits alimentaires s'organise. En outre, il y a des bénéfices à faire. De plus, nos récoltes n'ont pas été pillées une seule fois, cet automne. »

Ils s'arrêtèrent sous un arbre et elle s'y appuya, posant la tête contre le tronc, tandis que le vent accrochait des mèches de cheveux blonds à l'écorce noire.

— « Oui », reconnut-il. « Ce sera profitable... Si Bill peut se faire aider. »

Elle tendit la main et lui serra le bras.

— « Pourquoi ne quittes-tu pas le Bureau de la Sécurité ? Tu n'y es pas vraiment à ta place. Et c'est un travail dangereux. »

Il la regarda dans les yeux. Comment aurait-elle pu savoir ?

— « Le Bureau assume les responsabilités les plus graves du monde d'aujourd'hui », dit-il avec raideur, cachant la raison véritable pour laquelle il ne voulait pas voir la conversation prendre un tour plus personnel.

— « On dit que ses responsabilités sont trop étendues... que la tentation de la tyrannie est trop grande, du fait qu'il contrôle pratiquement tout. »

— « Ceux qui disent cela ne savent pas de quoi ils parlent. Nous luttons contre une épidémie mondiale ; nous avons donc besoin d'une autorité mondiale pour la combattre. Cette responsabilité engendre naturellement la nécessité d'autres contrôles. »

Elle soupira, puis sourit.

— « Oh, ne parlons plus du Bureau ! Je voulais seulement nous amener jusqu'à... Enfin, une réponse à ta question. »

Surpris, il s'efforça de ne pas rencontrer son regard inquiet.

— « Arthur Gregson ! » s'écria-t-elle, avec une feinte exaspération. « Il y a un an, tu m'as demandé de t'épouser. J'ai répondu que tu avais simplement pitié de moi. Il y a six mois, tu m'as une nouvelle fois posé la question. Je t'ai remercié de ta gentillesse et de ta générosité. En août, tu m'as encore posé la question. J'ai répondu : Un jour, peut-être, quand je serai prête Eh bien... (elle ouvrit les bras) je suis prête. »

Il redoutait, depuis sa première crise, de devoir affronter une telle situation... Il ne put que contempler ses pieds.

Son sourire s'effaça et elle détourna la tête.

— « Apparemment, c'est à mon tour d'être éconduite. »

Il l'avait blessée, il le voyait bien. Et il avait presque aussi mal qu'elle, mais c'était en fait sans importance. Impulsivement, il la prit dans ses bras et l'embrassa ; mais il le regretta aussitôt : il craignait qu'elle interprète mal son geste.

Ce qu'elle fit immédiatement, reculant et demandant joyeusement :

— « Alors, tu vas quitter le Bureau ? »

Quelques instants plus tard, il secoua résolument la tête.

Elle fronça les sourcils.

— « Je ne comprends pas. »

Et il ne donnerait jamais la moindre explication... Du moins pas une explication concernant les hurleurs.

— « Des tâches trop nombreuses et trop importantes me retiennent au Bureau. »

— « Et quand tu auras terminé ? »

Il était inutile de faire traîner la chose. S'il rompait définitivement, peut-être n'apprendrait-elle pas son internement dans un centre d'isolement, lorsque cela se produirait.

— « Je n'aurai pas terminé... Pas avant longtemps. »

— « Greg, y a-t-il quelqu'un d'autre dans ta vie ? »

Sans répondre, il tourna le dos et partit en direction de la maison.

À en juger par sa réticence, au dîner, il conclut qu'il était parvenu à la décourager. Mais c'était là une victoire qui l'emplissait de désespoir ; et assis au salon en compagnie de Bill, à la fin de la soirée, il s'enferma dans un silence morose.

— « Et New York ? » demanda Forsythe, ne prenant, fidèle à son habitude, la peine de prononcer que la fin des phrases.

— « L'enfer pur et simple. Rationnement, pénurie et queues interminables. Des hurleurs partout. Des patrouilles de ramassage dans toutes les rues. Tu ne sais pas la chance que tu as de vivre ici. »

— « Beaucoup réfléchi aux hurleurs, ces derniers temps, Greg. Après tout, ce n'est peut-être pas une maladie. »

— « Et qu'est-ce que ce serait ? »

— « Sais pas. Je les trouvais terrifiants... les hurleurs. Des gens qui criaient jusqu'à ce que mort s'ensuive, avec des *lumières* dans la tête. » Il poussa un soupir chargé de colère. « Nom de Dieu, je donnerais le bras droit pour voir une lumière... n'importe quelle lumière ! »

Gregson pensa à ses crises, à l'euthanasie, au meurtre à la fourche de la Via dei Fori Imperiali. Et il eut envie de hurler à Forsythe la stupidité totale de sa déclaration égoïste.

Mais il enfouit son ressentiment et sa pitié dans un exemplaire du *Monroe County Clarion* vieux de trois semaines. Et un titre en italique, sur quatre colonnes, en haut de la deuxième page, retint son attention :

*LES EXTRA-TERRESTRES
À NOUVEAU PARMI NOUS.
LES PETITS HOMMES VERTS
REMETTENT ÇA.*

C'était, naturellement – avec une ironie masquée –, la copie conforme de nombreux articles similaires, qui donnaient à l'humour des rédacteurs en chef la possibilité de s'exprimer, car toutes les occasions d'égayer un peu les reportages sinistres concernant le conflit nucléaire de 95, les hurleurs et la reconstruction, étaient bonnes à prendre.

L'auteur s'était basé sur la résurgence locale récente de rumeurs dont l'origine remontait aux messages du *Nina*. Il avait sondé l'opinion et écrit suivant son humeur, puisant largement dans les superstitions campagnardes.

Gregson était sur le point de reposer le journal quand il tomba sur une observation recueillie auprès d'un certain Enos Cromley, un fermier qui, curieusement, n'habitait pas très loin de la propriété de Forsythe.

Cromley prétendait « le tenir de son cheval ». Il était certain que les extra-terrestres étaient parmi eux. Il leur avait parlé. Ils voulaient sauver l'humanité d'un sort bien plus terrible que le conflit nucléaire et les hurleurs. Et ils avaient demandé au fermier de recruter des gens disposés à les aider.

Gregson se redressa, crispé, dans son fauteuil. Un : il existait effectivement des extra-terrestres parmi eux. Deux : ils avaient persuadé, contre leur volonté, de nombreux êtres humains de participer au complot. Il devait donc exister un système grâce auquel les extraterrestres entraient en contact avec les humains.

Par ailleurs, un : les cellules composées d'extra-terrestres et d'êtres humains ne se trouvaient pas nécessairement dans les villes ou près des points qu'elles avaient l'intention d'attaquer. Trop risqué. Deux : les régions rurales proches de ces objectifs remplissaient les conditions optimales sur le plan du recrutement et de la préparation.

— « Bill, c'est Doc Holt qui édite le *Clarion*, n'est-ce pas ? »

— « C'était. Tout seul. Pratiquement une opération réalisée par un seul homme. »

— « C'était ? »

Forsythe hocha la tête.

— « Il y a encore deux semaines. Il a vendu à Secondary Publications. Un bon prix, à ce qu'on dit, il a emballé ses affaires et sa femme, puis il est parti. »

Secondary Publications... Gregson se souvint qu'il s'agissait d'une firme contrôlée par le Service des Communications du Bureau de la Sécurité. Un autre exemple des efforts infatigables du Bureau pour maintenir la cohérence de la civilisation. De nombreuses publications disparaissaient, ce qui privait les communautés locales du droit à l'information. Le Bureau occupait alors le terrain et assurait la cohésion des morceaux jusqu'au moment où l'entreprise journalistique privée serait en mesure d'assumer à nouveau ses responsabilités.

Forsythe sortit de son isolement aveugle assez longtemps pour rappeler :

— « La semaine prochaine, c'est le Thanksgiving Day. Tu as promis que tu viendrais. »

— « Je viendrai », affirma Gregson. « Enos Cromley... C'est le fermier qui habite à deux ou trois kilomètres d'ici, sur cette route, n'est-ce pas ? »

— « Exact. Si on peut appeler ça un fermier. Ses bâtiments sont les plus délabrés de la région. Néanmoins, il pèse son poids. Il a pris le train de l'agriculture en marche juste après le conflit. Il était gardien du rendez-vous de chasse de Wilson. »

L'herbe était encore couverte de rosée lorsque Gregson se posa, à la verticale, au milieu du cercle presque effacé qui se trouvait devant la ferme d'Enos Cromley. Mais avant même de se poser, il avait compris que l'endroit était désert. Néanmoins, après avoir appelé plusieurs fois, il entra prudemment.

Les pièces étaient chichement meublées et tout était couvert de poussière. Mais les lampes du couloir et de la cuisine étaient allumées, ce qui signifiait que le non-paiement des factures d'électricité n'avait pas encore entraîné la coupure de courant.

Dans la cuisine, il trouva de nombreuses traces de lutte : meubles renversés, bandes calcinées laissées par les rayons laser, sur les murs et le plafond. Près de la table, un journal froissé, peut-être jeté là sous l'effet de la colère. Lorsqu'il le ramassa, il constata qu'il était ouvert à la page de l'article concernant les extra-terrestres.

Et, étincelant dans le soleil matinal qui entraît par la porte ouverte, il y avait un long faux ongle... justification concluante de l'impression qui l'avait poussé à se rendre chez Cromley.

De retour à l'hélico, il appela le quartier général des agents spéciaux et raconta son aventure. Il indiqua qu'il avait l'intention de pousser, à pied, jusqu'au rendez-vous de chasse de Wilson, et expliqua où cela se trouvait. Puis il demanda qu'un groupe de Gardes internationaux l'y rejoigne le plus rapidement possible.

Après avoir enregistré les instructions, l'officier de service ajouta :

— « Quel que soit le ragoût qui mijote dans la marmite, il faudra en finir le plus vite possible. Radcliff vous convoque en Angleterre. Il y aura un briefing des agents spéciaux à Londres lundi matin. »

— « Avez-vous eu vent de quelque chose ? »

— « Absolument pas. Il arrive que Radcliff se montre très peu communicatif. »

À proximité du rendez-vous de chasse, une demi-heure plus tard, Gregson avança prudemment dans le taillis, vers la maison du gardien dont la cheminée fumait.

Derrière lui, une branche craqua. Mais, avant qu'il ait eu le temps de dégainer son laser, quelque chose le frappa à la tempe avec la puissance d'un sabot de cheval et le plongea dans un abîme d'obscurité.

Reprenant connaissance, il tomba en avant. Mais une main vigoureuse se posa sur sa poitrine et le releva.

Il ouvrit les yeux et se trouva confronté au canon de son propre pistolet laser, tenu par un homme trapu d'environ quarante-cinq ans, aux cheveux noirs blanchissant sur les tempes. Près de lui se tenait un individu beaucoup plus petit et nettement plus âgé, qui fouillait le portefeuille de Gregson.

— « Il n'y a rien, là-dedans, sauf un permis de piloter les hélicos », dit-il. « Il s'appelle Gregson... Arthur. Trente et un ans. »

— « Il va nous dire ce que nous voulons savoir », affirma l'autre, prenant Gregson au collet. « Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Gregson secoua la tête pour se remettre les idées en place.

— « J'ai lu l'article du *Clarion*. Je l'ai trouvé intéressant et... »

Vlan ! Il prit la main de l'individu trapu sur la joue.

— « Pas de ça ! Venir de New York pour lire l'article et jusqu'ici pour le vérifier ? »

— « Je passais à Stroudsburg. »

— « Pourquoi avoir laissé l'hélico à la ferme et être venu ici à pied, à travers bois, au lieu de prendre la route ? »

— « Il n'y a pas d'endroit où se poser. »

Vlan ! La main lui projeta une nouvelle fois la tête sur le côté.

— « Il y a un champ, à côté. »

— « Je ne le savais pas. »

— « Alors comment se fait-il que tu connaisses assez bien le coin pour chercher Cromley ici ? »

— « C'est vous, Cromley ? »

Vlan ! Cette fois-ci, la main s'était transformée en poing. Et les lèvres de Gregson se mirent à saigner.

— « Cromley, c'est lui. » Il désigna du pistolet l'homme âgé.

Gregson s'adressa directement à ce dernier.

— « Vous avez dit dans l'article ce que je soupçonnais depuis longtemps. Vous prétendiez avoir besoin d'aide. J'avais l'intention de vous aider... jusqu'à maintenant, du moins. »

— « C'était une erreur », dit Cromley. « On m'a reproché de l'avoir fait... D'avoir parlé à Doc Holt, je veux dire. Cela nous mettait trop à découvert. Je... »

— « Ferme-la ! » ordonna l'individu trapu. Puis il se tourna vers Gregson.

— « Encore une fois... Qui es-tu ? Qui t'a envoyé ici ? Qu'est-ce que tu veux ? »

— « Je veux vous aider. » Et, trouvant soudain l'inspiration, Gregson ajouta : « Je veux faire tout mon possible pour vous débarrasser du Bureau de la Sécurité avant qu'il ne soit trop tard. »

Cromley et son compagnon échangèrent des regards chargés d'incertitude.

Mais à ce moment-là, venant d'une autre partie de la maison, des pas inquiets se dirigèrent vers la pièce où se déroulait l'interrogatoire. Et une voix rendue stridente par la frayeur cria :

— « Il appartient au Bureau de la Sécurité ! C'est un agent spécial ! »

L'individu trapu se tourna vivement vers Gregson au moment où l'homme apparaissait sur le seuil. Vêtu d'une robe de chambre et chaussé de pantoufles, c'était de toute évidence un Valorien, jusqu'au bout des doigts, arrondis en l'absence de faux ongles.

L'individu qui tenait le pistolet laser en dirigea le canon sur la tête de

Gregson.

Mais le Valorien cria :

— « Non... Attends ! C'est celui qui, d'après la petite Forsythe... »

Puis la peur crispa ses traits fins et sévères, et il s'écria :

— « Nom de Dieu ! J'ai zylphé dans la mauvaise direction ! Ils arrivent ! Ils sont là ! »

Faisant fondre la vitre de la fenêtre, un puissant laser pénétra dans la pièce, transperçant la poitrine de l'homme qui menaçait Gregson.

Deux autres rayons, de plus faible intensité, enveloppèrent Cromley et le Valorien, qui s'écroulèrent.

Quelques instants plus tard, plusieurs Gardes internationaux envahirent la maison, conduits par le responsable du quartier général des agents spéciaux.

— « Sauvetage mélodramatique, n'est-ce pas ? » observa celui-ci, les yeux fixés sur le Valorien inconscient.

Mais Gregson resta silencieux. Pourquoi l'extra-terrestre avait-il prononcé le nom d'Helen ? Et comment le Valorien savait-il qui il était ? Ou bien que les Gardes étaient arrivés ?

— « Je me suis dit que cette situation exigerait sans doute une approche discrète », plaisanta le responsable. « Rien de cassé ? »

Gregson frotta sa joue meurtrie.

— « J'aimerais participer à l'interrogatoire de ces deux-là. »

— « Désolé. Tous les prisonniers doivent être immédiatement mis en quarantaine ; ce sont les ordres. »

Sonnant sur sa table de nuit, le vidiphone réveilla Gregson en sursaut. Mais il lui fallut quelques instants pour reconnaître sa chambre de l'Hôtel Royal de Londres et se souvenir du briefing des agents spéciaux, prévu pour lundi matin.

Il appuya sur le bouton et le visage de Wellford apparut sur l'écran.

— « Désolé de te secouer ainsi, mais à cette heure-ci je croyais que tu serais levé, bien que ce soit dimanche. »

— « Quelle heure est-il ? »

— « Presque midi. Et j'attends avec impatience que tu m'invites à manger un Yorkshire pudding chez Simpson. Nous nous remuons ? »

— « Je descends. »

Wellford recula d'un air sceptique.

— « Je présume que cela signifie environ une demi-heure de temps objectif. À propos, j'ai lu le rapport concernant tes exploits, hier. Je savais bien que l'un de nous deux ne tarderait pas à prendre un Valorien en remorque. »

Quand l'Anglais eut raccroché, les pensées de Gregson revinrent aux événements du rendez-vous de chasse, et il ne put réprimer l'écho des paroles de l'extra-terrestre : « C'est celui qui, selon *la petite Forsythe*... »

Helen appartenait-elle à une cellule ? Convaincue de travailler pour les Valoriens, comme l'avaient été Cromley, le compagnon de Cromley, l'assassin en puissance que Wellford avait capturé à Manhattan ? Ou bien avait-il seulement rêvé que son nom avait été prononcé, dans la maison ?

Il ne lui restait plus qu'à espérer ne pas être mis en cause par Cromley et l'extra-terrestre pendant l'interrogatoire. S'il pouvait retourner en Pennsylvanie assez tôt, il trouverait peut-être le moyen d'interroger Helen sans déclencher le mécanisme de réaction conditionnée.

Le taxi de Gregson et Wellford filait dans Oxford Street ; la pénurie de véhicules – qui était devenue le lot commun de l'Angleterre avec la

destruction de son potentiel industriel, en 95 – lui facilitait la tâche.

Gregson se rappela que, parmi tous les grands centres de population de l'Occident, Londres avait reçu l'essentiel de la contre-attaque des missiles soviétiques. Trois bombes à hydrogène avaient ravagé les banlieues. Toutefois, les têtes nucléaires ayant explosé au niveau du sol, le centre de la ville n'avait pas dans l'ensemble subi de dommages irréparables.

Les Britanniques n'ayant pas renoncé au sens de la tradition, cette partie fut remise en état avant que la reconstruction s'étende à la périphérie. Mais la Tamise avait perdu l'intégrité de ses rives, de sorte que, en de nombreux endroits, des criques et des baies s'étendaient nettement au-delà de son ancien lit, emplissant des trous où l'on trouvait parfois les cadavres d'individus récemment devenus hurleurs.

— « Je disais », reprit Wellford, se rendant compte qu'il n'avait pas encore capté toute l'attention de Gregson, « que tu es arrivé juste à temps pour la célébration. Hier, j'étais censé acheter le paquetage d'un hurleur. Ou bien je ne l'ai pas fait, ou bien je suis le hurleur le moins perturbé que tu aies rencontré. »

Gregson fit une grimace.

— « Les hurleurs ne sont pas un sujet de plaisanterie. »

— « J'espère bien que non. Mais, en revanche, Lady Sheffington en est un. »

— « Qui est Lady Sheffington ? »

— « Tu verras, le moment venu. Quoi qu'il en soit, le rapport de ce matin concernant tes aventures m'a fasciné. Mais je crains que tu n'aies pas été le premier à prendre un Valorien vivant. »

— « De quoi parles-tu ? »

— « Du briefing de demain. Grâce au téléphone arabe, j'ai pu établir que Radcliff a déjà interrogé un Valorien et serait prêt à présenter des résultats et des conclusions. »

À Trafalgar Square, la circulation peu dense de Pall Mall elle-même était arrêtée. Gregson remonta la vitre du taxi, dans l'espoir d'échapper aux cris stridents d'une seringue hypodermique qui s'était déclenchée au pied de la colonne de Nelson.

L'alerte au hurleur effraya les pigeons, qui s'envolèrent et décrivirent un cercle qui les amena jusqu'au-dessus de Cockspur Street. Juste au moment où les oiseaux semblaient sur le point de se poser, la cloche puissante de la voiture de la patrouille de ramassage sortant de Whitehall les dispersa à nouveau.

— « Marchons », proposa Wellford. « Simpson's n'est pas loin. De toute manière, j'ai un compte à régler avec Lady Sheffington, sur le Strand. »

Une fois descendu de voiture, Gregson se pencha sur le parapet dominant la place, ignorant la foule silencieuse, inquiète, qui s'y était rassemblée. Mais lorsque la voiture de patrouille s'arrêta, dans un crissement de pneus, à l'entrée de Cockspur Street, de l'autre côté de la place, il ne put éviter de regarder la statue du lion couché le plus proche.

Quelqu'un avait posé le hurleur, comme en sacrifice à une idole, contre les pattes antérieures de l'énorme animal. C'était un enfant... Six ans tout au plus. Ses mollets pâles, nus, tremblaient convulsivement, tandis que la terreur s'infiltrait progressivement dans le bouclier fragile du sédatif. Mais, au moins, il ne hurlait pas.

Les membres de la patrouille d'urgence arrivèrent à toute vitesse, placèrent le corps sur une civière et le portèrent dans la voiture. Le véhicule démarra en trombe, abandonnant Trafalgar Square à un silence lugubre, et la foule se dispersa avec une lenteur désespérée.

Alors qu'il s'engageait sur le Strand, Gregson regarda derrière lui. La place était déserte, son immobilité troublée seulement par les pigeons sautillant dans l'ombre d'un Lord Nelson qui contemplait d'un air lugubre l'horreur qui avait serré le cœur de Londres par un bel après-midi d'automne.

Lady Sheffington, expliqua Wellford alors qu'ils arrivaient devant un immeuble sur la façade duquel s'étaient d'immenses lettres lumineuses et criardes, n'appartenait effectivement pas à la noblesse. Il supposait que, si le titre de « Lady » le lui avait pas été par quelque caprice accordé au moment du baptême, alors il lui avait été subrepticement attribué à un moment ou à un autre.

Gregson lut quelques-uns des panneaux : « Votre destinée », « Connaissez votre destin et soyez préparé », « Deviendrez-vous hurleur ? »

— « C'est Lady Sheffington qui a prédit que tu deviendrais hurleur ? » demanda-t-il.

Wellford hocha la tête.

— « Maintenant, il faut qu'elle me rende mon argent. » Puis il anticipa la question suivante. « Non, en général je ne perds pas mon temps avec les diseuses de bonne aventure. J'étais simplement intrigué par le fait que trois d'entre elles, que je connais, sont d'anciens hurleurs. En outre, elles ont la réputation de faire des prédictions extraordinairement justes, et celle-ci en fait partie. »

Lady Sheffington était trapue, avec un visage rude et une voix à

l'avenant. Même dans son bureau au tapis épais, elle ne se séparait pas d'une mince étole de fourrure, enroulée plusieurs fois autour de son cou et accentuant ridiculement le caractère massif de sa personne. Son souffle aigre sentait le mauvais gin, dont les effets avaient transformé son sourire rigide en une expression permanente.

— « Vous venez reprendre votre argent, hein ? » ricana-t-elle, les yeux fixés sur Wellford.

— « Manifestement, je ne hurle pas, n'est-ce pas ? »

— « C'est ce que vous ferez quand vous lirez le reçu, mon petit. Il porte : La date prévue s'entend avec trois jours en plus ou en moins. » Elle émit un rire caverneux.

Wellford parut amusé.

— « Il vous arrive rarement de faire un mauvais calcul, n'est-ce pas ? »

— « Oh, je me suis déjà trompée ! »

— « N'avez-vous pas été vous-même hurleur, à une certaine époque ? »

— « Moi... un hurleur ? » ricana-t-elle. « J'ai jamais hurlé de ma vie, petit. Sauf cette nuit, à Chelsea, avec un beau jeune homme aux cheveux bouclés. Mais c'était pas un gentleman. »

Puis son visage perdit son sourire presque inamovible.

— « D'accord, mon lapin. J'ai été hurleur. Mais je n'en parle pas ; compris ? »

Elle eut un rire haletant, gras, puis regarda Gregson avec gravité.

— « Tu veux une prédiction, petit ? C'est la maison qui l'offre. Disons que, à ta place, je ne compterais pas sur la dinde du dîner. Et vaut mieux pas être dans une ferme où il y a un type aveugle au moment où on devient définitivement hurleur. »

Gregson la regarda fixement. Puis il lança un coup d'œil discret à Wellford. La plaisanterie, bien que manifestement soigneusement préparée, était cruelle. Mais il rit. Ils s'en étaient mutuellement fait de plus cruelles.

Le lundi matin, le briefing du Bureau de la Sécurité était de toute évidence destiné à commencer en retard. Gregson et Wellford prirent place au troisième rang, puis observèrent des dizaines d'agents spéciaux, venus de toutes les nations du monde civilisé, entrer dans la salle.

Quelques minutes plus tard, Radcliff monta sur l'estrade, donna des

indications aux deux employés chargés d'installer les caméras, puis regarda sa montre. Se tournant vers le public, il aperçut Gregson. Il lui adressa un signe puis retourna dans les coulisses.

— « Un personnage impressionnant, ce Radcliff », fit Wellford.

— « Il a des épaules de jeune homme », reconnut Gregson.

— « Si jamais je deviens hurleur, comme le prédit Lady Sheffington, j'espère que je m'en sortirai à moitié aussi bien que notre directeur. »

— « Radcliff... un ex-hurleur ? » interrogea Gregson d'un air dubitatif.

— « Bien entendu. Tu ne le savais pas ? Un des premiers qui ait franchi la barrière. Classe 86, si mes renseignements sont exacts. »

— « Je l'ignorais. » Mais, au moins, cela expliquait pourquoi Radcliff était la force motrice essentielle du mouvement qui avait étendu dans des proportions considérables le réseau de centres d'isolement du Bureau de la Sécurité. La compassion pour ceux qui, sinon, auraient dû combattre la maladie sans aide ni soins était manifestement sa motivation première.

L'Anglais rit.

— « Tu sembles aussi étonné d'apprendre que notre directeur a été hurleur que tu l'as été de découvrir que le gouverneur de New York était passé par un centre d'isolement. Peut-être devrions-nous nous réunir, un jour, et confronter nos notes. »

— « Oui, il le faudrait », répondit Gregson sans conviction, espérant mettre ainsi un terme à la conversation.

— « Le président italien a également fait partie du club, autrefois. »

Gregson le savait déjà. Mais, bien que Wellford parût tendre obstinément vers une conclusion, il n'aimait guère la complaisance avec laquelle son compagnon insistait sur le problème des victimes de l'épidémie.

— « Très bien », dit-il avec impatience, « de nombreux anciens hurleurs sont aujourd'hui des personnalités importantes. Nous avons déjà convenu que ceux qui parviennent à franchir la barrière sont plus qualifiés pour assumer des responsabilités. »

— « Exact... » admit l'autre, sans grande conviction cependant.

Gregson se rappela que le gouverneur Armister, au cours de sa campagne, avait vigoureusement pris position en faveur de l'accession des ex-hurleurs au pouvoir, lorsqu'il avait dit : « La situation est absolument désastreuse. Ceux qui sont immunisés contre la maladie après en avoir subi les effets, comme moi, constituent un risque sérieux, dans les affaires, la politique ou le reste. »

Ou bien, dans un appel plus sentimental aux suffrages : « Il existe cette

barrière terrifiante que nous appelons les hurleurs. D'un côté, tels des moutons apeurés dans un enclos, il y a l'immense majorité des êtres humains. De l'autre... une poignée d'ex-hurleurs. N'est-il pas logique que ceux qui ont réussi à franchir la barrière se chargent de protéger le monde que nous connaissons, de superviser la continuité de nos institutions ? »

Wellford interrompit la réflexion de Gregson.

— « Je viens de faire quelques suggestions destinées à te mettre sur la voie. J'espérais que tu les examinerais rapidement et que tu arriverais à la même conclusion que moi. »

Contrarié par l'insistance de son compagnon, Gregson regarda ailleurs.

— « Elles me sont passées au-dessus de la tête. »

Wellford exposa directement sa conclusion.

— « Pourquoi les cellules humano-valoriennes tenteraient-elles d'assassiner en priorité les anciens hurleurs ? »

Fronçant les sourcils d'un air sceptique, Gregson répondit :

— « Apparemment, tes propres suggestions te sont également passées au-dessus de la tête. Si la conquête est effectivement l'objectif des Valoriens, le meilleur moyen de progresser consiste à semer la confusion, à abattre l'autorité partout où c'est possible. »

La salle avait fini par se remplir et Radcliff réapparut sur la scène, le claquement résolu de ses talons imposant le silence à l'assemblée. Il monta sur l'estrade et regarda ses agents spéciaux.

— « Nous sommes rassemblés ici », commença-t-il d'une voix ferme et puissante, « pour faire la lumière sur certains points. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que nous savons maintenant tout ce qu'il fallait savoir pour organiser notre campagne contre les Valoriens. »

Çà et là, un Oriental en turban ou un Africain en boubou tendait une corne translinguistique vers la scène.

— « Nous serons aussi brefs que possible », poursuivit le directeur. « D'abord, vous avez tous reçu le rapport concernant le contact de Gregson, en Pennsylvanie. Lorsque j'aurai terminé, je lui demanderai de venir répondre à vos questions, afin que vous puissiez lui arracher tous les détails qui pourraient vous paraître particulièrement importants.

« En ce qui concerne l'expérience de Gregson, je dois dire qu'il a contribué à notre évaluation de la menace extra-terrestre autant que nous tous.

Il a suggéré que les grandes villes, les centres de notre autorité, ne sont pas les endroits propices à la découverte de Valoriens, bien qu'ils s'y montrent de temps à autre, lorsqu'ils commettent un attentat. »

Il y eut du bruit, derrière le rideau. Contrarié, Radcliff jeta un regard par-dessus son épaule et s'éclaircit la voix.

— « Maintenant, examinons l'expérience d'un autre de nos agents, Eric Friedmann, de Bavière. Friedmann ? »

Un homme grand et mince, de type nordique, se leva au fond de la salle.

— « Le rapport concernant votre rencontre n'ayant pas encore été distribué », émit Radcliff, « je suggère que vous nous racontiez brièvement ce qui vous est arrivé. »

L'homme parla avec un accent guttural et avec concision.

— « Le Service des Transports du Bureau de la Sécurité nous a avertis qu'un avion Sunburst s'était posé au sud de Munich. Au moment où nous sommes arrivés sur les lieux, ses passagers s'enfuyaient en voiture. Nous les avons poursuivis. Mais ils ont quitté la route et se sont engagés dans un champ envahi par les broussailles. Lorsque nous avons voulu les suivre, nous avons constaté que le champ était également plein de souches. Nous avons cassé notre voiture. »

— « Et pourtant les Valoriens ont traversé le champ sans difficulté ? »

— « Oui. » L'Allemand s'assit.

Radcliff but une gorgée d'eau.

— « Revenons à Gregson et à New York. Vous connaissez certainement le rapport concernant sa mésaventure dans une ruelle de Manhattan. Il indique que, au cours de sa lutte avec l'extra-terrestre, il s'est injecté le contenu de sa propre hypo. »

Le directeur se tut quelques instants, puis reprit :

— « Messieurs, je prétends que la voiture valorienne que suivait Friedmann n'a pas *véritablement* quitté la route. Il a seulement *imaginé* qu'elle le faisait. Et je prétends en outre que Gregson ne s'est pas *véritablement* battu avec l'extra-terrestre, dans la ruelle. Le Valorien a incité Gregson à *imaginer* ce combat et à se faire une piqûre. »

Dans le murmure étonné qui se fit entendre, Wellford marmonna :

— « Nom de Dieu ! »

— « Car, voyez-vous, messieurs », continua tranquillement Radcliff, « les Valoriens ne sont pas seulement persuasifs. Ils tissent les hallucinations, ce

sont des experts de l'illusion hypnotique. Nous l'avons appris à nos dépens, puisque l'un de nos prisonniers valoriens a réussi à s'échapper de notre centre de détention. »

Stupéfait, Wellford se redressa et s'écria :

— « Des extra-terrestres jeteurs de sorts ! »

Essuyant son front couvert de sueur, Radcliff but un verre d'eau.

— « En ce qui concerne les raisons de la présence ici des Valoriens », poursuivit-il d'une voix moins tendue, « ...si nous ne les connaissons pas, nous pouvons aisément les deviner. Ils cherchent bien entendu à prendre le pouvoir, avec un minimum de pertes en matériel et en personnel. Nous supposons qu'ils sont responsables du Conflit nucléaire. Nous avons tout lieu de croire qu'ils ont eux-mêmes introduit l'épidémie de hurleurs sur Terre, en vue d'une conquête sans agression directe. »

Gregson se crispa. Helen faisait-elle *réellement* partie d'un tel complot ? À présent, il éprouvait plus que jamais le désir de retourner en Pennsylvanie.

Radcliff abattit son poing sur le pupitre.

— « Mais, maintenant, nous savons comment les combattre ! Notre stratégie consistera essentiellement à les priver complètement du secret qui leur permet de circuler dans les régions rurales et de recruter des naïfs pour les cellules humano-valoriennes qui serviraient à nous détruire. »

Il scruta le public avec gravité.

— « Demain, messieurs, le monde entier saura tout ce qui vous est actuellement communiqué. Désormais, nous ne serons plus seuls à combattre. »

À nouveau, sa voix se radoucît.

— « J'ai dit qu'un de nos Valoriens s'était échappé de notre centre de détention. Cela nous en laissait deux. L'un d'eux est ici, parmi nous... sous sédatif, afin qu'il ne présente pas le moindre risque. »

Il fit un signe en direction des coulisses et le rideau s'ouvrit brusquement, découvrant un extra-terrestre attaché sur une chaise, le menton contre la poitrine.

Radcliff redressa la tête de l'être.

— « D'où viens-tu ? »

— « Du système valorien. » La réponse, maladroite, vint après un bref délai.

— « Comment peux-tu te faire passer pour un être humain ? »

— « Observation à distance. Formation intensive. Chirurgie. »

— « Que sont les hurleurs ? »

— « Une maladie provenant d'un autre système. »

— « L'avez-vous introduite ici ? »

Après une longue hésitation :

— « Oui. »

— « Pouvez-vous la guérir ? »

— « Il n'y a pas de traitement. Elle suivra son cours et disparaîtra d'elle-même. »

— « Les Valoriens sont-ils immunisés ? »

— « Oui. »

— « Comment peuvent-ils persuader les êtres humains de travailler pour eux ? »

— « Par suggestion hypnotique. »

— « Pourquoi les Valoriens sont-ils ici ? »

— « Le système et l'ordre de la Terre s'effondreront sous l'action de la maladie. Ensuite, nous dépouillerons votre planète de ses ressources. »

Radcliff fit le tour de la chaise. Et Gregson, inquiet, le vit sortir un pistolet laser de son manteau. Dans la salle, le crissement résonna durement lorsque le rayon pénétra dans la tête du Valorien, qui s'effondra en avant.

Radcliff regarda l'assemblée d'un air sombre.

— « Le côté sinistre de cette démonstration était prévu. Je voulais souligner le fait que les sentiments humains n'ont pas leur place dans cette lutte contre les extra-terrestres. Seuls les morts ne sont pas dangereux. »

Le bras de Gregson fut soudain pris dans un puissant étau ; se retournant, il s'aperçut que Wellford tremblait de tous ses membres. La terreur rendait vitreux les yeux de l'Anglais et ses lèvres se tordaient convulsivement, mais en silence.

Finalement, le premier hurlement rauque jaillit de sa gorge, et il appliqua les mains sur les yeux.

Ensuite, ses cris désespérés emplirent la salle.

Gregson lui administra l'injection ; et l'appel strident de la sirène salua le départ de Wellford pour le monde des hurleurs.

Consécutivement à l'échec du *Nina*, la phobie des extraterrestres parmi nous avait atteint la puissance d'une obsession presque paralysante, après le Conflit nucléaire de 1995. Durant des mois, un monde s'était résigné à attendre l'annonce : ce qui n'était qu'une rumeur refoulée correspondait en fait à la vérité.

Toutefois, personne n'était véritablement préparé à l'impact provoqué par la conférence de presse de ce mardi, dans l'ancienne salle de l'assemblée générale des Nations Unies.

Devant d'innombrables caméras de télévision se tenait la hiérarchie du Bureau de la Sécurité : le directeur, Radcliff, le commandant en chef des Gardes internationaux, les responsables des services Communication et Espace du Bureau.

Gregson et Eric Friedmann, l'agent spécial bavarois, étaient assis à l'extrémité droite de la table tandis que, à gauche, se trouvait, ligoté et bâillonné, le conspirateur humain que Wellford avait capturé dans la Quarante-troisième Rue.

Radcliff prononça un exposé d'introduction pratiquement identique à celui du briefing de Londres. À un moment donné, Gregson et Friedmann furent invités à développer le récit qu'il avait fait de leurs expériences.

Puis le bâillon du prisonnier fut retiré.

L'homme jura pendant quelques instants, puis tira sur ses liens. Ensuite, il cria :

— « Bande d'imbéciles ! Vous ne voyez donc pas ce qu'ils font ? Ils veulent vous enchaîner ! Les Valoriens ne peuvent hypnotiser personne ! Ils... »

Ayant ordonné d'un geste qu'on lui remette le bâillon, Radcliff se tourna vers la presse, la tête baissée.

— « Voilà ce qu'il nous faut affronter. Une force capable de nous transformer en robots stupides. De détruire notre volonté de résistance. De synthétiser, en nous, un sens pervers de la loyauté. De nous réduire à une servitude sans discernement. »

Lorsqu'il passa le film de l'interrogatoire du Valorien, pendant le briefing

de Londres, Gregson évoqua le souvenir douloureux du spectacle terrifiant de Wellford devenant hurleur, puis transporté d'urgence au centre d'isolement de Londres, à Hyde Park.

Puis, consterné, il se souvint que la femme qui avait prévu cette attaque avait également prédit qu'il succomberait à une crise, le surlendemain, à la ferme de Forsythe.

Le crissement du pistolet laser du directeur, dans le film, sortit Gregson de ses pensées et il fut surpris de constater que le directeur avait montré l'exécution. Mais il comprit alors que l'autre considérait cela comme une déclaration de guerre... une exhortation qui porterait la combativité des êtres humains à son paroxysme et créerait un état de guerre.

Avant même la fin de la conférence de presse, les rapports concernant les premières réactions affluèrent au Service des Communications du Bureau de la Sécurité.

Une femme de Buenos Aires, victime d'une crise tandis qu'elle regardait l'exposé sur un écran de tri-vision installé près de la fenêtre d'un poste de Gardes internationaux, fut quasiment ignorée par la foule qui l'entourait. En revanche, les Argentins affolés tournèrent leur fureur contre un petit homme à la peau olivâtre, presque chauve, qui cria en vain qu'il n'était pas valorien.

Dans le comté de Monroe, une fouille systématique des maisons et des fermes fut spontanément organisée. Certains membres de cette milice jugèrent utile de brûler champs et forêts sur leur passage.

À Osaka, une horde de Japonais mal renseignés, ayant suivi l'émission sur un appareil translinguistique défectueux, crurent comprendre que les hurleurs étaient non pas la conséquence de la présence des Valoriens, mais que les hurleurs étaient eux-mêmes des Valoriens, de sorte qu'ils incendièrent le centre d'isolement.

Le plus encourageant de ces premiers rapports, constata plus tard Gregson, était l'affaire du bois de Belleau, près de Paris. Deux individus hagards et meurtris se présentèrent au poste de police et se livrèrent à la garnison de Gardes internationaux.

Ils expliquèrent qu'ils appartenaient à une cellule mais voulaient à présent être mis en quarantaine. La retransmission n'était pas encore terminée qu'une bagarre avait déjà éclaté. Un homme avait été tué. Deux autres, refusant d'accorder le moindre crédit à l'émission, s'étaient enfuis avec leur chef valorien.

Après la conférence de presse, Radcliff déclara fermement à Gregson que les incidents dus à une mauvaise interprétation des faits ne le concernaient pas. Il admit que la réaction initiale avait peut-être été excessive. Mais elle

démontrait du moins que l'esprit combatif ne faisait pas défaut.

L'exposé du mardi eut à Manhattan une conséquence inattendue. Des milliers de personnes envahirent East Avenue et les quais, déterminées à protéger le quartier général qui dirigeait la contre-offensive contre les Valoriens de toute attaque éventuelle d'une cellule ennemie.

Cette initiative simplifia naturellement la tâche de Gregson, qui avait été nommé responsable de la défense de l'immeuble du Secrétariat. Et il trouva le temps, mardi et mercredi, d'appeler Helen au vidiphone. Il constata sans surprise que, chaque fois, elle parut peu décidée à aborder le sujet de la conférence de presse.

Et, conscient de l'inquiétude qui crispait son visage d'ordinaire séduisant, il n'insista pas. Car il ignorait tout des circonstances susceptibles de déclencher le réflexe conditionné qui la transformerait en défenseur acharné des extra-terrestres.

Mercredi après-midi, Radcliff partit pour Montréal où un groupe de Gardes, exploitant des indications fournies par les Canadiens, avaient détruit une cellule et capturé deux Valoriens.

Avant de partir, il dit à Gregson en souriant :

— « Finalement, j'ai l'impression que nous les tenons. Grâce à vous, nous savons où chercher. Vous méritez bien un congé. Délégez votre autorité à un subordonné. Donnez de vos nouvelles de temps à autre, mais ne revenez qu'en pleine forme. »

C'est dans ces circonstances que Gregson, la veille de Thanksgiving, en fin d'après-midi, se posa à la verticale sur la piste circulaire de la ferme, où Bill l'attendait avec le tracteur. Un vent violent venu du nord-ouest balayait la cabine ouverte, et Forsythe remonta la fermeture à glissière de sa veste, son regard aveugle fixé sur la piste d'atterrissage.

— « Greg ? C'est toi, n'est-ce pas ? » appela-t-il d'une voix inquiète, les mains crispées sur le volant.

Assurant que c'était lui, Gregson approcha et dit :

— « Change de place. Je vais vous conduire à la maison. C'est Helen qui a amené le tracteur ici ? »

— « J'étais sûr que tu dirais ça. Non, ce n'est pas elle. Je n'aurai peut-être jamais mon permis. Mais cela ne m'empêchera pas de conduire à l'intérieur de ma ferme. Monte. »

Perplexe, Gregson se hissa dans la cabine et examina l'expression de l'autre. Son visage, surmonté d'une abondante chevelure grisonnante,

broussailleuse sous l'effet du vent glacé qui l'agressait, exprimait l'orgueil et la détermination. Forsythe, déterminé à mener à bien pratiquement toutes les tâches qu'il accomplissait avant l'accident, n'était apparemment pas prêt à faire la moindre concession à sa cécité.

Il fit demi-tour et démarra, manifestement sans se préoccuper du fait qu'il lui était apparemment impossible de déterminer où il lui faudrait tourner.

— « Des Valoriens, hein ? » marmonna-t-il. « J'ai toujours cru qu'il y avait quelque chose dans les rapports de ton frère. Je suppose que tout le monde était dans le même cas. Mais qui penserait à en chercher dans un endroit comme celui-là ? »

— « Je suppose que c'est le raisonnement qu'ont également tenu les extra-terrestres. »

Tout en roulant, Forsythe tendit le bras à l'extérieur de la cabine. Sa main, se refermant, toucha un fil de fer tendu entre deux poteaux. Alors, se dit Gregson, voilà comment il s'y prend. Lorsqu'il s'écarte de sa trajectoire, il se contente de manœuvrer pour amener ses doigts au contact du fil de fer.

— « Il aurait fallu que tu sois là hier », poursuivit Forsythe. « Ils ont formé une milice, à Stroudsburg ; ils sont venus ici et ont brûlé le rendez-vous de chasse de Wilson, ainsi que les bois qui l'entouraient. »

Gregson constata que le tracteur approchait du poteau auquel était fixé le fil de fer et se demanda comment pourrait être évitée la collision. Puis il aperçut le nœud au moment même où la main levée de son compagnon le toucha.

Ils tournèrent brusquement à droite, contournant la grange, et continuèrent tout droit jusqu'au moment où les doigts fléchis de Forsythe rencontrèrent un autre fil de fer, tendu jusqu'à la maison.

— « Comment va Helen ? » s'enquit Gregson.

— « Sais pas. Trop silencieuse. Et nerveuse. Cette histoire de Valoriens l'inquiète peut-être. La nuit dernière, je l'ai entendue faire les cent pas jusqu'à l'aube. »

À dix mètres de la ferme, il atteignit un autre nœud et freina.

— « Alors ? »

Mais Gregson se demandait si le simple fait de mentionner le fait de savoir qu'elle était liée à la cellule du rendez-vous de chasse, conjugué à son appartenance au Bureau de la Sécurité, suffirait à précipiter Helen dans une crise violente de comportement conditionné.

— « Alors ? » répéta Forsythe, tripotant fièrement le volant.

— « Bon travail », répondit Gregson, mais sans enthousiasme. « Tu dois

t'entraîner depuis longtemps. »

Forsythe alla se coucher aussitôt après le dîner, tandis que Gregson tisonnait le feu de cheminée du salon et s'installait devant avec un cognac. À la cuisine, Helen commençait les préparatifs du repas du Thanksgiving Day.

Il n'était seul que depuis quelques minutes, néanmoins, lorsqu'elle apparut sur le seuil, le regard mobile et indécis. Elle vint s'asseoir près de lui, sur le canapé, et les reflets du feu, jouant dans ses cheveux fins et blonds, entouraient sa tête d'un halo pourpre.

Gregson se leva, posa son cognac sur la table et, sans se dissimuler, ouvrit la trousse de sa seringue hypodermique, au cas où il faudrait la calmer précipitamment, il ne pouvait plus différer la confrontation.

Néanmoins, tandis qu'il hésitait, les yeux fixés sur les flammes, elle dit :

— « Greg... à propos de la cellule du rendez-vous de chasse. Je... vous n'avez pas capturé tous les membres. »

Il attendit, espérant la voir demeurer sensée aussi longtemps qu'il ne tenterait pas de lui arracher des informations.

— « Il y avait quelqu'un d'autre... Caché dans le grenier. Il était censé monter la garde pendant que Kavorba dormait. Il... »

— « Kavorba ? »

— « Kavorba était le chef valorien de la cellule. L'homme du grenier est resté caché pendant l'intervention des gardes. Plus tard, juste avant de quitter la Pennsylvanie, il a dit que Kavorba avait parlé de moi devant toi. Et j'ai supposé que tu avais deviné que je... que je faisais également partie de la cellule. »

Soudain elle fondit en larmes, le visage dans ses mains, et Gregson comprit que la seringue hypodermique serait inutile. Il lui fit boire du cognac ; et elle lui raconta que la cellule l'avait contactée un mois plus tôt, qu'Enos Cromley et le Valorien avaient mis à profit ses craintes dans l'espoir d'atteindre Gregson à travers elle.

Cromley passait fréquemment devant la ferme de Forsythe et s'arrêtait souvent pour parler avec elle, dans les champs ou dans la cour. Au début, cet homme obsédé par la présence d'extra-terrestres sur Terre l'amusa. Elle avait même ri lorsqu'il lui avait affirmé que le Bureau de la Sécurité était la seule force empêchant les Valoriens de venir en aide à la Terre, et que Gregson était en danger du fait qu'il travaillait pour le Bureau.

— « J'ignorais alors », expliqua-t-elle, tremblant toujours, « qu'ils

voyaient en moi le moyen de te nuire. Je suppose qu'ils voulaient s'emparer d'un membre du Bureau. »

— « Où as-tu rencontré le Valorien ? »

Helen se promenait dans le bois situé derrière la ferme, quand elle rencontra Cromley et Kavorba. Ils s'efforcèrent de percer son bouclier d'incrédulité amusée et de la persuader que le second d'entre eux était un extra-terrestre.

— « Il était terriblement convaincant. L'essentiel de ce qu'il disait n'avait aucun sens. Mais il était terriblement sincère... Et terriblement fatigué, désespéré et troublé. »

— « Que t'a-t-il dit, par exemple ? »

— « Qu'ils voulaient sauver la Terre. »

Encore le coup du salut.

— « Des hurleurs ? »

Elle acquiesça.

— « Mais, surtout, du Bureau de la Sécurité... Parce que le Bureau pourrait les détruire, et nous avec. »

— « Et tu l'as cru ? »

— « Oh, Greg ! Je ne savais pas, avant l'émission d'hier, comment ils opéraient ; qu'ils peuvent confondre et convaincre, obliger les gens à croire des choses fausses. À un moment donné, Kavorba m'a même dit que les hurleurs n'étaient pas victimes d'une maladie, mais faisaient l'expérience d'une perception nouvelle. »

— « Une... quoi ? »

— « Un sixième sens. Un nouveau moyen de voir les choses. Selon lui, à la longue, nous deviendrions tous hurleurs. »

— « Et tu n'as pas imaginé une seconde qu'il pouvait mentir ? »

Elle secoua la tête, ironique à l'égard d'elle-même.

— « Il me l'a démontré. Il a dit qu'il était... hyper-réceptif, mais qu'il ne pouvait pas utiliser cette faculté correctement ici. Il m'a dit ce que je pensais. Il m'a indiqué que, si je creusais le sol à l'endroit où je me trouvais, je découvrirais une racine comportant deux ramifications sur un espace de quinze centimètres. Mais je ne savais pas qu'il pouvait me contraindre à voir des choses qui n'existent pas. »

Elle se remit à sangloter et il lui servit un autre verre de cognac, puis la

serra contre lui jusqu'à ce qu'elle fût calmée.

— « Tu as dit qu'ils voulaient entrer en contact avec moi ? »

— « Oui. D'après eux, ils avaient besoin de personnes appartenant au personnel du Bureau. »

— « Et tu as accepté de me livrer ? »

— « Davantage pour ton bien que pour le leur. Ils m'avaient persuadée qu'ils allaient détruire le Bureau, comprends-tu ? Et ils agissaient toujours en fonction du même objectif unique : sauver le monde. »

— « Alors, tu t'es arrangée pour que je vienne ici. »

Elle acquiesça à nouveau.

— « L'accident d'oncle Bill, dans la douche, a été ma première occasion. »

— « Tu *savais* qu'il n'était pas devenu hurleur ? »

— « Exact. Entre les cris de douleur, ses jurons étaient parfaitement cohérents. Alors je me suis précipitée sur le vidiphone. Kavorba avait l'intention de te contacter le lendemain de ton arrivée. Mais je ne pouvais prévoir que tu connaissais déjà l'existence de la cellule. »

Elle se dégagea, ôtant sa tête de dessus son épaule, et fronça les sourcils face à son silence songeur.

— « Ainsi », dit-il, « tu as feint d'avoir brusquement envie de m'épouser. »

— « Oh non ! Ils ne m'ont pas obligée à penser ça. Ma décision était prise depuis des semaines. Mais, lorsqu'ils m'ont appris quels dangers tu courais, j'ai été d'autant plus décidée à te convaincre de démissionner. »

Elle regardait fixement les braises du feu mourant.

— « Et, ensuite, vendredi dernier, quand tu m'as laissé croire qu'il y avait quelqu'un d'autre, je n'ai plus su quoi faire. En outre, tu semblais tellement dévoué au Bureau que j'ai compris que tu ne le quitterais jamais. »

— « Il n'y avait personne d'autre, il *n'y a* personne d'autre », affirma-t-il, la serrant plus étroitement.

— « Je le sais, maintenant. L'émission a tout éclairé... que j'ai été trompée, contrainte de me montrer loyale vis-à-vis des Valoriens, que ton travail est extrêmement important, que tu dois continuer jusqu'à ce que toutes les cellules soient détruites. »

Il se contenta de ne pas répondre, lui laissant croire que ses devoirs étaient le seul obstacle, se persuadant lui-même que la menace toujours

présente constituée par les hurleurs n'existait pas.

— « As-tu pu te faire une idée des autres activités des cellules ? » demanda-t-il.

— « Le problème essentiel, actuellement, est à mon avis la consolidation de leur position. Oh, bien sûr, je savais qu'il existait des cellules agressives assez bien armées pour attaquer les avant-postes du Bureau. Mais le reste commençait tout juste à s'organiser. »

Il semblait bien qu'Helen, bien qu'elle eût une connaissance limitée des cellules, fût en mesure de fournir des informations essentielles concernant les plans des extra-terrestres. Mais comment remettre ces informations en mains propres sans l'impliquer ?

— « Je présume que, tôt ou tard, le Bureau remontera jusqu'à moi », dit-elle avec indifférence.

— « Peut-être pas. Notre centre de quarantaine est bourré de prisonniers. Nous ne pourrions pas les interroger tous. »

— « Lorsqu'ils viendront, je serai prête », dit-elle à voix basse.

Mais ils ne viendraient pas, Gregson se le jura. Après tout, elle avait bien droit à quelques privilèges. Radcliff comprendrait, lorsqu'il le lui expliquerait.

Le lendemain matin, Gregson entra dans une cuisine que de savoureuses senteurs rendaient délicieusement agréable. Helen, reposée et sereine, contrairement à la veille au soir, lui agita une louche sous le nez et dit :

— « Pas de petit déjeuner pour ceux qui se lèvent tard ! »

Mais, arrosant la dinde, elle se fit moins sévère.

— « Bien entendu, nous trouverons peut-être assez de sauce pour, disons, la moitié d'un sandwich. »

Il se posta devant la porte, baignant dans la chaleur de la cuisine et plissant les paupières pour lutter contre la luminosité étincelante du soleil se reflétant sur une couche de neige tombée pendant la nuit. Chantonnant, elle étendit la sauce et plia la tranche de pain en deux.

Il y avait très longtemps qu'il ne l'avait pas vue d'aussi bonne humeur. Elle portait un pantalon ajusté et son gilet rouge de grosse laine, dont le col montant s'écartait, tels les pétales d'une fleur, pour souligner ses joues naturellement roses et ses grands yeux pleins de douceur.

— « Et », dit-elle, lui tendant le sandwich, « il faudra que ça te fasse jusqu'à midi. »

Jusqu'à midi. Encore deux heures, et il pourrait accuser Lady Sneffington

de fraude. « Je ne compterais pas manger de la dinde », avait-elle dit. Mais Wellford n'avait-il pas, lui aussi, cru pouvoir faire mentir la prophétie ?

— « Si tu t'étais levé plus tôt », poursuivit gaiement Helen, « tu aurais pu m'aider à faire le bonhomme de neige, derrière la grange. Tu veux le voir ? »

Dehors, il se dirigea vers la silhouette grotesque, immaculée, au visage malicieux. Tandis qu'il la regardait, une boule de neige molle s'écrasa sur sa nuque et, lorsqu'il se retourna, Helen en lança une seconde.

Il se jeta sur elle, mais elle lui échappa et ramassa une nouvelle poignée de neige. Mais, avant qu'elle ait pu en faire une boule, il lui fit un croche-pied et elle tomba dans la poudreuse.

Emporté par son élan, il trébucha et tomba sur elle. Il l'immobilisa sous lui, et elle rit tout en agitant frénétiquement la tête.

La neige argentait ses cheveux. Le soleil baignait son visage, accentuant l'azur de ses yeux. La blancheur pure de ses dents, découvertes par ses lèvres humides, était fascinante. Elle était immobile sous lui, à présent, et son visage n'exprimait plus la moindre frivolité. Sans lui lâcher les poignets, il l'embrassa.

Il ne se rendit pas immédiatement compte qu'il avait fait tout son possible pour que cela ne se produise pas. Il s'assit et se passa la main dans les cheveux.

— « Je... »

Mais il ne put aller au bout de sa pensée. Le soleil lui-même, dans toute sa puissance lumineuse, explosa dans son crâne. Ce fut une douleur horrible, dévastatrice, qui brûla les neurones, fondit les synapses, brisa les parois cellulaires.

Il prit cependant conscience de ses hurlements rauques de terreur et de désespoir, tout en comprenant avec découragement qu'il ne s'agissait pas d'une simple crise sporadique... que la maladie dans son intégralité, dans sa fureur définitive et permanente, s'était abattue sur lui.

Dans cet océan de douleur impitoyable, il ne remarqua ni la piqûre de la seringue hypodermique ni le mugissement strident de la sirène.

INTERLUDE

Sur fond de brillance galactique, le vaisseau valorien Starfarer était immobile dans l'espace interstellaire, ses interminables couloirs courbes et ses immenses compartiments plongés dans leurs ténèbres sépulcrales. C'était un noir éternel, rompu seulement par l'émission thermoélectronique des divers instruments de contrôle.

Toute lumière accidentellement produite à bord du vaisseau était un sous-produit tolérable des procédés raultroniques, tout comme le bruit était une conséquence nécessaire des machines. Des appareils à incandescence ou à fluorescence, chargés d'éclairer l'intérieur du Starfarer, auraient été aussi inutiles et incongrus que des appareils producteurs de bruit, chargés de permettre aux êtres humains d'« entendre » où ils allaient, à l'intérieur de leurs vaisseaux.

Ainsi, ces analogies occupaient les pensées de Lanurk, le chef de la mission, tandis qu'il faisait les cent pas sur le sol lisse de sa salle de conférence.

Il écoutait les générateurs de rault (« producteurs de lumière » était sans doute l'équivalent humain le plus adapté, puisque la compréhension du concept était nécessairement limitée par leurs cinq sens) dont les énormes dynamos repoussaient la stygumnté (que les Terriens appelleraient certainement : une sorte d'obscurité métaphysique). Mais, compte tenu de la position qu'il occupait dans l'espace, le stygumbra était extrêmement intense, et Lanurk avait peur (mais comment expliquer ça à un Terrien ?).

Effectivement, comment faire pour expliquer le stygumbra à un être humain ? Tout d'abord, il faudrait parler de Chandeén, concentration majestueuse de forces cosmiques, au centre de la galaxie. On pourrait dire que Chandeén hyperémettait tout le rault naturel permettant de zylpher. Mais il aurait alors fallu expliquer que le « rault » entretenait avec « zylpher » des rapports identiques à ceux qui unissent la « lumière » à « voir ».

Ensuite, il faudrait parler du champ de stygum, force antagoniste, capable d'arrêter toutes les émanations de rault et de plonger tout ce qui se trouve derrière, jusqu'aux frontières de la galaxie, dans une inraultité impénétrable. Et il faudrait ajouter que, sous l'effet du stygumbra, personne ne peut zylpher... pas même les Valoriens.

Lanurk fut satisfait d'avoir exprimé cela en termes susceptibles d'être compris par un Terrien. Puis l'inquiétude s'empara à nouveau de lui.

Là, à la limite du stygumbra, la peur imprimait un frémissement presque palpable à ses cœurs. Il imagina qu'il éprouvait la même insécurité étouffante qu'un être humain debout au bord d'un abîme profond, dans une caverne faiblement éclairée. Chandeem, se levant comme une explosion rassurante de rault, au bord du cancer du champ de Stygum, ne le mettait guère à l'aise.

La stygumnité était si dense qu'il pouvait à peine zylpher la joie d'Evaller et de Fuscan, qui attendaient la conférence de stratégie. En outre, il pouvait à peine zylpher le faible crépitement des radiations visibles et dures, sur la coque du Starfarer. Ils devaient s'enfoncer dans le stygumbra !

Non, Lanurk. Il zylpha la pensée d'Evaller. L'ancre tient bon. Mais nous avons dû couper les générateurs de rault pour qu'ils ne chauffent pas.

À travers des dizaines de parois, Lanurk perçut le mauvais fonctionnement des dynamos. L'effort prolongé, à haut voltage, avait grillé les bobinages. Aussitôt, il ordonna de sortir du stygumbra, de peur qu'ils se retrouvent sans le moindre rault.

Les moteurs démarrèrent et le Starfarer bougea.

Lanurk s'assit au bout de la table. À voix haute, il dit :

— « Nous pouvons déjà zylpher que notre expédition n'a pas bien tourné. Nous n'avons pas eu de nouvelles. De toute évidence, ils ont des problèmes avec le matériel de transmission. »

— « Peut-être devrions-nous envoyer une autre équipe », suggéra Fruscan.

Involontairement, Lanurk avait zylphé la microstructure de la table, concentré sur une molécule de ligno-cellulose que des particules d'air arrachaient à sa place. Il y eut un nouvel impact. Puis un autre. Et elle fut détachée.

Il reprit la conversation.

— « Non, je ne crois pas qu'il faille exposer un autre groupe à la vindicte de ces sauvages... Du moins pour le moment. »

— « Peut-être devrions-nous nous mettre en orbite autour de leur planète ? » demanda Evaller.

— « Par Chandeem, dispensatrice de rault... Non ! » souffla Fuscan.

Lanurk était du même avis.

— « Il serait démentiel de plonger le Starfarer dans l'enfer de ce

stygumbra. Peut-être devrions-nous envisager d'envoyer une autre sonde. »

— « *Cela prendrait du temps* », fit remarquer Evaller, « ... entraînement, cours de langue, chirurgie digitale. Et... »

Si Lanurk n'avait pas été concentré sur la conférence, il aurait peut-être zylphé le problème. Mais, compte tenu des circonstances, il fut pris au dépourvu quand, brusquement, tous les générateurs de rault s'arrêtèrent.

Dans l'insupportable inraultité, Lanurk fut pris d'une peur intense. Seigneur, c'était terriblement stygum ! Et il n'avait plus que ses yeux !

Les hurleurs étaient une agression brutale qui brûlait le cerveau, fendait l'âme, emprisonnait l'esprit au bord d'un insondable abîme de démente. Pour Gregson, le temps était un déferlement de terreur, interrompu seulement par la seringue hypodermique qui venait, trop rarement, lui apporter un soulagement artificiel.

Les feux des hurleurs n'étaient ni rayonnants ni incandescents. Pourtant, dépourvus de chaleur, ils grillaient l'esprit, aveuglaient les sens avec une lumière féroce dont on ne pouvait mesurer ni la longueur d'onde ni la magnitude.

On eût dit qu'une faille s'était ouverte dans son cerveau, laissant entrer toutes les terreurs et les douleurs hallucinatoires jamais jaillies d'un univers dément. Par moments, son corps semblait s'étendre vertigineusement dans des dimensions inconnues, englobant l'ensemble du temps et de l'espace, tandis que des étoiles lointaines et ardentes brûlaient telles des braises dans la trame de son âme. Et son esprit paraissait errer dans un environnement déroutant où il sentait, plutôt qu'il ne voyait, l'arrangement ordonné de forces harmonieuses, bourdonnant avec indifférence dans un labyrinthe insondable de structure et de volonté.

Un jour, il fut assez lucide pour demander la date. La réponse stupéfiante de l'infirmière, lui apprenant qu'il était hurleur depuis un an, le plongea dans un nouvel abîme de désespoir, et les hurleurs s'abattirent à nouveau sur lui dans toute leur véhémence.

Peu après, il se rendit compte qu'il lui fallait aussi partager la torture et l'angoisse des autres hurleurs.

Car, par moments, il lui semblait que sa conscience englobait l'ensemble de la souffrance et de la terreur qui stagnaient autour de lui comme un miasme étouffant. Dans cette perception étrange, fautive, tous les composants physiques du centre étaient grotesquement altérés, comme réfléchis dans un miroir incroyablement déformant.

Sans voir, mais comme grâce à un moyen quelconque, incompréhensible, il percevait les murs de son immense salle d'hôpital... sinistrement contraignante mais incroyablement petite et dérisoire. Les lits de son illusion criaient honteusement une monstruosité suggérant que la plus infime partie d'eux, elle-même, ne pouvait être contenue dans la totalité du centre. Et les

hurleurs étaient eux aussi des entités difformes brillant d'un éclat invisible, sans pour autant donner la moindre indication sur leur forme, mais serrés les uns contre les autres jusqu'à l'infini.

Avec eux, Gregson avait l'impression de partager une étrange intimité... comme s'ils eussent tous existé dans les limites finies de son esprit. Et il participait à leur déchirement, tout comme ils partageaient le sien... jusqu'au moment où l'accablante brutalité de cette sensation le plongeait cruellement dans un abîme d'inconscience.

C'est à la suite d'une expérience semblable que, totalement écrasé par l'amertume de son désespoir, il se voua au seul soulagement possible : le suicide.

Trois heures plus tard, peut-être, il échappa enfin aux sangles qui le maintenaient sur le lit. De tout son être, il lutta contre l'idée démoralisante qu'il serait englouti dans les affres d'une nouvelle crise avant d'avoir pu atteindre son objectif.

Il était allongé par terre, et parvint néanmoins à se redresser. Il resta quelques instants immobile... épuisé, troublé, incapable de se remettre en mémoire les mouvements simples de la marche. Soudain, victime d'une nausée, il s'accrocha au bâti du lit, suffoquant et frissonnant.

Puis il s'éloigna, faisant appel à toutes ses ressources d'énergie pour placer un pied tremblant devant l'autre. Au loin, la fenêtre la plus proche lui faisait signe d'un air moqueur.

Trébuchant, allant d'un pied de lit au suivant, il se dirigea vers ce séduisant objectif. Une éternité plus tard, il n'en était plus qu'à quelques mètres, mais trop épuisé pour continuer. Les cris rauques des hurleurs tourbillonnaient autour de lui, se muant en un stimulus terrifiant qui le poussa cependant en avant.

Des cris rationnels et un bruit de pas précipités, dans l'allée, lui firent l'effet d'une douche d'eau glacée en plein visage, et il comprit que la surveillante était revenue. Mais ce ne fut pas cette menace imprévue pesant sur son suicide qui galvanisa en lui une volonté dépassant les capacités physiques. Ce fut plutôt le retour brutal des souffrances horribles et hallucinatoires de la maladie.

La salle se mit à tourner autour de lui. Les lits et les hurleurs qu'elle contenait parurent implorer dans ses organes sensoriels et, poussé par ses cris désespérés, il franchit d'un bond la distance restante et se jeta par la fenêtre.

Mais il ne pouvait savoir à l'avance que la salle se trouvait au rez-de-chaussée et qu'il atterrirait sur des arbustes, après une chute de moins de un mètre.

Lorsqu'il reprit connaissance, c'était l'hiver ; et, par cette même fenêtre, il apercevait les branches nues d'un arbre, veinées par l'argent de la neige et se balançant dans un vent violent. Au-delà se dressait un bâtiment immense, récemment ajouté au centre d'isolement du comté de Monroe.

— « Greg. » La voix, inquiète et douce, était à peine audible au milieu des cris inséparables de la nature fondamentale de la salle.

Il tourna la tête et constata qu'Helen se tenait près de lui, tentant courageusement de cacher son inquiétude. Mais sa simple présence, son attitude robuste et alerte, le rouge de la bonne santé et du grand air sur ses joues aux pommettes hautes, tout en elle raillait silencieusement l'existence fragile de Gregson.

— « Tu t'en sortiras, Greg ! » promit-elle, lui touchant l'épaule.

Mais elle s'éloigna pourtant, soudain gênée par les traits émaciés de son visage.

— « Nous attendons », reprit-elle. « Bill a confiance en toi. Il est *certain* que tu vas t'en sortir. »

Il voulut répondre mais se rendit compte que des mois de hurlements l'avaient privé de voix. Et il fut pris d'une autre convulsion. Il ferma les yeux et ses membres se raidirent dans une attitude de résistance rigide, afin qu'elle ne remarque pas la crise. Mais des sons rauques sortirent de sa gorge et il lutta contre les fleuves du feu intérieur.

Il plongea dans un gouffre fantasmagorique dans lequel il se crut complètement perdu au milieu des choses grotesques créées par son imagination. Et, bizarrement, il se rendit compte qu'Helen, devenue une des informes entités se pressant autour de lui et en lui, était conduite vers la sortie. À nouveau... l'impression de savoir sans voir ni entendre.

Car ses yeux étaient toujours fermés et ses oreilles ne percevaient que les hurlements délirants des autres malades.

Puis un objet énorme et terrifiant prit forme dans la brillance d'ébène de l'univers interne de Gregson, apportant une horrible impression d'inquiétude en même temps qu'une vague de soulagement. Il s'aperçut alors que cet objet était une seringue hypodermique et accueillit avec reconnaissance l'aiguille qui s'enfonça dans son bras.

Début février 1999, il resta éveillé trois heures sans la moindre crise. Le 25 et à nouveau le 27, il fut rationnel pendant toute la soirée. Début mars, durant toute une journée l'assaut cruel de la lumière invisible, les hallucinations sauvages et la désorientation terrifiantes furent épargnées à son esprit. À la fin du mois, il enfila, telles les perles d'un chapelet d'espoir, trois

journées exemptes d'horreur.

Le lendemain matin, le surveillant de la salle lui demanda :

— « Avez-vous envie de changer de cadre ? »

Gregson le dévisagea sans comprendre.

— « Vous êtes en sevrage », dit l'homme.

— « Mais », fit Gregson d'une voix rauque, « je n'ai pas l'impression d'être guéri. »

— « Il n'y a pas de guérison. Le retour à la vie normale dépend de votre aptitude à combattre les crises par la seule force de votre volonté. Apparemment, vous avez cette aptitude. Nous avons diminué les doses de sédatif. Vous surmontez pratiquement toutes les crises sans aide chimique. »

La nouvelle salle était plus petite. Par ses larges fenêtres, il découvrait les tours qui avaient été ajoutées au centre d'isolement. Au-delà, les champs avaient le vert du printemps.

Personne ne hurlait. Et on ne faisait pas de piqûres. Mais chaque malade était une île lugubre et silencieuse d'isolement qui luttait seule contre les rares crises, sans pousser le moindre cri de douleur.

Finalement, Gregson se souvint que la majorité des hurleurs recouvrant assez de bon sens pour renoncer aux sédatifs se suicidaient. Et il comprenait pourquoi. Une existence uniquement consacrée à l'obsession interminable et intense de repousser la crise suivante ne valait guère la peine d'être vécue.

Soudain, début juin, il fut libéré.

Helen l'attendait à l'entrée et l'aida à monter en voiture. Bientôt, l'immense institut disparut derrière la ligne de collines tandis qu'ils prenaient la route du sud, en direction de la ferme de Forsythe.

Elle fut délibérément volubile, parlant de sujets sans importance : deux hommes que Bill avait engagés à mi-temps pour l'aider à planter, ce magnifique temps de printemps, le fait qu'elle et son oncle veilleraient à ce qu'il reprenne tout le poids qu'il avait perdu.

Sa concentration, repliée sur là volonté de ne pas avoir une crise devant elle, ne tempéra pas l'exubérance de la jeune femme.

À la ferme, Forsythe l'aida à descendre de voiture, puis le fit entrer dans la maison. Helen alla faire chauffer du café tandis qu'il se laissait tomber dans un fauteuil confortable, prenant conscience des nœuds anguleux, osseux, que faisaient sous le tissu de son costume ses coudes et ses genoux.

— « J'ai l'impression d'avoir complètement décroché », dit-il, épuisé,

« comme si j'étais resté immobile deux années entières alors que tout me dépassait. »

— « Nous te mettrons au courant », affirma Forsythe.

— « Au centre, on ne voulait pas nous dire ce qui se passait dehors. Je suppose qu'il y a beaucoup de nouveau. »

— « Effectivement. Mais chaque chose en son temps. »

— « Les Valoriens ? »

— « Peu ! Terminé... Enfin, presque. Voilà au moins un problème qui ne nous cause plus de soucis. »

Terminé... *Comme ça ?* se dit Gregson. Disparus comme d'un simple revers de main ? Mais, évidemment, deux années constituaient une longue période.

— « Ça a pris presque un an », poursuivit Forsythe, ses yeux aveugles fixés droit devant lui. « Mais nous les avons chassés. Oh, il reste bien quelques cellules. Mais, dès qu'ils montrent le bout du nez, on branche l'aspirateur. »

Helen revint avec le café, mais il lui fallut tourner celui de Gregson, constatant qu'il tremblait trop pour le faire lui-même.

— « D'un autre côté », reprit Forsythe, « il y a la situation économique. Non seulement la menace valorienne a vidé les caisses, mais il y a également ce nouveau projet de recherche du Bureau de la Sécurité, qui... »

Helen fronça les sourcils, les yeux fixés sur son oncle, mais dit sans contrariété :

— « Je ne crois pas que Greg soit en état d'apprendre les malheurs du monde. »

— « J'avais l'intention de lui annoncer la bonne nouvelle. »

— « Des recherches sur quoi ? » demanda Gregson, presque avec indifférence.

— « Les hurleurs. »

Gregson se tassa craintivement dans son fauteuil.

Helen comprit nettement qu'il fallait lui épargner toute allusion aux hurleurs. Mais il lui était impossible d'avertir discrètement son oncle.

— « La recherche a fait une découverte qui soulève l'enthousiasme du Bureau », poursuivit joyeusement Forsythe. « On ne pense plus que la maladie soit organique... Il s'agirait d'une affection causée par la région de l'espace que traverse le système solaire. Une radiation quelconque qui toucherait

directement l'esprit. »

— « Bill », intervint doucement Helen, alors que le front de Gregson se couvrait de sueur, « je crois que j'ai oublié d'éteindre sous le café. Veux-tu aller voir, s'il te plaît ? »

— « Hein ? Qu'est-ce qu'il y a ? Oh... bien sûr ! » Il s'éloigna, ricanant silencieusement, apparemment convaincu qu'il avait été écarté pour permettre au couple de profiter d'un peu de solitude.

Mais Gregson n'y avait pas fait attention ; il vacillait, à la limite d'une crise.

Helen s'agenouilla devant lui et lui prit les mains.

— « Tout sera exactement comme il y a deux ans, chéri », affirma-t-elle, « mais en beaucoup mieux. »

Il prit conscience de la promesse qui illuminait son visage, puisant du courage dans cette sincérité ; et son esprit chassa les horribles ravages qui étaient sur le point de l'envahir.

Pendant plusieurs semaines, jusqu'au milieu du mois de juillet, Helen fut une infirmière dévouée, lui faisant avaler de grandes quantités de nourriture et de bonnes choses chargées de calories. Elle ne parut jamais découragée par le silence dans lequel il s'enfermait par moments chaque fois qu'il se repliait sur lui-même pour affermir sa volonté de résister à une nouvelle crise.

Bien sûr, celles-ci se produisaient, malgré l'intensité de sa résolution... Mais avec une fréquence moindre. Et elles se limitaient généralement aux silencieux instants qui précèdent le sommeil, ou à ceux qui succèdent immédiatement au réveil. Son esprit était alors brutalement ouvert comme par un vent violent et exposé une fois de plus à des tourments aveuglants, déchirants, presque aussi sauvages que pendant ses premières crises.

En général, toutefois, il voyait peu Forsythe. Celui-ci apparaissait de temps à autre, pour commander les deux hommes qui, plusieurs fois par semaine, venaient l'aider à planter. Mais, pour l'essentiel, il se tenait à l'écart, allant jusqu'à prendre ses repas dans sa chambre.

Au début, c'est à peine si Gregson remarqua ce goût de Bill pour la solitude. Et, lorsqu'il fut devenu assez observateur pour déceler l'anomalie de ce comportement, il en conclut simplement que le vieillard avait décidé de ne pas entraver la guérison de son invité.

Mais le retour des forces entraîna le renforcement de l'attention aux détails et, finalement, il remarqua qu'Helen également semblait soumise à une

sorte de pression.

Au début, il hésita à lui en parler. Et, lorsqu'il finit par le faire, ce fut pendant une promenade dans la prairie où ils avaient marché ensemble, presque deux ans plus tôt.

Sous l'arbre contre le tronc duquel elle s'était appuyée alors, il en vint brusquement au problème qui le préoccupait.

— « Bill va-t-il mal ? Pourquoi se tient-il à l'écart ? »

Il eut l'impression de surprendre sur son visage une brève hésitation, puis elle sourit et répondit :

— « Bill va bien. Il est peut-être un peu renfermé. Je lui ai demandé de ne pas se mettre dans tes jambes. »

Gregson ne put chasser l'impression que le calme de son expression cachait une grande inquiétude.

— « Je ne suis plus le petit gamin à qui on jette des poignées de sable, sur la plage. J'ai pris quinze kilos en six semaines. Je n'ai pas eu de crise depuis quatre semaines. En d'autres termes... tu n'as pas de raison de me faire des cachotteries. »

Il eut l'impression qu'elle était sur le point de parler. Mais elle se contenta de rire et dit :

— « La seule cachotterie que je fasse, c'est la tarte aux prunes avec une sauce au rhum pour ce soir. »

Elle s'appuya contre l'arbre, exactement comme elle l'avait fait il y avait bien longtemps, et la tiédeur agréable de ce samedi de juillet parut rendre son regard exceptionnellement doux.

Il n'était plus l'être émacié au regard vide qui avait quitté le centre. Il ne lui semblait plus présomptueux de la toucher.

Mais, lorsqu'il l'immobilisa contre le tronc et l'embrassa, elle réagit avec froideur et tourna presque immédiatement la tête.

— « Volte-face sur volte-face », observa-t-il, étonné. « Il y a deux ans, tu as accepté, ici même. »

Distante, elle répondit :

— « Et toi, tu as refusé. »

— « Et, maintenant, c'est à nouveau ton tour ? »

Elle se mordit la lèvre et acquiesça.

— « Mais je ne comprends pas. Je ne travaillerai plus pour le Bureau ! »

— « Nous n'étions pas seulement séparés par le Bureau, à l'époque,

n'est-ce pas ? » demanda-t-elle pensivement. « Tu n'avais pas oublié Philip ? Et tu ne voulais pas que mon second mari potentiel devienne hurleur. »

Il ne pouvait le nier.

Elle regarda au loin.

— « D'abord, il y a eu Philip. Puis toi. Et maintenant... »

— « Et maintenant ? »

Elle haussa les épaules.

— « Je ne veux pas prendre de risques. »

— « J'ai franchi la barrière ! »

— « Mais moi pas ! As-tu jamais pensé à ce que cela pourrait être... avoir des enfants, avec cette épidémie ? Seigneur, ce doit être horrible de devenir hurleur quand on est enceinte ! Ou bien de voir son enfant hurler jusqu'à la mort dans ses bras ! »

La logique et les sentiments étant contre lui, il ne put la contredire.

L'hélico, annoncé par le rugissement de ses réacteurs, passa en rase-mottes au-dessus de la haie, reprit de l'altitude pour prendre position au-dessus de la piste, puis se posa rapidement à la verticale.

Helen se réjouit de cette interruption.

— « Un visiteur ! Viens ! Le premier arrivé à la piste ! »

Il constata avec fierté qu'il avait une cinquantaine de mètres d'avance lorsqu'il s'immobilisa devant le jeune homme mince, portant un brassard du service médical du Bureau de la Sécurité, qui se tenait près de l'appareil.

— « Arthur Gregson ? » s'enquit le médecin.

Gregson ayant acquiescé, il reprit :

— « Comment allez-vous ? Très bien, à mon avis, à en juger par votre sprint. Je m'appelle Horace Miles. »

Gregson présenta Helen, puis demanda :

— « Vous êtes en mission pour le Bureau ? »

— « Je suis chargé de vous examiner. Mais, compte tenu de ce que je viens de voir, ce sera superficiel. Les crises vous posent-elles des problèmes ? »

— « Je n'en ai pas eu depuis plus d'un mois. Pourquoi ? »

— « Hmm... » Miles les accompagna jusqu'à la maison. « Sortie

d'isolement il y a six semaines et pas de rechute depuis quatre. Rétablissement complet, à mon avis. Radcliff sera heureux de l'apprendre. »

— « Je n'avais pas l'intention de reprendre du service au sein du Bureau. Je ne lui dois plus rien. »

— « Bien entendu », admit rapidement Miles. « Vous avez fait plus que votre part, pendant les premières opérations contre les Valoriens. Mais Radcliff m'a demandé de vous transmettre ce message : le travail que vous – et vous seul – pouvez actuellement faire sera encore plus essentiel que celui que vous avez déjà accompli. »

— « De quoi s'agit-il ? »

— « Je l'ignore. Je ne suis qu'un médecin chargé d'un message. Mais j'ai entendu dire que votre collaboration est nécessaire pour mettre un terme à l'épidémie de hurleurs. Radcliff espère vous voir lundi dans son bureau. »

Une heure plus tard, après que Miles eut décollé, Helen dit, d'un air découragé :

— « Je présume que tu vas partir lundi. »

— « Je serais totalement dépourvu de curiosité si je ne le faisais pas. Et, si je peux empêcher un seul individu de passer par où je suis passé, ce voyage n'aura pas été inutile. »

Elle regarda l'appareil disparaître derrière la haie, puis regarda ses mains.

— « Je ne voulais pas te le dire... Pas maintenant. Je voulais attendre et être sûre qu'il n'y aurait plus le moindre risque de rechute. Mais, puisque tu pars après-demain... »

Il la prit par les épaules.

— « Qu'y a-t-il, Helen ? »

— « Je sais pourquoi Bill est aussi silencieux et renfermé, pourquoi il est presque toujours cloîtré. J'ai trouvé des flacons de sédatifs dans sa chambre. »

— « Tu veux dire... ? »

— « Silencieusement, sans se plaindre, sans pousser le moindre cri, il devient hurleur. »

Ce n'est que le dimanche soir, sous la pression de son départ du lundi matin, que Gregson décida qu'il ne pouvait plus différer son entrevue avec Forsythe.

Il était évident que Bill tentait obstinément de résister à la maladie. Le matin même, Gregson l'avait vu, depuis la cuisine, s'appuyer contre le mur de la grange et, soudain, se cacher le visage dans les mains, tremblant de tous ses membres. De toute évidence, à ce moment-là les feux atomiques de l'enfer ravageaient son cerveau.

Pourtant, pendant toute la journée Gregson avait temporisé, ne sachant comment aborder le sujet. Ce n'est qu'en fin de soirée qu'Helen le conduisit dans la chambre de Forsythe, au premier étage.

Elle alluma la lampe de la table de chevet, replia doucement les couvertures et remonta la manche de la chemise de nuit de Forsythe, dénudant une zone de chair livide, marquée de piqûres laissées par l'aiguille d'une seringue hypodermique.

— « Il y a des semaines qu'il s'injecte une solution diluée ! » s'écria-t-elle.

Forsythe grogna, puis s'éveilla.

— « Greg ? Helen ? »

— « Oui, Bill... Nous sommes là. »

— « Alors vous savez. Mais je suppose que je n'avais guère de chances de le cacher, pas vrai ? »

— « Je vais appeler la patrouille de ramassage. »

Forsythe le retint par son peignoir.

— « Seulement quand je me mettrai à hurler sans pouvoir m'arrêter. Mais, jusqu'à maintenant, je m'en suis bien tiré. »

— « Je le croyais aussi », rappela Gregson. « Mais le toit s'est effondré à ma septième crise. »

— « La septième ? Nom de Dieu, j'en ai eu soixante-dix et je me porte comme un charme ! » Forsythe s'assit au bord du lit. « Je suppose qu'il faut apprendre à annuler les effets de la chose, avant de comprendre de quoi il

s'agit. »

— « Et, à ton avis, de quoi s'agit-il ? »

— « Helen te l'a dit, et moi aussi... Il y a deux ans. Un sixième sens. »

— « Je n'ai pas dit cela », protesta Helen. « J'ai seulement dit que Kavorba se servait du truc du sixième sens pour m'induire en erreur. »

— « Et je ne crois pas qu'il ait voulu t'induire en erreur. J'affirme qu'il tentait seulement de t'expliquer, en des termes qu'il t'espérait capable de comprendre, ce que sont en réalité les hurleurs. »

— « Et que sont-ils ? » s'enquit Gregson.

— « Je l'ai dit : une manifestation fondamentale, naturelle... Un nouveau mode de perception. »

Gregson se demanda si la résistance à la maladie n'avait pas affecté le cerveau de son interlocuteur.

— « Nom de Dieu ! » poursuivit Forsythe, « le Bureau de la Sécurité lui-même a reconnu que l'épidémie pourrait être la conséquence d'une *radiation venue de l'espace*. »

— « Mais le bombardement du cerveau par une radiation est sans commune mesure avec un nouveau mode de perception. »

— « Vraiment ? » Forsythe eut un rire bref. « Qu'est-ce que la perception sinon la stimulation d'une zone sensible prévue à cet effet ? »

Gregson comprit alors qu'il pouvait a priori rejeter tout ce que dirait le vieillard, car Forsythe était manifestement convaincu qu'il fallait s'accommoder des hurleurs.

Helen se laissa tomber dans un fauteuil.

— « Tu veux dire que tu supportes tout cela seulement à cause de ce que ce Valorien m'a dit il y a deux ans ? »

Forsythe secoua vigoureusement la tête.

— « Pour des raisons personnelles. Imagine un monde qui n'ait jamais connu la lumière, bien que ses habitants possèdent des yeux. Prenons le cas de M. X. Il s'est débrouillé avec quatre sens. Tout d'un coup, quelqu'un lui allume une ampoule de cent watts sous le nez. Que se passe-t-il, à ton avis ? »

— « Je... Je ne sais pas », répondit Helen. « Je suppose que cela lui fait peur. »

— « Ça lui fiche une frousse de tous les diables ! S'il n'apprend pas à fermer les yeux pour se protéger de ce silence étrange, rugissant et brûlant, il

deviendra fou, mourra de terreur ou bien se suicidera. »

Les mains de Gregson se crispèrent sur le pied du lit.

— « Enfin, Bill... ! Nous ne nous intéressons pas à ta tentative d'explication de la maladie. Nous voulons seulement que tu reçoives les soins appropriés. »

— « C'est vrai, Bill », renchérit Helen avec gravité.

— « Mais je m'en sortirai très bien. J'ai seulement besoin de prolonger un peu l'expérience. Ne comprenez-vous pas ? Beaucoup de choses s'expliquent, à présent ! »

Helen secoua la tête.

— « Tu ne fais que t'abuser. Comme tu as contracté la maladie, tu cherches à te persuader qu'elle n'est pas entièrement mauvaise, c'est tout. »

Forsythe ricana.

— « Ce n'est pas la peine de sortir ton canapé de psychanalyste, ma petite fille. Quel est le symptôme principal d'une crise de hurlements, en dehors d'une douleur intense ? » Personne ne répondant, il reprit : « Des hallucinations. Et n'est-il pas étrange que, tôt ou tard, on se mette à imaginer que ces hallucinations sont des représentations grotesques des objets qui nous entourent ? »

— « Bill », insista Gregson, « laisse-moi appeler le centre d'isolement. »

— « Tu ne comprends donc pas ? » poursuivit l'autre sans se décourager. « C'est ainsi que cela se passerait forcément, si tu te trouvais confronté à un nouveau mode de perception. Au début, tu ne reconnaîtrais pas ton environnement tel que le percevrait ton nouveau sens. Prends un individu congénitalement aveugle qui, soudain, se met à voir. Il faudrait qu'il apprenne à reconnaître une chute d'eau en fonction de son aspect et non plus grâce au bruit qu'elle produit. »

Gregson comprit alors qu'il était inutile d'espérer pouvoir le faire taire.

— « Greg », poursuivit le vieillard d'une voix tendue, « je peux même te dire ce que sera le sixième sens ! Regarde tes mains. Tu peux voir de nombreux détails... les rides et les plis, les poils, la coloration, les circonvolutions, au bout des doigts. C'est beaucoup plus que tu pourrais percevoir en les touchant, ou bien en les *écoutant* avec le sonar d'une chauve-souris.

« Maintenant, ne peux-tu imaginer à quel point le sixième sens te permettrait une perception plus raffinée ? Elle serait aussi supérieure à la vue que la vue l'est à l'ouïe ou au toucher. Nous prendrions conscience de détails

infinitésimaux, de liens particuliers qui unissent les éléments, peut-être même de principes cosmiques et microscopiques que nous ne pouvons pas actuellement appréhender. »

Et Gregson finit par regarder ses mains. Mais pas parce que Forsythe le lui avait demandé. Ce fut plutôt une manifestation de compréhension attristée. Car il comprit alors que Bill avait terriblement envie de croire les hurleurs victimes d'un nouveau mode de perception – parce qu'il avait *besoin* de compenser une cécité devenue insupportable.

— « Pense à ce que cela signifierait, sur le plan de la communication. Par un simple regard, vous pouvez, Helen et toi, deviner vos pensées. Quand nous saurons interpréter les informations fournies par le sixième sens, nous connaissons peut-être le fond de la pensée des autres ! »

Il ne provoqua de la part d'Helen qu'un soupir impatient.

Mais il continua, presque désespérément :

— « Cela équivaldrait à *voir* l'avenir. Si un individu capable de voir, dans un monde d'aveugles, aperçoit des voleurs cachés devant lui, il peut *prédire* qu'il sera attaqué en arrivant à cet endroit. »

Dans le silence qui suivit, il appela d'une voix inquiète :

— « Greg ? »

— « Ici, Bill », répondit Gregson, compatissant, quelques instants plus tard.

— « Tu as dit que cette femme de Londres avait correctement *prédit* ta crise. Cela ne te suggère donc rien ?... Qu'elle avait pu utiliser, sans même s'en rendre compte, les pouvoirs d'un sixième sens ? »

Gregson comprit que Forsythe avait échafaudé toute sa théorie sur cette coïncidence.

— « Bill, tu es bien parti pour être le seul hurleur qui survive sur un millier de cas. J'ai manifesté la même aptitude à résister aux premières crises. Et j'ai réussi à franchir la barrière. Il faut que tu nous autorises à te conduire au centre. »

— « Il n'y a qu'un moyen de m'y conduire », répliqua-t-il, intraitable, « c'est hurlant et donnant des coups de pied... Au sens propre. »

Plus tard, tout en servant du café à Gregson dans la cuisine, Helen demanda :

— « Qu'allons-nous faire ? »

— « Je ne sais pas. Je n'aurais pas voulu qu'on me traîne au centre d'isolement contre ma volonté. »

— « Mais il n'y a pas que cela. Il est *obsédé* par cette idée de sixième sens ! »

— « Pas vraiment obsédé. Ce n'est qu'une idée à laquelle il se raccroche pour le moment. »

— « Tu vas à New York demain ? »

— « Il le faut. »

— « Que vais-je faire ? »

— « Garde la seringue hypodermique sous la main jusqu'à mon retour. »

Son visage s'éclaira.

— « C'est-à-dire jusqu'à quand ? »

— « Je ne serai pas long. Je vais annoncer au Bureau que je ne peux pas reprendre, quel que soit le travail. »

Par la fenêtre de l'antichambre de Weldon Radcliff, directeur du Bureau de la Sécurité, Gregson put constater que Manhattan n'avait guère changé, pendant les deux ans qu'avait duré son absence.

Apparemment, la reconstruction n'avait pas tellement avancé. Les immeubles lugubres et éventrés qui se dressaient sur l'horizon en 1997 étaient toujours, pour l'essentiel, lugubres et éventrés. Il y avait moins de monde dans les rues, et par conséquent moins de circulation.

Mais on entendait à présent les hululements de nombreuses sirènes hypodermiques mêlés en un sinistre brouhaha, qui constituaient un rappel dérisoire et ininterrompu de l'horreur tapie partout.

Il concentra son attention sur le carrefour d'East Avenue et de la Quarante-deuxième Rue, où venait d'apparaître une file de manifestants, portant des banderoles aux lettres grossièrement tracées. En lettres noires sur fond rouge, les pancartes étaient lisibles malgré la distance :

LE BUREAU DE LA SÉCURITÉ : UN GOUFFRE FINANCIER LE
BUREAU DE LA SÉCURITÉ USURPE LE POUVOIR NATIONAL IL N'Y
A PLUS DE REPRÉSENTATION !
DES MILLIONS DE PERSONNES AUX ORDURES...
PAS DE TRAITEMENT POUR LES HURLEURS !
POURQUOI UNE GARDE INTERNATIONALE SANS MENACE EXTRA-
TERRESTRE ?
DISSOLUTION DU BUREAU !
PRIORITÉ AUX GOUVERNEMENTS NATIONAUX !

Gregson aperçut un camion de l'armée s'arrêter au carrefour et vomir un contingent de la Milice des États-Unis. Vêtus de treillis mal ajustés et parfois déchirés, les soldats contrastaient nettement avec les gardes en uniformes impeccables qui protégeaient l'immeuble du Secrétariat.

Ayant mis leurs masques, les miliciens lancèrent des grenades lacrymogènes, puis encerclèrent les manifestants et les poussèrent dans le camion.

Une secrétaire grave et âgée appela Gregson, puis l'introduisit dans le bureau du directeur.

Ses larges épaules penchées sur le bureau, Radcliff signait rapidement une succession de formulaires.

Gregson se dirigea vers lui. Mais il fut totalement pris au dépourvu par le violent claquement qui explosa derrière lui au moment où la secrétaire, en sortant, ferma brutalement la porte.

Radcliff leva la tête et sourit.

— « N'en veuillez pas à Mlle Ashley. C'était un test. Et, apparemment, vous vous contrôlez parfaitement. »

— « Merci », répliqua Gregson avec raideur, « j'avais vraiment besoin de ça. »

Radcliff fit le tour du bureau, les mains tendues.

— « Heureux retour sur le tas ! Nous avons de nombreuses tâches taillées tout exprès pour vous. »

— « Désolé. Mais je n'ai envie que d'une grosse dose de vie tranquille... et de mes problèmes personnels. »

— « Je crois bien que vous allez changer d'avis. »

Gregson accepta une chaise.

— « Avez-vous des nouvelles de Wellford ? »

— « L'agent britannique ? Celui qui est devenu hurleur juste avant vous ? Il a quitté le centre d'isolement il y a six mois. »

Dans ce cas, Ken avait également franchi la barrière.

— « Où est-il ? J'aimerais bien le revoir. »

— « Si vous voulez lui rendre visite, vous aurez intérêt à emmener un bataillon de gardes et de l'artillerie lourde. Il a été recruté par une des cellules valoriennes qui subsistent encore. Il y a quatre mois, d'après mes

renseignements. »

Gregson secoua la tête d'un air incrédule.

— « Pas Wellford ! »

— « Je crains bien que si. C'est ce qui nous a permis de découvrir que les extra-terrestres préfèrent conditionner les ex-hurleurs que les pré-hurleurs... Ainsi, leurs marionnettes ne risquent pas de devenir victimes de l'épidémie. »

— « Mais je croyais que la menace valorienne avait disparu. »

— « C'est le cas pour l'essentiel. Oh, il reste bien encore quelques cellules, çà et là ! Mais, chaque fois que nous en découvrons une, les autres se dispersent. Nous changeons donc de tactique. Nous allons tenter le grand coup... les détruire simultanément, avec des armes nucléaires, la prochaine fois que nous pourrons les localiser. »

— « Bien entendu, vous allez d'abord récupérer Wellford. »

— « Nous y travaillons. »

— « J'aimerais y participer. »

— « Impossible. Nous avons besoin de vous pour une affaire plus importante. » Radcliff se tut, puis reprit d'une voix tendue : « Greg... je crois que nous pouvons mettre un terme à l'épidémie de hurleurs ! Nous avons peut-être finalement trouvé la solution. »

— « À partir de l'idée qu'elle est la conséquence d'une radiation venue de l'espace ? »

Le directeur acquiesça.

Il ouvrit un tiroir et posa sur le bureau une petite boîte métallique munie d'un unique bouton rainuré. Sur la face antérieure était encadrée une petite ampoule rouge.

— « Ceci », annonça-t-il, « devrait nous apporter la solution... s'il est possible d'étendre sa portée limitée à l'ensemble de la planète. »

Gregson se pencha, impatient.

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « C'est un supprimeur. Il est capable d'annuler, dans un rayon limité, la radiation qui en seize ans a failli détruire complètement la civilisation. » Radcliff tourna le bouton et la petite ampoule jeta sa lueur rouge dans la pièce.

— « Je ne ressens rien », dit Gregson.

— « Bien sûr. Mais... Bien, voici la démonstration. »

Il appuya sur un des boutons de son bureau et des rideaux masquèrent les fenêtres. Un panneau s'ouvrit dans le mur situé à sa gauche, dévoilant un

projecteur qui fit apparaître une image dans la pièce.

La scène se passait dans une salle d'un centre d'isolement. Radcliff augmenta le volume et son bureau s'emplit des cris désespérés, rauques, d'une vingtaine de hurleurs qui se tordaient sous les sangles qui les immobilisaient.

Le directeur en personne apparut sur l'écran et s'arrêta pour montrer une boîte semblable à celle qui se trouvait sur son bureau. Il tourna le bouton et l'ampoule témoin du supprimeur s'alluma.

Tous les malades des lits voisins cessèrent immédiatement de s'agiter, comme si le rideau fût retombé sur leur terreur et leur douleur. Ils se retournèrent et regardèrent avec stupéfaction Radcliff, qui s'éloigna alors dans l'allée.

Gregson, tout en regardant cette incroyable démonstration, partagea leur stupéfaction. Il existait donc un moyen d'empêcher les malades de hurler !

Tandis que Radcliff avançait dans l'allée, on eût dit qu'il était le centre d'une sphère de calme qui engloutissait les hurleurs, les délivrant temporairement de leur tourment. Derrière lui, les malades replongeaient immédiatement dans leur souffrance.

Le directeur éteignit le projecteur.

— « Qu'en pensez-vous ? »

Gregson pensa à ses deux années d'isolement, à Forsythe et aux millions d'autres qui se trouvaient dans le même cas.

— « C'est *extraordinaire* ! Il faut mettre tout le monde au courant. »

Radcliff rit.

— « Pour être aussitôt piétinés par la foule ? Actuellement, nous n'avons qu'une poignée de supprimeurs. Et nous ne les avons pas tous essayés. »

Gregson, enthousiaste, se pencha sur le bureau.

— « Que puis-je faire ? En quoi puis-je vous être utile ? »

— « En tant qu'ingénieur, vous étiez responsable des systèmes de la Station Véga, n'est-ce pas ? »

— « Jusqu'au moment où la Station a été abandonnée. Ensuite, j'ai été transféré au Bureau de la Sécurité. »

— « Greg, vous seul connaissez tous les systèmes de la Station. Et Véga est un élément essentiel de notre plan. »

— « Qu'est-ce que la Station vient faire là-dedans ? »

— « Nous allons construire un super-supprimeur... D'une portée de

plusieurs milliers de kilomètres. Pour fonctionner sur une telle échelle, ses générateurs devront être à l'extérieur de l'intense champ gravitationnel de la surface de la Terre... dans l'espace. Notre Service Espace, renforcé, s'occupe déjà des problèmes logistiques. »

— « Et la Station... ? »

— « La Station, Greg, est déjà là-haut. Il ne nous reste plus qu'à la réactiver et à la modifier pour qu'elle puisse contenir le super-suppresseur. Ensuite, nous pourrons annuler toutes les radiations responsables de l'épidémie. Vous êtes des nôtres ? »

— « Je suis prêt à partir demain pour la Station. Nom de Dieu, aujourd'hui... Tout de suite ! »

Radcliff sourit.

— « J'espérais cette réponse. Mais je ne crois pas que nous puissions aller aussi vite. »

Il écrivit rapidement sur un bloc, puis déchira la feuille et la lui tendit.

— « Demain, présentez-vous à cette adresse, à Paris, où nous installons le centre de contrôle de l'Opération Station Véga. Vous aurez un briefing préliminaire, je présume, et subirez des tests. Ensuite vous serez envoyé à Versailles, où vous recevrez une formation complémentaire. »

— « Je n'ai besoin d'aucune formation pour diriger les systèmes de la Station. J'ai passé trois ans avec eux. »

— « Votre formation concernera la radiation que nous avons l'intention d'annuler. Dans l'espace, elle sera beaucoup plus puissante, voyez-vous. Si vous n'êtes pas correctement préparé, vous recommencerez à hurler ! »

Survolant le bois de Vincennes, pendant son approche du Nouvel Aéroport d'Orly, l'appareil du Bureau de la Sécurité offrit à Gregson sa première vue de Paris depuis la guerre de 95. L'ouest de la ville, pour l'essentiel, n'avait guère souffert. Mais les ravages causés par les missiles non interceptés n'étaient que trop visibles.

Au nord-est, derrière Montmartre, ne restait plus qu'une étendue éventrée, noircie, où s'étaient abattues de nombreuses têtes nucléaires. Bien que la colline fût pratiquement rasée, Montmartre avait au moins protégé de l'holocauste le reste de la ville.

La majeure partie du bois de Vincennes n'existait plus. De nombreux cratères, transformés en lacs par une Seine dont le cours avait changé de direction, remplaçaient les grandes étendues boisées. Le fleuve, comme attiré par la fascination exercée par les lacs, avait creusé un nouveau lit, contournant la ville, ne laissant au cœur de Paris qu'un ruisseau d'eau noire et stagnante, semblable à la trace d'une limace.

L'avion atterrit sur une piste bordée de buissons et roula vers un bâtiment préfabriqué, couvert de toile goudronnée, sur lequel une pancarte indiquait, en lettres majuscules :

**DIVISION DES TRANSPORTS AÉRIENS
BUREAU DE LA SÉCURITÉ
PARIS.**

Gregson sauta à terre et, en compagnie des autres passagers, se dirigea vers le bâtiment. Dans le hall austère, une cabine de communication était libre – audio seulement, pas de vidéo, indiquait une pancarte en français – et, utilisant le réseau de télécommunications du Bureau de la Sécurité, il appela la ferme de Forsythe, en Pennsylvanie.

Quand Helen eut répondu, il expliqua qu'il n'avait pas pu l'appeler de New York en raison de problèmes dus au fonctionnement du réseau. Lorsqu'elle apprit où il se trouvait, elle parut à la fois étonnée et découragée.

— « Je ne pouvais pas refuser », s'excusa-t-il. « C'est un travail que je suis le seul à pouvoir faire. »

C'est d'une voix blanche qu'elle répondit :

— « Je savais qu'il en serait ainsi. »

— « Tu ne comprends pas ! Et je ne peux pas entrer dans les détails. Mais (il baissa la voix)... eh bien, il est possible que, dans quelques semaines, on commence à démolir l'endroit où j'ai passé ces deux dernières années. »

Son enthousiasme transparut, malgré la distance.

— « Oh, Greg ! Vraiment ? »

— « Jusque-là, j'appellerai aussi souvent que possible. Comment va Bill ? »

— « Têtu comme une mule. »

— « Ne lui parle pas trop du centre. J'ai tenu deux mois, il est possible qu'il résiste aussi longtemps que nécessaire. »

Le 17, *rue de la Sérénité*, adresse indiquée sur le morceau de papier de Gregson, était un immeuble ancien, mais bien entretenu, situé près de l'avenue Foch, pratiquement dans l'ombre de l'Arc de Triomphe.

Orgueilleusement dressé derrière sa clôture de fer forgé, il dominait de ses huit étages la cour tranquille et la rue ombragée. Le caractère ancien du quartier tempérait le concert des sirènes hypodermiques qui retentissait dans toute la ville.

Gregson paya le chauffeur de taxi puis, hésitant, franchit le portail et l'entrée principale de l'immeuble.

— « *Monsieur veut quelque chose ?* »¹ s'enquit un *concierge* au visage sévère.

— « Je suis Arthur Gregson. »

— « Ah, bien sûr, M. Gregson. M^{me} Carnot est dans la suite du huitième étage. »

— « Je dois m'adresser à M^{lle} Karen Rakaar. »

— « Vous la verrez. Pour le moment, M^{me} Carnot vous attend. »

L'homme indiqua un minuscule ascenseur à parois de verre, enfermé dans la cage de l'escalier hélicoïdal.

Gregson se rendit rapidement compte que le 17 *rue de la Sérénité* n'était pas un immeuble d'appartements, tandis que l'ascenseur lui permettait de découvrir les étages qu'il dépassait. Le premier étage était une salle de conférences. Le deuxième et le troisième étaient divisés en petits bureaux à cloisons de verre. Les deux étages suivants semblaient être des quartiers d'habitation, aux couloirs étroits, couverts d'épaisse moquette.

Au sixième étage, de nombreuses personnes s'affairaient devant des

tableaux de commande. Au centre, une Terre énorme, éclairée de l'intérieur, était empalée sur une barre allant du plancher au plafond. L'équateur était entouré d'un anneau rigide et transparent. Sur ce collier, au-dessus de l'océan Atlantique, un point brillant étiqueté SV. Ce matériel de contrôle au sol était identique à celui qui avait dirigé les opérations de la Station Véga.

Tandis que l'ascenseur poursuivait sa course, Gregson réfléchit intensément au secret total qui entourait cette opération et se demanda pourquoi il était nécessaire de dissimuler le quartier général du Contrôle au sol derrière la façade d'un immeuble d'habitation. À moins que l'idée n'eût consisté à réaliser le supersuppresseur dans le secret le plus total, afin de ne pas donner de faux espoirs à un monde démoralisé. Un jour, l'épidémie de hurleurs... féroce, indomptable et horrible. Le lendemain, le silence et le calme.

Au dernier étage, il sortit dans un hall conduisant à l'opulence d'un salon richement lambrissé, verdoyant grâce à une profusion de plantes tropicales, et silencieux du fait de son épaisse moquette.

— « *Entrez, monsieur Gregson.* »

La voix tremblante venait d'une porte-fenêtre à rideaux de fine dentelle, donnant sur une terrasse dont le dallage était inondé de soleil. Il pénétra dans une jungle d'arbustes et de plantes grimpantes accrochées à des treillis de fer forgé et jaillissant de minuscules parterres de fleurs parfumées. Puis son regard fut attiré par la femme qui occupait une chaise longue de satin, près de la balustrade chargée de vigne vierge.

Tel de l'ivoire décoloré veiné par le temps, la chair de ses avant-bras nus semblait être simplement drapée sur les os. Déformés et semblables à des serres, ses doigts ne serraient rien, tremblaient continuellement. Ses cheveux, fins et blancs, n'étaient remarquables que par leur rareté.

— « Ah, oui, *monsieur* », reconnut-elle, comme si elle avait lu ses pensées, « je suis effectivement *une vieille femme*. »

Il remarqua que cette constatation ne comportait pas la moindre nuance de regret.

— « Et pourquoi aurais-je des regrets, *monsieur* ? Vous ne contemplez pas une image de faiblesse, mais de puissance. Car je suis la personne la plus puissante du monde », affirma-t-elle avec une satisfaction puérile.

Il la dévisagea avec méfiance. Une vieille femme atteinte de sénilité ? Ou bien quelque chose de plus ? Par deux fois, elle avait paru savoir exactement ce qu'il pensait, non ?

Elle rit.

— « Plus que cela. Je sais même ce que vous *allez* penser. M. Forsythe

était très près de la vérité, *vraiment*. »

Stupéfait, il la prit par les épaules. Mais il n'eut pas le temps de parler.

Il y eut un mouvement brusque, derrière un buisson, et il se trouva confronté au regard menaçant d'un Garde international armé d'un laser. Sur une autre terrasse, deux agents armés du Bureau de la Sécurité se montrèrent. Gregson lâcha la femme et le trio disparut immédiatement.

Mme Carnot, d'un geste faible, indiqua une chaise.

— « Asseyez-vous. Mlle Rakaar ne tardera pas. »

Gregson, décontenancé, regarda la femme. Elle connaissait ses pensées ! Sinon, comment aurait-elle pu savoir ce qu'avait entrepris Bill ? Et que voulait-elle dire en affirmant que Bill était près de la vérité ? Selon Bill, la maladie des hurleurs était un moyen de *voir* les pensées des autres. Et...

— « *Mais non, monsieur*. Il a bien précisé qu'il ne s'agit pas de *voir*, n'est-ce pas ? »

Ébahi, Gregson marmonna :

— « Alors, Bill avait raison ? »

Bien sûr. Car cette femme puérile ne confirmait-elle pas, ne démontrait-elle pas, tout ce que Forsythe avait dit ?

Mme Carnot ricana, exposant des dents décolorées, usées jusqu'aux gencives.

— « *Voilà*. Vous avez la réponse à la question que vous vous posiez. »

— « Vous avez été hurleur ? »

Elle acquiesça et son visage prit soudain une expression empreinte de gravité.

— « Il y a très très longtemps. Nous avons, *monsieur*, cela en commun. Et, maintenant, *monsieur*, vous venez à nous pour apprendre de quel pouvoir vous disposez. Eh bien, je vais essayer de vous le montrer, en attendant Mlle Rakaar. »

Au prix d'un effort considérable, elle se redressa et s'assit au bord de la chaise longue.

— « D'abord, *monsieur*, accueillons dans notre cerveau la lumière féroce des hurleurs. Alors nous constaterons peut-être que votre vieil ami n'est pas aussi fou que vous le pensiez. »

Perplexe, il ne quittait pas la vieille femme des yeux.

— « Pouvez-vous à volonté invoquer l'obscurité aveuglante, le silence rugissant ? »

Elle eut un rire étouffé. « Si vous n'apprenez pas, vous ne serez jamais capable de *zylpher*. »

Zylpher ? Le mot lui semblait étrangement familier, comme s'il l'eût déjà entendu, mais sans pouvoir se rappeler dans quel contexte.

Mme Carnot ferma les yeux.

— « Très bien. Comme vous ne savez pratiquement rien, je vais vous prendre par la main. Faisons comme si nous avions des yeux à l'intérieur de la tête. Maintenant, ouvrons-les... doucement. »

Brusquement, les flammes brûlantes, invisibles, explosèrent dans sa conscience et il tenta d'échapper à cette terreur desséchante.

— « Nous n'avons pas peur », l'encouragea la femme. « Les feux ne blessent pas. Ils ne consomment pas davantage. Les flammes ne sont que le pastel écarlate du couchant sur les falaises de Calais. »

Finalement, l'holocauste nucléaire qui ravageait son cerveau cessa de paraître douloureux.

— « *Non, monsieur*. Cela ne fait aucun mal. C'est quelque chose que nous désirons... Tout comme l'insecte est attiré par la lumière. Laissez-vous envahir par cette douce radiance. Accoutumez-vous à sa douceur. »

Les yeux fermés, Gregson s'égara dans une sensation troublante. Il eut l'impression de dériver dans une étendue infinie de luminosité brûlante, et pourtant fraîche et rassurante. Il n'éprouvait ni terreur ni inquiétude. Il se rendit compte que cette sensation n'était pas optique et n'avait rien à voir avec la lumière. Il comprit que la vue n'était que le point de comparaison le plus proche de cette manifestation.

— « Non, pas de la lumière », reconnut-elle. « C'est supérieur à la lumière. Une hyper-vision. En ce moment, nous zylphons la supra-luminosité elle-même. Mais venez... découvrons-nous davantage. »

L'océan infini de luminosité s'agita et bouillonna, créant des formes aux contours mystérieux, aux structures déroutantes... des formes qui tiraient leur intégrité d'objets du simple fait qu'elles étaient distinctes les unes des autres.

Mais il n'y avait ni stabilité des formes ni permanence des positions. De simples masses de substance... indescriptibles parce qu'elles violaient toutes les conceptions connues de la forme et de la matérialité.

S'agissait-il des formes qu'il avait prises pour des hallucinations, au cours de ses crises ? Des formes qui lui apparaissaient parfois comme des représentations grotesques, difformes, des objets qui l'entouraient... les hurleurs dans leurs lits... une seringue hypodermique tordue, s'enfonçant dans

son bras et lui apportant le soulagement ? Mais qu'étaient donc ces hallucinations ?

— « Ce sont les objets qui vous entourent, *monsieur* », souffla la femme. « Vous ne les reconnaissez pas parce que vous n'avez jamais *zylphé* ces objets. Vous les avez seulement vus et entendus. M. Forsythe n'a-t-il pas dit qu'un aveugle, recouvrant la vue, ne pourrait identifier une chute d'eau par son aspect ? »

— « Comment savez-vous ce qu'a dit Bill ? » demanda Gregson d'une voix faible.

— « Les paroles et les pensées laissent leur marque dans votre cerveau. Et l'hyper-lumière peut mettre ces traces en évidence. Actuellement, je *zylphe* que votre attention est attirée par la forme imposante qui vous domine, toute proche, dans votre champ de perception non lumineuse. Concentrez-vous dessus, *monsieur*. Vous avez terriblement envie de savoir ce que c'est ! Il faut la *zylpher* dans son intégralité ! Il faut comprendre ce qu'elle signifie... ce que c'est ! »

Gregson concentra toutes ses facultés sur l'objet. Et celui-ci devint net et stable lorsque l'attention de Gregson l'emprisonna.

Et, soudain, il comprit. C'était la masse imposante de l'Arc de Triomphe, se dressant dans le ciel ensoleillé de Paris, à quelques dizaines de mètres !

Brusquement, avec la puissance d'une explosion, il prit conscience de tout ce qu'il était possible de savoir sur ce monument énorme... ses dimensions exactes, sa masse et son poids, le nombre précis de pierres qui constituaient l'ensemble. Et il put même identifier la structure radiale des avenues qui convergeaient, tels les rayons d'une roue, vers l'édifice.

— « Ah, *monsieur* apprend vite ! » dit la femme.

Dans le champ de son extraordinaire perception, il prit conscience d'une impression immense, abstraite, dans laquelle il identifia M^{me} Carnot. La distorsion était incroyable. C'était une forme massive, évoquant tout le côté grotesque d'un Paris dalinien. Et il perçut son avarice, sa malveillance, comme s'il se fût agi d'éléments inséparables de l'hyper-image.

— « *Eh bien* », fit remarquer la femme, « *monsieur zylphe, n'est-ce pas ?* »

Les mots avaient été clairement articulés. Mais les pensées intenses qui se cachaient derrière, et son amusement lorsqu'elle s'était aperçue qu'il l'examinait hyper-visuellement, avaient été beaucoup plus nets. Les impressions qu'il percevait semblaient irradier ses idées et ses attitudes.

— « Très bien », reprit-elle – et il perçut immédiatement la malice tapie derrière les mots – « nous pourrions peut-être... comme il dirait dans son

langage, éclairer un peu le sujet. »

Bien qu'il eût les yeux fermés, il se rendit compte que la main de Mme Carnot glissait sous la couverture matelassée de la chaise longue, se tendant vers un objet... incompréhensible. Puis un éclair de lumière non radiante, plus puissants que tous ceux qu'il avait expérimentés, grilla son cerveau, noyant tous ses sens dans son éclat surnaturel.

Sur la terrasse voisine, un gardien cria et lâcha son arme. Dans la rue, des hurlements désespérés indiquèrent que quelqu'un devenait hurleur. Cela se trouva confirmé, un instant plus tard, lorsque la sirène d'une seringue hypodermique couvrit les cris.

L'esprit de Gregson parut instinctivement se fermer à l'hyper-luminosité dans laquelle il baignait et, ouvrant les yeux, il se trouva confronté au sourire ironique de Mme Carnot.

Derrière elle se tenait une jeune femme mince, aux cheveux auburn, les mains sur les hanches, débitant un torrent de phrases françaises sur un ton ironique.

Mme Carnot se contenta de découvrir ses dents tachées, tordues, en un sourire indulgent, puis elle dit en anglais :

— « Ce n'était pas seulement pour m'amuser. À l'aide du générateur de rault, j'examinais votre candidat. »

Cela parut calmer l'indignation de la jeune femme.

— « Et ? »

— « Je prédis que Radcliff regrettera de l'avoir engagé. »

— « En êtes-vous sûre ? »

— « *Absolument certaine.* »

— « Mais vous pouvez vous tromper. »

Mme Carnot leva une main squelettique.

— « Possible. Il y a une petite chance que je me sois trompée. »

— « Mais Radcliff va la courir ! »

— « Il ne pouvait pas faire autrement. Je l'ai zylphé. »

À ces mots, la vieille femme s'allongea et, épuisée, dit :

— « *Je suis éreintée.* »

Elle parut s'assoupir instantanément.

La jeune femme se tourna vers Gregson, qui n'avait pas complètement repris ses esprits. Il remarqua que son visage était extrêmement beau... yeux noisette, assortis à une chevelure brun-roux qui tombait avec élégance sur les épaules, lèvres pleines, et sensuelles dans le sourire subtil qu'elles arboraient.

— « Je m'appelle Karen Rakaar », dit-elle. Son accent, presque imperceptible, faisait penser à des tulipes se balançant au flanc d'une digue hollandaise. « Je serai votre tutrice, à Versailles. Il faut excuser Mme Carnot. Son grand âge en fait parfois une enfant. Elle a vu sa mort et craint que vous n'y soyez mêlé. »

Négligeant sa violente migraine, déclenchée par l'éclair récent de lumière non lumineuse, Gregson se souvint que Forsythe avait dit : « La nouvelle forme de perception... équivaudrait presque à *voir* l'avenir. » Était-ce dans ce sens que la vieille femme avait *vu sa mort* ?

Karen Rakaar glissa la main sous la couverture de la chaise longue et sortit une petite boîte presque identique à celle que Radcliff avait appelée un supprimeur. La seule différence était que l'ampoule située au-dessus du bouton rainuré était verte et non rouge.

Elle la posa sur la table.

— « Est-ce l'objet qui... ? » Il fit une grimace et passa la main sur son front fiévreux.

— « ...qui a ramené toute la fureur des hurleurs ? » Elle rit, mais sans moquerie. « Oui. Radcliff vous a déjà montré le supprimeur de rault. Voici le générateur de rault. »

Elle vint se placer derrière lui, l'enveloppant dans un parfum provocant très féminin, puis ses mains fines lui massèrent les tempes, chassant la douleur.

— « Rault ? » répéta-t-il.

— « Le rault, à l'état naturel », expliqua-t-elle, « est l'hyperluminosité responsable des crises des hurleurs. Le générateur de rault est un appareil capable de produire artificiellement cette luminosité, tout comme le supprimeur est capable de l'annuler. »

Sa voix était rassurante, tel le bruissement d'un velours doux... Soyeuse, mais assez rauque cependant pour évoquer l'aptitude à éprouver des sentiments violents.

— « Le générateur et le supprimeur... Ce sont des appareils valoriens ? » demanda-t-il.

— « Ils font largement appel à la technologie valorienne. »

— « À quoi les utilisent les extra-terrestres ? »

— « Le générateur ? Exactement comme vous utilisez une lampe-torche... Pour voir dans le noir. Le supprimeur ? Pour annuler le rault lorsqu'ils ne veulent pas voir d'autres personnes sensibles au rault zylpher ce qui se passe. En général, ces deux appareils servent à nous désorienter et à nous terrifier. »

Gregson se souvint du Valorien qu'il avait poursuivi, à Manhattan. Au début, l'extra-terrestre heurtait tout ce qui se trouvait sur son chemin. Puis il avait, dans sa fuite, fait preuve d'une coordination surhumaine, tandis que trois personnes devenaient hurleurs dans son sillage, et que Gregson lui-même était victime d'une crise. Un individu hyper-réceptif, qui avait allumé un générateur de rault, au beau milieu de sa fuite, afin de mieux zylpher son chemin ?

Zylpher ? Mais bien sûr... C'était le mot qu'avait employé le Valorien au rendez-vous de chasse, juste avant l'intervention des gardes. Et Gregson se souvint également qu'il lui avait semblé entendre son frère crier ce mot, au cours de l'un de ces contacts empathiques imaginaires qui couvraient des distances de milliards de kilomètres. Cela signifiait-il que Manuel était toujours en vie ?... Peut-être prisonnier des extraterrestres ?

— « Les Valoriens sont-ils également hypersensibles ? » demanda-t-il.

— « Extrêmement hypersensibles. »

— « Pourquoi le Bureau cache-t-il l'existence du sixième sens ? »

Debout devant lui, elle eut un sourire bienveillant.

— « Vraiment, Greg – c'est ainsi, paraît-il, que tout le monde vous appelle –, vraiment, vous posez des questions extrêmement difficiles. Je crains que M^{me} Carnot n'ait compliqué les choses en vous présentant prématurément ces concepts. Vous connaîtrez les réponses à toutes les questions que vous pourriez vous poser... mais le moment venu seulement. C'est la raison pour laquelle on vous envoie à Versailles, comprenez-vous ? »

— « Mais le Bureau connaît... »

— « ... Depuis plusieurs mois déjà la nature de la maladie », termina-t-elle. « Pourtant, il ne l'a pas révélée. Le problème, comme je l'ai dit, est que nous ne sommes pas naturellement sensibles au rault. Certaines personnes croient pouvoir affirmer que nous le sommes peut-être, et... »

— « Je le suis. *Carnot* l'est. Et *vous* l'êtes certainement. » Il se leva.

— « C'est vrai. Mais chaque individu ayant appris à contrôler l'hyper-perception représente mille personnes qui sont mortes en hurlant. C'est un

prix trop élevé pour un sixième sens, n'est-ce pas ? »

La compassion crispa soudain son visage.

— « Non, il vaut mieux que le super-suppresseur du Bureau annule l'hyper-luminosité... Le rault. »

Pourtant, Gregson ne comprenait pas la tromperie du Bureau. Pourquoi Radcliff ne lui avait-il rien dit ? Pourquoi y avait-il eu duplicité ?

Carnot bougea, toussa faiblement, puis se rendormit.

Avec un sourire, Karen désigna la vieille femme.

— « Je suppose qu'elle vous a dit être la personne la plus puissante du monde. En fait, elle l'est. Grâce à l'hyper-perception, elle guide le combat du Bureau contre les Valoriens depuis des années. »

Elle le prit affectueusement par le bras et ils se dirigèrent vers l'ascenseur.

— « Si vous voulez bien vous en remettre à moi », dit-elle, « la formation se fera selon un rythme adapté. Il ne faut pas aller trop vite, comprenez-vous. Le risque de trop vous pousser... et de vous projeter à nouveau dans l'univers des hurleurs existe bel et bien. Il ne faudrait pas que cela se produise. »

Elle lui serra le bras contre elle et lui sourit, levant les yeux, jusqu'à ce qu'il sente la chaleur de sa proximité.

— « Que vais-je faire, à Versailles ? » demanda-t-il.

— « Travailler. Beaucoup. Et vous rencontrerez d'autres personnes hypersensibles, comme nous. Vous apprendrez à dominer le sixième sens, afin que nous soyons toujours les égaux de tous les Valoriens que nous pourrions rencontrer. Ainsi, vous serez mieux armé pour installer le super-suppresseur sur la Station Vége », conclut-elle avec un sourire.

Tandis qu'ils attendaient l'ascenseur, elle ajouta :

— « Mais vous aurez également le temps de vous détendre. Nous y veillerons », promit-elle en lui serrant plus étroitement le bras.

Andelia bougea, dans sa capsule, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé la position de lancement. Mais elle laissa le doigt sur l'interrupteur de désanimation.

Comment pouvait-elle être certaine que tout était effectivement en ordre, dans cette insupportable stygummité... sans parler de l'obscurité optique ? Elle fit appel à toute la sensibilité de ses récepteurs névrologiques, mais ne zylpha pratiquement rien. Car ici, à la limite du stygumbra, elle avait l'impression d'être dans un brouillard épais, tandis que la capsule s'acheminait vers les coordonnées d'éjection.

Mais il entraînait encore un peu de rault, de sorte qu'elle n'avait pas perdu complètement contact avec les autres membres de l'expédition... toujours repliés sur eux-mêmes, pleins d'appréhension dans leurs cocons. Elle zylphait également les circuits qui calculaient les trajectoires des capsules.

Andelia pensa au Starfarer, ancré en dehors du cône d'inraultité et dirigeant cette opération complexe. En fait, c'était un miracle d'improvisation, les instruments raultroniques se trouvant dans l'incapacité de contrôler à distance l'éjecteur dépourvu d'équipage.

Soudain, de faibles vibrations indiquèrent le lancement de la première capsule. Et elle se crispa dans l'attente des effets de la vitesse. Une seconde avant l'éjection, toutefois, alors qu'elle zylphait les innombrables impacts des radiations douces et dures sur la coque, elle perçut des impulsions insistantes et artificiellement ordonnées... Un radar ! Les sauvages d'en bas avaient repéré le lancement des capsules !

Un instant plus tard, la capsule d'Andelia jaillit du tube et elle appuya sur l'interrupteur qui lui apporterait ta désanimation.

Les jardins à la française de Versailles étaient particulièrement beaux, en cet été 1999. Parterres de fleurs en terrasses et haies symétriques conduisaient avec élégance jusqu'au Grand Canal. Un soleil resplendissant argentait les pièces d'eau couvertes de fleurs et teintait le vert profond des marronniers.

Fasciné par la vue qu'il découvrait par la fenêtre du palais, Gregson sursauta quand Juan Alvarez le rappela à l'ordre :

— « Alors, monsieur Gregson ? » s'enquit le professeur. « La sensibilité

des récepteurs névrogliques est un problème de... de quoi ? »

À tout hasard, Gregson répondit :

— « D'équilibre endocrinal ? »

— « Exactement », reconnut le petit Latin dénué de prestance.

Les cellules névrogliques. Gregson se répéta pensivement ces mots, se souvenant que le chercheur du centre d'isolement de Rome avait deviné qu'un lien existait entre ces cellules et les hurleurs, il y avait deux ans. Le Bureau connaissait-il déjà, à cette époque, le rôle que jouaient ces cellules ?

Alvarez s'était interrompu et regardait la classe d'un air sévère.

— « Mademoiselle O'Rourke, vous n'essayez pas de zylpher, n'est-ce pas ? »

Une jeune et jolie blonde assise près de Gregson se redressa brusquement et ses yeux, bleus et surpris, s'ouvrirent.

— « Ceci, mademoiselle O'Rourke, est un supprimeur de rault », dit l'instructeur, montrant un appareil sur lequel brillait une petite ampoule rouge. « Lorsqu'il fonctionne, il est absolument impossible de zylpher, ce qui me permet de bénéficier de toute votre attention. »

Comme presque toute la classe parlait anglais, seules quelques cornes translinguistiques furent pointées dans la direction de Sharon O'Rourke. Mais elle se contenta de sourire à Gregson, sollicitant sa sympathie. Embarrassé, il laissa son regard errer sur les motifs complexes du plafond.

— « Maintenant, continuons », reprit Alvarez.

Un homme d'un certain âge, placé au premier rang, leva la main.

— « Oui, monsieur Simmons ? »

Simmons, le deuxième Américain du groupe, se leva d'un air hésitant.

— « D'où provient le rault ? Je veux parler du rault naturel... Pas de celui que produisent vos générateurs. »

Alvarez croisa les bras.

— « Comme cette question a été posée par plusieurs personnes, je pense que le moment est venu de vous donner une réponse. » Il sortit son supprimeur de rault et mit le bouton sur zéro. « Maintenant, si vous voulez bien ouvrir vos cellules névrogliques au zylph, je vous donnerai... Chandeën. »

Quelques instants plus tard, il poursuivit sur un ton persuasif :

— « Lentement... Délibérément. Imaginez simplement que vous ouvrez des paupières intérieures. Voilà... Maintenant, tout le monde zylphe ? »

Gregson mit quelques instants à rétablir la transsensibilité. Et, lorsqu'il parvint finalement à ouvrir ses récepteurs, il fut désorienté. Car les sensations produites par le rault, dont il avait pris hypervisuellement conscience, ne pouvaient en aucun cas être associées à son environnement. En fait, tout se passait comme s'il était en mesure de percevoir un flot d'énergie ultra-lumineuse plongeant des unités submicroscopiques dans une activité frénétique... Jusqu'à l'instant où elles se fendaient, se rejoignaient et se fendaient à nouveau.

Il comprit alors qu'il s'agissait d'un phénomène moléculaire fascinant, au sein duquel son attention vagabonde avait été prise au piège. Et le bien-fondé chimique de la photosynthèse, dont il zylphait le processus dans une des feuilles du parc, ne pouvait que susciter son admiration.

Gregson étendit son champ de perception jusqu'au moment où il prit conscience, dans leur intégralité et dans un ensemble harmonieux, du palais, des fontaines et du parc. Finalement, il réussit à concentrer son attention sur la salle... Sur les impressions transsensorielles émises par Alvarez, le professeur, Sharon O'Rourke, la jeune Irlandaise, et Simmons, l'Américain.

Maîtriser sa coordination et identifier les sensations composites n'avait pas été aisé. Mais, se dit-il, ne faut-il pas des mois à un enfant pour contrôler la coordination *optique* ?

— « Je dirige votre attention sur Chandeen », dit Alvarez. « Imaginez simplement que vous zylpchez l'espace lointain... Au-delà des étoiles les plus proches... Approximativement derrière votre épaule gauche. »

L'hyperperspective de Gregson se transforma tandis que parlait l'instructeur. Il perçut les étoiles, énormes et chaudes, dans leur ample rotation autour du cœur de la galaxie, les traînées nébuleuses, les étendues insondables d'espace vide. Puis il zylpha Chandeen... Majestueuse et luisante de luminosité surnaturelle, d'où jaillissait un flot de rault qui baignait les milliards d'étoiles tournant dans la galaxie.

— « C'est magnifique ! » s'écria Sharon. Et Gregson pouvait presque la sentir se tendre sentimentalement vers le jaillissement magnifique de rault.

— « Chandeen », expliqua Alvarez d'une voix douce, « peut parfaitement être comparée à un soleil. Car le rault dont elle inonde la galaxie est la substance qui nous permet de zylpher. En imprégnant tous les objets physiques, cette hyperluminosité intègre le zylpheur dans une empathie de relation intégrale, avec le microcosme comme avec le macrocosme. »

Captivé, Gregson resta plongé dans la splendeur de Chandeen, buvant son déluge étincelant de rault... jusqu'au moment où il entendit Alvarez demander

d'une voix impatiente :

— « Oui, mademoiselle Rakaar ? »

Renonçant à la transsensibilité, Gregson constata que Karen Rakaar se tenait sur le seuil. Les cheveux soigneusement tirés en arrière et attachés sur la nuque, dégageant le front, elle semblait mince et comme polie, dans la combinaison de tissu synthétique et extensible qui illuminait sa silhouette de zones luisantes.

Elle aperçut Gregson, sourit, puis alla s'entretenir avec Alvarez. Une expression résignée sur le visage, l'instructeur dit :

— « M. Gregson est autorisé à nous quitter. »

Vingt-huit paires d'yeux le suivirent jusqu'à la porte... ex-hurleurs qui, comme lui-même, avaient été recrutés par le Bureau pour participer à la lutte contre ce que pratiquement tout le monde, sur Terre, considérait comme une épidémie. Mais lui seul avait droit à un traitement exceptionnel. Et cela déplaisait aux autres. Il le sentait... Presque hyperperceptiblement. Et la moins nerveuse n'était pas Sharon, la jeune Irlandaise. Mais, à ce moment-là, sa mauvaise humeur semblait être dirigée principalement contre Karen.

Dehors, sa tutrice personnelle le prit par la main et le conduisit jusqu'à un banc du parc en terrasses ; ils s'assirent, devant un jet d'eau, parmi les merveilles de ces jardins hérités de la France de Louis XIV.

— « Cette petite irlandaise ! » s'écria Karen avec un demi-sourire. « Je ne cherchais pas vraiment à zylpher, Greg. J'étais simplement assise ici, pensant à vous. »

— « Sharon n'a rien dit de tel », protesta-t-il avec bonne humeur.

— « Non, mais elle l'a *pensé* ! »

Il n'était pas toujours facile de déterminer si Karen était timide ou si elle plaisantait. Ce serait beaucoup plus aisé, se dit-il, si je pouvais acquérir la faculté de zylpher les pensées.

— « Cela *me* désavantagerait », dit-elle en riant. « Mais je préfère qu'il en soit ainsi. Ai-je zylphé la contrariété avec laquelle vous avez quitté le cours ? »

— « Alvarez allait nous parler du champ de stygum. »

— « Mais je vous ai déjà expliqué tout cela. »

— « Je n'ai toujours pas compris. »

Elle lui prit les mains.

— « Cela facilite la concentration. Tout d'abord, il faut zylpher... au niveau cosmique. Prêt ? »

Il ferma les yeux, et la sensibilité névroglie vint cette fois beaucoup plus rapidement. Il perçut à nouveau la rotation scintillante, majestueuse, de la Voie lactée, dans son intégralité, li avait l'impression de pouvoir percevoir chacun de ses milliards d'étoiles, de sentir les amas chauds et vibrants, d'entendre le doux murmure des nébuleuses fluorescentes.

Son attention revint au niveau terrestre et, aussitôt, il ressentit une unité de compréhension avec le cœur bouillonnant, fondu, de la Terre, son magma infatigable et mouvant, les structures complexes des lignes de forces magnétiques et gravitationnelles, qu'elle portait comme un manteau. Ces sensations étaient faciles à identifier car il s'agissait de concepts pesants dont la nature s'imposait à lui.

— « Eh bien, vous avez un A en identification », plaisanta Karen. « Pouvons-nous revenir à Chandeen ? »

Lui tenant toujours les mains, elle les attira contre sa poitrine, et cela nuisit quelque peu à sa concentration.

Mais finalement il recouvra sa perception transsensorielle de la galaxie, Chandeen dominant son centre comme un joyau à l'éclat exceptionnel. C'est seulement alors qu'il perçut la présence d'une ombre gigantesque, impénétrable, qui soumettait un immense cône de la galaxie à son emprise, obscurcissant les amas au même titre que les nébuleuses. À la limite de ce voile maléfique, il perçut la Terre qui dérivait dans un espace désolé, pauvre en rault.

La voix de Karen se fit plus forte et plus aiguë, imitant celle d'Alvarez.

— « Vous avez réussi à percevoir le stygumbra, si je puis oser utiliser le vocabulaire valorien. Le stygumbra est projeté par le champ de stygum, masse d'hyperforces tournant imperceptiblement autour de Chandeen, et qui a privé la Terre de tout rault pendant cinquante mille ans. Mais, actuellement, nous sortons du stygumbra... et entrons dans des millions d'années d'espace gorgé de rault. »

Son imitation de l'instructeur latin était si convaincante qu'ils se mirent à rire, brisant le charme de leur zylph commun.

— « Et les cellules névroglieques inactives », dit-il, « réagissent au rault filtrant aux limites du champ de stygum. »

— « Exactement », répondit-elle à voix basse. « Les individus les plus sensibles réagissent les premiers, naturellement... Et deviennent hurleurs. »

— « Dans combien de temps sortirons-nous complètement de l'ombre ? »

— « Très vite, maintenant. À ce moment-là, tout le monde réagira à la stimulation du rault. Mais si nous réussissons à installer notre supprimeur sur

la Station Véga, nous pourrions annuler toutes les hyper-radiations. »

— « Ne pourrions-nous pas expliquer aux populations ce qui se passe ? Ne pourrions-nous pas tempérer leur terreur en leur expliquant qu'il s'agit d'hyper-radiations ? »

— « Pas plus qu'il n'est possible de prévenir la névrose du combat, chez le soldat, en lui disant que le champ de bataille ne devrait pas lui faire peur. »

Il y avait longtemps qu'ils ne zylphaient plus. Pourtant, la jeune Hollandaise ne leur avait pas permis de renoncer à la « position de concentration » qu'elle avait imposée. Ils étaient assis face à face, uniquement séparés par leurs mains jointes. Tandis qu'elle parlait, ses lèvres étaient tout près de l'oreille de Gregson et, de temps à autre, sa joue satinée effleurait la sienne.

Finalement, il s'aperçut qu'il la regardait au fond des yeux. Elle s'approcha encore, le tissu synthétique de sa combinaison bruissant en petits murmures contre sa cuisse.

Fasciné par sa beauté, il voulut l'embrasser, mais elle tourna brusquement la tête.

Elle lui lâcha soudain les mains.

— « Cette Helen... Est-elle belle ? »

Il sursauta à cette allusion à la nièce de Forsythe. Mais il se souvint que ses pensées étaient un livre ouvert pour ses récepteurs névrogliaux.

— « Je me demandais pourquoi elle n'avait pas appelé. »

— « Mais c'est ainsi que vous l'avez voulu. Ne vous a-t-elle pas dit, il y a deux semaines, qu'elle ne vous dérangerait que s'il se passait quelque chose ? »

Il n'avait rien dit à Karen... et il ne pensait pas à ce problème. Et ce mode de perception, capable de puiser à volonté dans l'inconscient, ne pouvait que susciter son admiration.

Elle se leva, en apparence nullement découragée, et dit :

— « C'est l'heure du déjeuner. Ensuite, nous aurons une séance en laboratoire. »

La séance de laboratoire de Gregson, cet après-midi-là, fut particulièrement éprouvante, du fait qu'elle porta sur l'identification d'objets familiers et sur la coordination. L'humeur facétieuse de Karen elle-même ne réussit pas à alléger cette séance difficile pendant laquelle il passa plusieurs

heures à déambuler, les yeux bandés, parmi les tables, les chaises sculptées et les *objets d'art*.

L'exercice était destiné à affiner son hyperperception. Par l'entremise de ses récepteurs névrogliques, toutefois, les objets perçus étaient rarement ce qu'ils semblaient être. Les formes géométriques dont la structure exprimait la symétrie et l'harmonie témoignaient de la justesse de leur apparence et s'imposaient à son attention. Au contraire, le moulage en bronze d'un dauphin, maladroitement réalisé, semblait avoir honte de ses défauts, de sorte que Gregson avait toutes les peines du monde à zylpher sa position. Il se fit de nombreux bleus aux tibias à cause de lui.

Bien avant la fin de la séance, il se rendit compte qu'une incertitude nouvelle était peut-être responsable de son inaptitude à se concentrer, car il en arrivait à percevoir le caractère dérisoire de tout ce à quoi il participait. Pourquoi tout cet endoctrinement à la perception basée sur le rault ? Pourquoi lui fallait-il apprendre à *utiliser* le sixième sens ?

Pour qu'il soit mieux en mesure de supporter les hyperradiations à bord de la Station Véga... C'était du moins ce qu'on lui avait dit. Et ce n'était pas une réponse tout à fait satisfaisante. Car, s'il existait des supprimeurs capables d'annuler tout rault, n'aurait-il pas été plus simple d'en installer à bord de la Station Véga, afin de protéger les ouvriers chargés d'installer le super-supprimeur ? Pourquoi se donnaient-ils tant de mal pour enseigner la sensibilité au rault puisque, dans quelques semaines, ils rendraient tout le monde complètement incapable de percevoir le rault ?

Après la séance, il chercha la solitude dans le parc et se promena pensivement dans les allées bordées de buis soigneusement taillés et de haies fleuries.

Au bout d'une allée bordée de statues, deux Gardes internationaux se dirigèrent mécaniquement l'un vers l'autre, firent demi-tour et s'éloignèrent chacun de son côté. Même là, dans la beauté et la sérénité de Versailles, la sécurité était nécessaire. Les hurleurs, comme l'avait expliqué Karen, constituaient un prix trop élevé pour le sixième sens. Le Bureau avait donc décidé que le public ignorerait jusqu'à l'existence de l'hyperperception.

Mais comment le secret de la transsensibilité avait-il été aussi jalousement gardé ? Forsythe, tâtonnant dans sa cécité, n'avait-il pas deviné ce qu'était en réalité l'épidémie ? D'autres personnes n'avaient-elles pas fait la même découverte ? Pourtant, bizarrement, seuls les membres du Bureau de la Sécurité connaissaient la véritable nature de l'épidémie.

Une nouvelle fois, il se souvint de la femme qui déambulait dans le couloir du centre d'isolement de Rome, marmonnant qu'elle *savait* ce qu'était l'épidémie. Le savait-elle vraiment ?

— « Comme le parc est beau à zylpher ! Ne pensez-vous pas, Greg ? »

Il jeta sa cigarette dans le bassin, dont la surface ressemblait à un miroir, puis se tourna vers Sharon O'Rourke, qui le rejoignait d'une démarche nonchalante. Les yeux de la jeune Irlandaise étaient ouverts, mais vides : elle se concentrait apparemment sur l'hyperperception.

— « Je ne sais pas », répondit-il. « Je ne zylphe pas. »

Elle marcha à ses côtés, les yeux fermés. Et il perçut presque la concentration de ses récepteurs névrogliques, dirigés sur lui.

— « Vous êtes... bizarre », dit-elle.

— « Pourquoi ? Parce que j'en ai assez de zylpher pour aujourd'hui ? »

— « Non, bien sûr. Parce que vous ne semblez pas apprécier les potentialités du don que nous avons en commun... ses implications... le pouvoir. »

Ces paroles le firent sursauter. Dès son arrivée à Versailles, il avait perçu l'atmosphère étrange de l'endroit. C'était presque comme s'il avait ressenti cette impression hypersensiblement, avec une imprécision telle qu'il n'avait pas pu l'identifier. Mais l'Irlandaise blonde lui avait fait mettre le doigt dessus : le pouvoir. Une attitude impatiente. Celle du prédateur pressé de tuer parce qu'il connaît la faiblesse de sa proie.

— « Le pouvoir a-t-il tellement d'importance ? » demanda-t-il.

— « Peut-être pas pour vous. Ni pour l'autre Américain. Mais, d'après ce que je sais, Simmons a eu des problèmes, pendant l'isolement. » Elle chercha son regard. « Greg, ne prenez pas exemple sur Simmons. Acceptez ce qui arrive et comprenez que cet avantage nous appartient, comme il a toujours appartenu aux petits groupes d'élite investis du pouvoir ! »

La vivacité de son enthousiasme le crispa.

— « Nous dominons le monde entier ! » s'écria-t-elle. « Nous pourrions mettre en place un système féodal où chacun de nous sera le seigneur d'un manoir ! »

Absorbée dans ses pensées stimulantes, Sharon le dépassa, oubliant apparemment jusqu'au fait qu'elle avait ralenti pour lui parler.

Une demi-heure plus tard, Gregson était toujours dans le parc. Il se promenait dans le jardin sud lorsqu'il aperçut devant lui, dans l'obscurité crépusculaire, la silhouette massive, imposante, d'Henri Lanier. Le directeur de l'académie de Versailles se dirigeait à grands pas vers sa résidence privée.

Sans réfléchir, Gregson ferma les yeux et zylpha. La réaction presque

immédiate de ses récepteurs névrogliques le surprit, tout comme le flot puissant d'impressions hypervisuelles qui le submergea, l'abondance des détails qu'il perçut, la faiblesse de la distorsion.

Tel qu'il le percevait, le palais était à sa place, presque aussi précisément proportionné et structuré que s'il l'avait regardé visuellement, les divers éléments architecturaux étant complets, nets et identifiables. Et la beauté végétale de la partie sud du parc était une projection exempte de tout défaut.

Il avait l'impression de sentir toutes les fleurs et toutes les feuilles du parc ; les ramifications les plus discrètes de toutes les racines ; la dissonance des présences parasites ; le dévouement silencieux, laborieux, des bactéries fixant l'azote, qui assimilaient cet élément et le donnaient par symbiose aux plantes auxquelles elles étaient accrochées.

Mais, dans cette perception composite de toutes les choses qu'il zylphait, il n'y avait rien, pas la moindre suggestion de sensation qui pût être Henri Lanier.

Il devina alors la cause de cette contradiction. Lanier devait posséder un supprimeur de rault.

Mais pourquoi ? Était-ce parce que, en se protégeant de l'hyperluminosité, de sorte qu'il était impossible de zylpher ses pensées, il cachait des informations interdites aux stagiaires ? Une fois de plus : pourquoi ce secret ? Pourquoi cette duplicité ?

Il faisait presque nuit et un bruissement de feuilles sur la droite, près d'une haie, attira l'attention de Gregson. Presque par réflexe, il se mit à zylpher et constata une nouvelle fois, grâce au flot de rault, que l'obscurité nocturne n'avait pas d'équivalent dans la perception liée au sixième sens.

Et il perçut la présence de Simmons, caché parmi les buissons.

L'autre Américain jaillit à découvert.

— « Aidez-moi ! »

Gregson se crispa.

— « Qu'y a-t-il ? »

— « Ils vont me tuer ! »

— « Qui ? »

— « Lanier. Je l'ai surpris alors que son supprimeur était coupé et j'ai zylphé ce qu'il pensait. Il va ordonner à ses gardes de me tuer. »

— « Mais pourquoi ? »

— « Le pouvoir ne m'intéresse pas. Par conséquent, de leur point de vue je n'ai rien à faire ici. Mais ils ne peuvent pas me laisser partir. Vous comprenez, j'ai découvert... »

Au loin, deux Gardes se rejoignirent après avoir patrouillé la zone dont ils étaient responsables, puis firent demi-tour et revinrent sur leurs pas.

— « Qu'avez-vous découvert ? » demanda Gregson.

Les yeux de Simmons perçurent la pâle lumière d'une lune bosselée et la rejetèrent immédiatement dans le noir. Au même moment, le flot de terreur qui submergea l'autre déforma complètement l'hyper-perception de Gregson. La jeune Irlandaise devait avoir raison... Cet homme avait certainement eu quelques problèmes au cours de son isolement.

Jetant un regard désespéré aux Gardes, Simmons s'enfuit en courant, sur la pente en terrasses, et Gregson le suivit hypervisuellement, près des jets d'eau bruyants, dans les doux bois caressés par le rault. Puis, épuisé par tant d'efforts transsensoriels, il laissa ses récepteurs névrogliques retrouver l'équilibre endocrinale de l'insensibilité, certain que les forces de sécurité retrouveraient Simmons et feraient le nécessaire.

Par-dessus le bruissement sifflant de l'eau, la voix tremblante de Bill Forsythe lui parvint en hurlements désespérés. Les mains pressées sur ses yeux aveugles, il sautait sur un pied nu et mouillé. Son orteil lacéré le faisait horriblement souffrir, du fait que la douche projetait de l'eau dans la blessure ouverte. Et Gregson ressentait la douleur comme si elle eût été sienne.

Mais la douche se transforma en salle d'isolement et les hurlements de Forsythe devinrent des explosions, hachées, de terreur, alors que les feux dépourvus de luminosité s'abattaient sur sa conscience. Rendus furieux par les cris, les autres hurleurs cassèrent leurs liens et le poursuivirent dans un couloir interminable.

Mais ce n'était pas Forsythe qui hurlait. C'était un Américain nommé Simmons, qui courait dans le parc de Versailles, écrasant les fleurs colorées, traversant les pièces d'eau peu profondes, trébuchant dans l'obscurité des marronniers.

Le poursuivant sans pitié, une armée de Gardes internationaux projetaient dans l'air calme les minces rayons de leurs lasers. Mais, comme au terme d'une hallucination hyperperceptive, les soldats se transformèrent en une meute de Madames Carnot glapissantes, clopinant dans la forêt, s'appuyant sur des cannes à pommeau d'or, hurlant le nom de Forsythe... Puis ils devinrent des Valoriens crachant le feu, avec des ongles de trente centimètres.

Soudain, vêtu de son seul pyjama, Gregson s'aperçut qu'il courait en compagnie de Simmons-Forsythe, esquivant les lasers crochus des Gardes-Carnot-hurleurs-Valoriens.

Simmons tourna les yeux aveugles, frénétiques, de Forsythe vers Gregson et bredouilla :

— « Ils-disent-que-je-n'ai-rien-à-faire-ici-mais-ils-ne-peuvent-pas-me-laisser-partir-au-secours-au-secours... »

Entortillé dans ses draps, Gregson s'éveilla en sursaut et plissa les paupières pour se protéger du soleil qui entraît à flots par la haute fenêtre à deux battants. Les effets secondaires du rêve disparurent rapidement, car le cauchemar lui-même n'était guère plus étrange que les distorsions de la

perception dont il avait fait l'expérience pendant les deux semaines d'apprentissage intensif du sixième sens.

Pourtant, l'épisode imaginaire montrant Forsythe en difficulté lui rappela que Bill vivait une période éprouvante et que ce n'était peut-être qu'une question de jours avant l'arrivée de la première crise violente, incontrôlable.

Inquiet, il s'habilla rapidement et descendit au salon. Mais, lorsqu'il arriva devant la cabine de vidiphone, un Garde international lui barra le passage.

— « Pas d'appels à l'extérieur », déclara l'homme d'une voix brusque. « Ordre du directeur. »

— « Appelez Lanier et dites-lui que, si Gregson ne peut pas appeler l'extérieur, il s'en ira... Définitivement. »

Le Garde regagna son bureau et transmit le message. Quelques minutes plus tard, il revint.

— « Le directeur est d'accord. »

Encore une fois, les avantages d'un privilège spécial, se dit gaiement Gregson en demandant la Pennsylvanie.

Mais, après une longue attente, il n'obtint que le visage impassible et la voix impersonnelle d'une opératrice du service des communications du quartier général du Bureau de la Sécurité, à New York. Avec indifférence, elle lui annonça que son correspondant ne répondait pas.

Ayant ensuite appelé le centre d'isolement du comté de Monroe, il apprit que Forsythe n'y était pas entré. Finalement, il put joindre le plus proche voisin de Bill, qui annonça :

— « J'ai vu personne depuis un bon moment ; je me suis dit qu'ils étaient partis. »

Ébahi, Gregson gagna le réfectoire et commanda des croissants et du café, tout en envisageant la possibilité de demander à Radcliff d'envoyer un agent spécial à la ferme, ou bien de s'y rendre lui-même.

Il n'avait pas encore pris de décision quand Karen, fraîche et pleine d'énergie, vêtue d'une jupe plissée et d'un chemisier vapoureux, s'assit à sa table.

— « Belle matinée pour zylpher », dit-elle.

Il repoussa sa pâtisserie.

— « Comment fait-on pour sortir d'ici, Karen ?... Disons en permission ? »

Elle haussa les épaules.

— « Il existe des formulaires de demande destinés aux stagiaires... » Elle secoua la tête. « En ce qui vous concerne... Vous avez droit à la faveur d'une formation accélérée. Super-priorité. Affectation urgente et essentielle sur la Station Véga. Vous avez des ennuis ? »

— « Peut-être. »

Comme il n'ajoutait rien, elle rappela :

— « Je pourrais zylpher ce qui vous tracasse, vous savez. »

Il n'y voyait aucune objection. Peut-être même partagerait-elle ses soucis et l'aiderait-elle à contacter Radcliff.

Mais elle parut satisfaite de constater qu'il ne s'attardait pas sur ce sujet. Elle regarda à l'intérieur de sa tasse.

— « Greg... Supposons que le Bureau de la Sécurité ne soit pas exactement ce que vous croyez qu'il est. Supposons que sa politique, ses actes, ses méthodes, puissent donner lieu à diverses interprétations. »

— « Où voulez-vous en venir ? »

— « Il n'est pas toujours possible d'éviter de façonner les moyens en fonction de la fin. Et... Enfin, le Bureau fait un travail extraordinaire, en guidant l'humanité pendant la crise des hurleurs, et même en trouvant le moyen de mettre un terme à l'épidémie par annulation de l'hyperradiation. »

— « Si l'opération Station Véga réussit », rappela-t-il.

— « Oh, elle réussira. Mais... Eh bien, pendant toute la durée de cette crise : le Conflit nucléaire, l'épidémie, l'expédition valorienne... nous avons été obligés d'exercer une autorité arbitraire sur pratiquement tout. »

Gregson vida sa tasse.

— « C'est provisoire. »

— « Provisoire. Mais non-représentatif, dictatorial. »

Il eut vaguement l'impression que sans doute elle zylphait ses pensées, dans l'espoir de l'amener à admettre certaines concessions.

— « Tout cela s'arrangera après la réussite de l'opération Station Véga, lorsque la Terre reviendra à la normale. Alors l'autorité pourra être remise aux élus. »

Elle hésita.

— « Supposez que l'autorité reste au Bureau. »

— « Je suis convaincu que les gouvernements nationaux revendiqueront leurs droits. »

Sans préambule, elle dit :

— « Il serait dommage qu'ils le fassent, n'est-ce pas ? »

— « Pourquoi ?... Bon sang, non ! Le pouvoir issu des populations est le seul... »

— « Mais le gouvernement *mondial* n'est-il pas plus important... ? Une autorité centralisée. Plus de conflit nucléaire. Une seule source de pouvoir, émanant du sommet de la pyramide, garantissant la Terre contre tout retour des Valoriens, nous protégeant des hyper-radiations, maintenant l'ordre à l'intérieur. »

Elle toucha sa main et poursuivit :

— « Ce pourrait être l'Utopie, Greg. La réalisation soudaine, complète, de l'objectif vers lequel la société évolue depuis l'époque où il y avait autant de sièges de gouvernement que de familles dans les cavernes. »

Il jeta un regard oblique à la jeune Hollandaise. Tout se passait comme si elle eût essayé de l'endoctriner politiquement.

Un sifflet retentit, dans le parc du palais ; se tournant vers la fenêtre, il vit plusieurs Gardes converger vers une des pièces d'eau, au loin.

Heureux de cette interruption, il dit :

— « Allons voir ce qui se passe. »

Karen le suivant, il s'arrêta finalement près de la foule rassemblée au bord du bassin et vit Simmons, flottant sur le dos, à demi caché sous les feuilles couvertes de buée des nénuphars.

Les paroles presque incohérentes de Simmons, la veille au soir dans le parc, prirent soudain tout leur sens. Simmons était-il en pleine possession de ses moyens, sincère ? Ou bien s'agissait-il simplement d'un, accident ?

Se glissant jusqu'au bord du bassin, il tenta instinctivement de zylpher. Mais autant ouvrir les yeux dans une pièce obscure. Il n'y avait pratiquement aucune hyperluminosité.

— « Je ne zylphe rien », constata quelqu'un.

— « C'est une éclipse temporaire », expliqua un Garde.

Cela étonna pratiquement tout le monde. Mais Karen avait expliqué à Gregson qu'il y aurait des diminutions sporadiques du niveau de rault au moment où la Terre passerait dans les irrégularités de la limite du stygumbra. Néanmoins, malgré la raréfaction de l'hyperluminosité, il lui fut possible de zylpher – mais tout juste – que ce qui était arrivé à Simmons n'était pas un accident.

Le cadavre ne correspondait pas à la situation et les indices de lutte

étaient évidents. Sous la chevelure mouillée et emmêlée, il pouvait presque *sentir* le crâne enfoncé. Des écrasements latents de la chair et des os trahissaient la forme d'une crosse de laser. Et il n'y avait pas dans les poumons d'eau zylphable.

Soudain, ce qu'il restait de rault fut soufflé, comme on éteint la dernière bougie pour rendre une immense cathédrale à son obscurité sépulcrale.

Le directeur, Henri Lanier, fendit la foule, et Gregson constata que les contours du supprimeur de rault dont il ne se séparait jamais gonflaient sa poche.

Le directeur, individu obèse mais puissant, qui portait un costume bleu nuit mal coupé, s'entretint à voix basse avec deux Gardes. Sous ses sourcils noirs et broussailleux, ses yeux étaient tapés au fond des rides bouffies de son visage tandis qu'il désignait de temps à autre le cadavre de Simmons.

Pourquoi, se demanda Gregson, Lanier est-il obligé de cacher ses pensées avec un supprimeur ? Pour que ceux qui allaient être éliminés de l'académie de Versailles ne perçoivent pas l'imminence de leur extermination ? Mais, si tel était véritablement l'objectif, on se serait sans doute discrètement débarrassé du corps de Simmons. S'agissait-il également d'un avertissement destiné aux autres ?

Consterné, il reprit le chemin du palais. Les éléments de sa confusion étaient extrêmement troublants : le meurtre de Simmons ; l'obsession du pouvoir, qui semblait posséder tous les hôtes de Versailles ; son apprentissage dirigé du sixième sens, alors qu'il aurait dû s'atteler au plus vite à la remise en état de la Station Véga ; Karen suggérant que l'autorité du Bureau de la Sécurité pourrait être prolongée indéfiniment ; le secret dont s'entourait Lanier.

Et il se demanda s'il pourrait finalement zylpher ce que le directeur avait dans la tête, ainsi que l'avait fait Simmons. Mais, même si l'occasion s'en présentait, possédait-il effectivement un tel degré d'hypersensibilité ? Et, du fait qu'il avait envisagé cette ligne de conduite, comment pourrait-il espérer que ses intentions éventuelles ne seraient pas zylphées ?

Il se rendit soudainement compte que, du fait de ses soupçons aussi nettement exprimés, Versailles était sans doute aussi dangereux pour lui qu'il l'avait été pour Simmons. Mais comment en sortir ?

Heureusement, la stygumnnité resta impénétrable. Néanmoins, même sans le bénéfice de la méta-obscurité du stygumbra, les pensées de Gregson seraient restées secrètes. Car, pendant les conférences du matin et de l'après-midi, l'instructeur laissa un supprimeur de rault, dont la lampe-témoin,

allumée, brillait, bien en vue sur son bureau.

Tandis qu'Alvarez expliquait en détail que le rault se propageait à une vitesse infinie, et que les sensations du sixième sens étaient transmises instantanément, Gregson s'inquiétait du fait que ses pensées rebelles pourraient à tout moment être découvertes si l'instructeur décidait soudain d'utiliser un générateur de rault.

Vers la fin de la conférence de l'après-midi, son attention se reporta partiellement sur le cours, quand Alvarez tendit les bras et dit :

— « Pouvez-vous déduire les connotations historiques suggérées par Chandeon, par le fait que la Terre sort actuellement du stygumbra ? »

Comme personne ne répondait, il s'appuya contre le buste de marbre de Louis XIV.

— « Ah, oui... Et les implications mythologiques, également. Considérez que, il y a environ cinquante mille ans, la Terre est passée derrière le champ de stygum. À cette époque, l'homme était probablement dans son enfance, enclin à l'esthétisme, sa société se développant suivant des critères non matérialistes.

« Lorsque la Terre est entrée dans le stygumbra, cela a certainement produit un handicap physiologique aussi grave que celui qui s'abattrait sur l'homme moderne s'il se trouvait soudain contraint de vivre dans un monde d'éternelle obscurité. Cela a certainement entraîné une régression intellectuelle, un retour à la sauvagerie. Est-il surprenant, dans ces conditions, qu'existe le récit allégorique montrant l'homme chassé du Paradis ? »

Après un silence, il poursuivit, avec de grands gestes :

— « Oui, je suggère effectivement qu'une existence basée sur la perception transsensorielle doit être plus satisfaisante, plus profonde que nous ne pouvons l'imaginer actuellement. Nous ne sommes qu'à la lisière de la perception névroglique. Il s'écoulera probablement des années avant que cette faculté soit complètement exploitée. Nous ne sommes que des enfants, ouvrant les yeux quelques instants après la naissance. »

Sa voix s'enfla, tremblant presque :

— « Ne comprenez-vous pas ? Dans une société où tout le monde zylphe, il n'y a de place que pour ceux qui sont animés d'une volonté à toute épreuve ! Le goût bourgeois de l'autodétermination sera instantanément exposé ! Il deviendra impossible de se réfugier dans les pensées intimes. Personne n'aura la moindre possibilité de rejeter l'ensemble des comportements acceptés et imposés par le groupe. »

Cette dissertation philosophique stupéfia Gregson. Mais, si zylpher était tellement désirable, dans cette perspective fanatique, et si le Bureau de la

Sécurité souscrivait à cette philosophie, alors n'était-il pas étrange que le Bureau s'apprête à envelopper le monde dans une stygumnté totale et permanente, simplement pour mettre un terme à l'épidémie de hurleurs ?

Gregson eut le sentiment d'être pris au piège d'une conspiration. Mais où pourrait-il vérifier ses soupçons ? Ici, à Versailles ? Au 17, rue de la Sérénité ?

Alvarez parlait toujours de son « ensemble de comportements acceptés et imposés par le groupe ». Et Gregson se rendit soudainement compte que le Latin jetait les bases d'une idéologie. Car le « groupe » pouvait recouvrir non l'humanité dans son ensemble, mais simplement l'oligarchie bureaucratique. Auquel cas le « comportement accepté » ne serait certainement pas conforme aux principes antérieurs de la moralité.

La conférence se termina et les étudiants, en compagnie de l'instructeur, franchirent lentement le seuil. À contrecœur, Gregson suivit le mouvement. Dans le couloir, à l'extérieur du champ du supprimeur de la salle, y aurait-il assez d'hyperradiations naturelles pour trahir ses convictions rebelles ? Sa tentative de fuite serait-elle bloquée ?

Puis, devant lui, Sharon O'Rourke, la jeune Irlandaise, s'écria :

— « Oh, zylpchez le rault ! Il est revenu en force ! Et voilà Chandeem ! N'est-ce pas magnifique ? »

Il regagna discrètement la salle. Hésitant, il se dirigea vers le bureau et examina le supprimeur de rault. Si cet appareil était capable de cacher les pensées de Lanier, pourquoi pas les siennes ? Bien entendu, il lui faudrait éviter les autres jusqu'à son évasion... afin qu'ils ne se demandent pas pourquoi il était possible de le voir, mais pas de le zylpher.

Glissant le supprimeur dans sa poche, il sortit prudemment dans le couloir à présent désert.

C'est seulement au moment où tomba un crépuscule dense, alors que, dans une rangée de marronniers, il était appuyé contre une statue grecque, qu'il savoura le succès couronnant la première phase de son plan d'évasion. Et il s'installa pour attendre le moment où les Gardes seraient relevés et la vigilance peut-être relâchée... Visuellement du moins.

En attendant, son regard fut attiré par la maison éclairée de Lanier, qui se trouvait à proximité. Entre lui et la demeure du directeur, il y avait peu d'obstacles... Et pas de gardiens.

Une petite incursion lui fournirait peut-être l'occasion de zylpher les secrets cachés derrière ces sourcils broussailleux, et qui ne quittaient jamais la forteresse d'un supprimeur de rault.

Audacieusement, il se dirigea vers la maison.

Il lui fallut regarder par plusieurs fenêtres avant de localiser le directeur... affalé dans un énorme fauteuil, les yeux fermés et les bajoues reposant sur la poitrine. Sur la table, un seau à glace en argent, d'où sortait le goulot d'une bouteille non débouchée, et un supprimeur de rault allumé. À côté de ce dernier reposait un générateur de rault, sa lampe verte allumée indiquant qu'il fonctionnait.

Le spectacle d'un supprimeur et d'un générateur fonctionnant simultanément troubla Gregson... jusqu'au moment où il comprit qu'il était possible de créer un petit champ de rault dans un champ plus étendu de stygumnté, telle une lumière électrique allumée dans le noir. Cette méthode permettait à Lanier de zylpher dans son environnement proche mais empêchait les impressions transmises par le rault de franchir la sphère de méta-obscurité.

Il essaya encore deux fenêtres avant d'en trouver une ouverte. Des ronflements le guidèrent jusqu'au bureau de Lanier mais, dans le couloir, il hésita. Il était évident que le sommeil du directeur, probablement dû à une bouteille de vin, était extrêmement profond.

Gregson éteignit son supprimeur et, comme il l'avait prévu, constata que le champ du supprimeur de la pièce l'empêchait encore de zylpher. Mais, alors qu'il s'approchait de Lanier, il sursauta lorsque ses récepteurs névrogliques furent submergés sous un flot de rault. Aussitôt, il zylpha tout ce qui se trouvait à proximité du directeur.

Il se remit à l'abri de la stygumnté, non sans avoir établi que l'homme était effectivement ivre. Les sensations apportées par le rault étaient caractéristiques... l'influence néfaste de l'alcool sur son système engourdisant les cellules de son cerveau, altérant sa sensibilité névroglique.

Puis Gregson entra à nouveau dans le champ de rault. Il écarta le flot torrentiel d'impressions transsensorielles produites par les éléments, importants ou microscopiques, qui se trouvaient à l'intérieur de la sphère. Il concentra son attention sur l'esprit du directeur, tentant pour la première fois de zylpher les pensées inconscientes.

Et il perçut vaguement les dispositions d'esprit principales : le désir de pouvoir, la soif de puissance. À présent, les concepts abstraits devenaient plus zylphables. Le pouvoir absolu dont il rêvait lui avait apparemment été promis par l'oligarchie. On lui avait, semblait-il, affirmé qu'il exercerait l'autorité suprême sur toute la France, et peut-être sur l'ensemble du continent.

Tout cela se résumait à une seule idée qui semblait être affichée ostensiblement, fièrement, dans l'esprit du directeur : une idée qui suggérait

un complot tellement audacieux, tellement immense, qu'il défiait toute description convenable.

Et, comme s'il l'avait perçu dans les pensées inconscientes de l'autre, Gregson comprit que sa présence à Versailles faisait partie d'un plan dont l'objectif consistait, pendant son apprentissage de l'hyperperception, de le gagner avec tact aux convictions du Bureau concernant le pouvoir. Et le rôle de Karen était celui de la séductrice chargée de faciliter la perversion de son sens des valeurs.

Soudain Lanier bougea puis s'éveilla et, tandis que son esprit troublé retrouvait son équilibre, Gregson zylpha une énorme concentration de pouvoir perceptif, une faculté très développée d'hypersensibilité.

Il se jeta sur le directeur, ayant zylphé que la première impulsion de Lanier serait d'éteindre le supprimeur de rault afin que le personnel puisse zylpher qu'il se passait quelque chose d'anormal dans la maison.

Mais Lanier esquiva, ayant également perçu les intentions de Gregson. Toutefois, en voulant s'emparer du supprimeur, le directeur ne réussit qu'à le faire tomber par terre.

Gregson parvint néanmoins à passer derrière le gros homme et à lui enfermer le cou dans une prise de bras. Mais le talon de Lanier le frappa vicieusement au bas-ventre et, tandis que la douleur le pliait en deux, le directeur tendit les mains vers le lourd seau à glace. Comme le vin le rendait maladroit, il trébucha et Gregson, s'emparant du seau à glace, l'abattit alors de toutes ses forces sur la tête de son adversaire.

Puis, tandis que le directeur s'effondrait, Gregson saisit le générateur de rault qui se trouvait sur la table et tourna le bouton, éteignant la lampe-témoin et privant ainsi Lanier de la supériorité de son hypervision.

Tandis que Gregson examinait rapidement les dernières impressions transmises par le rault, il se rendit compte qu'il avait zylphé le dernier soupir de l'autre. Son adversaire mort gisait sur le tapis.

Parmi les sensations zylphées pendant la bagarre, il y avait les clés qui se trouvaient dans la poche de Lanier, dont une s'adapterait au contact d'une puissante voiture garée devant la maison. Et cette voiture lui permettrait de gagner le quartier général du contrôle au sol de la Station Véga, à Paris, où Mme Carnot, femme immodérément satisfaite d'elle-même, lui permettrait peut-être, sans s'en rendre compte, de mieux connaître la conspiration du Bureau de la Sécurité.

Prudemment, Gregson se dirigea vers la sortie du palais. Sur le siège voisin, la lumière réconfortante de la lampe-témoin du supprimeur de rault lui garantissait que son arrivée ne serait pas détectée, hyper-visuellement du moins. En ce qui concernant l'éventualité d'être repéré optiquement... Il constata, par la fenêtre du poste de garde, que les sentinelles étaient détendues.

Il roula au ralenti jusqu'à la porte. Puis il donna toute la puissance du moteur et passa dans un rugissement.

Quelques minutes plus tard, tendu, il négociait les courbes serrées de la nouvelle autoroute gravissant le mont Valérien. Devant, le clair de lune s'étendait sur les pentes douces, donnant à l'ancien cimetière américain de Suresnes, couvert de brume, une luminosité nébuleuse.

Bientôt, la présence du supprimeur de rault l'agaça, car il regrettait l'incapacité dans laquelle elle le plongeait de zylpher en direction de Versailles, afin de déterminer si le corps de Lanier avait été découvert.

Relâchant la pression de ses mains sur le volant, il passa en revue les nombreuses preuves de l'existence d'un complot dirigé par le Bureau de la Sécurité. Tout d'abord, la notion de pouvoir qui présidait à tout, au sein de l'académie de Versailles... et que symbolisait magnifiquement l'attitude assurée de Sharon, la jeune Irlandaise, qui appelait de ses vœux une « élite investie du pouvoir », dominant un « système féodal moderne ». Et Karen avait confirmé l'adhésion du Bureau au concept de « pouvoir », bien qu'elle eût présenté l'affaire (seulement à cause de lui ?) sous la forme atténuée d'un contrôle bienveillant, bien qu'autoritaire, sur l'ensemble de la Terre.

Puis Simmons avait été assassiné parce que ses convictions étaient en contradiction avec celles du Bureau... parce que le pouvoir ne « l'intéressait pas ». Et, finalement, Lanier rêvait d'un pouvoir absolu dont l'oligarchie distribuait déjà les satrapies et désignait les « autorités suprêmes ».

Ces éléments permettaient – ils d'affirmer que le Bureau de la Sécurité réalisait effectivement un plan destiné à lui assurer le contrôle permanent de la Terre ? Peut-être. Peut-être pas. Mais, si les structures d'un tel complot existaient bien, M^{me} Carnot en connaîtrait probablement tous les détails.

Abandonnant, provisoirement du moins, ses soucis, Gregson accueillit

avec joie la possibilité de tourner son attention névroglique sur Chandeem, qu'il pouvait à présent zylpher, juste au bord du champ de stygum. L'hyperluminosité brillante l'emplit d'un sentiment de confiance et...

Il sursauta. Comment pouvait-il percevoir Chandeem ? Le supprimeur de rault ne le protégeait-il pas de ses émanations ?

Contrarié, il regarda le siège. La lampe-témoin de l'appareil était presque éteinte ! Il manquait de puissance et le champ de stygumnité perdait son intensité...

Il se mit alors en quête d'hypersensations et constata bientôt qu'un véhicule du Bureau de la Sécurité s'était lancé à sa poursuite. Il appuya sur l'accélérateur et la voiture bondit en avant.

Bien entendu, ils l'avaient zylphé ! Son supprimeur émettant tout juste assez de stygumnité pour le dissimuler, comment l'anomalie hypervisuelle que constituait un *morceau de voiture* lancé à toute vitesse sur l'autoroute aurait-elle pu leur échapper ?

Puis il comprit ce qui se passait. Avec les mouvements de la voiture, le bouton de contrôle de l'appareil frottait contre le siège et revenait progressivement à zéro. Il tendit le bras vers le supprimeur, mais sa main s'immobilisa sur le bouton, car des sensations nouvelles, incompréhensibles, assaillirent ses récepteurs névrogliques, s'imposant à son attention.

Il ne se rendit pas immédiatement compte qu'il zylphait une activité frénétique, à haute altitude, presque au-dessus de l'atmosphère. Et ce n'est que quelques instants plus tard qu'il identifia, hypersensitivement, la navette du service spatial du Bureau de la Sécurité, descendant en chute libre et tirant continuellement avec un gros canon-laser.

La cible de ce tir était un objet impossible à identifier, complètement inconnu, parce qu'il n'avait jamais rien zylphé ni vu de tel. L'objet qui était à présent dans l'atmosphère, ayant finalement échappé à la navette, décélérerait tandis que sa surface externe s'en allait en lambeaux, molécule après molécule.

L'étrange appareil avait été touché par plusieurs rayons. À l'intérieur, la charpente se désintégrait (mais il sentit que c'était voulu) suivant un rythme tel que la capsule s'évaporerait peu après avoir touché le sol. Et il comprit qu'au point d'impact serait déposé... un Valorien.

Malgré la distance, il perçut les cœurs jumeaux, battant sur une cadence affaiblie en raison d'une blessure à la tête reçue au cours de l'attaque. Et il zylpha que l'extra-terrestre était inconscient.

La voiture de Gregson, négociant une courbe serrée, dérapa vers le fossé,

et il en reprit le contrôle juste à temps pour éviter l'accident. Il remit le bouton du suppresseur sur « marche ». La lampe-témoin brilla à nouveau et, immédiatement, il lui devint impossible de zylpher quoi que ce soit.

La voiture se redressa et, jetant un coup d'œil derrière lui, Gregson constata que ses poursuivants avaient gagné beaucoup de terrain et étaient à présent en contact visuel. Au même moment, un rayon laser jaillit dans l'obscurité et coupa un arbre, à sa gauche.

Le ruban de béton descendait en courbes successives bordées de buissons. À la sortie du virage suivant, une route secondaire apparut dans la lumière des phares. Il freina brutalement. S'arrêtant presque, dans un hurlement de pneus, il quitta l'autoroute, dissimula le véhicule derrière un rideau d'arbres et éteignit les phares.

Quelques secondes plus tard, la voiture du Bureau de la Sécurité passa à toute allure.

Guidé par le seul clair de lune, il continua, dans l'espoir que cette route secondaire le conduirait à une autre grande artère permettant de gagner Paris.

Puis quelque chose brilla sur sa gauche, près du sol, et il se souvint de la capsule.

Conscient du fait que les Gardes avaient certainement zylphé la capsule et se rendraient finalement sur les lieux de la chute, il arrêta néanmoins la voiture et traversa le champ à pied.

Il y avait longtemps qu'il avait envie d'interroger un Valorien. Mais on craignait que les agents spéciaux trop curieux ne finissent en marionnettes hypnotisées dans une cellule de conspirateurs. C'était du moins l'opinion du Bureau.

Se dirigeant vers le point d'impact, il se souvint de sa rencontre avec un extra-terrestre, à Manhattan. Il était à l'époque convaincu que le fait de s'être lui-même administré une injection provenait de son inattention et de la souplesse supérieure de son adversaire. Mais Radcliff l'avait mis sur le compte de la contrainte hypnotique.

À présent, il ne savait plus très bien. Et il avait l'intention de s'en rendre compte par lui-même.

Parvenu à l'endroit où s'était posée la capsule, il ne trouva qu'un extra-terrestre inconscient. Il transporta le Valorien dans la voiture, constatant avec contrariété qu'il lui faudrait attendre un hypothétique répit pour explorer les pensées de l'homme sans connaissance.

L'homme ? se demanda-t-il soudain en posant le Valorien sur la banquette arrière.

Pendant un bref instant, il alluma le plafonnier et vit se confirmer ses soupçons. Accentuant les formes féminines de la prisonnière, il découvrit un chemisier et un pantalon de style parisien, ainsi que des cheveux raides, d'un noir intense, qui par contraste rendaient sa peau moins olivâtre.

Se demandant avec inquiétude si elle était grièvement blessée – et ne sachant que faire d'elle – il se remit en quête d'un chemin plus sûr pour Paris.

Il était presque deux heures lorsqu'il sortit finalement du labyrinthe de routes secondaires qui s'étend à l'ouest de Paris, s'engagea sur la route de Madrid puis dans le bois de Boulogne, qui lui était familier.

Mais ce qui, dans son souvenir, était un charmant parc avait été remplacé par un gigantesque centre d'isolement de hurleurs, qui se dressait dans le ciel nocturne et luisait dans la lumière antiseptique de ses propres illuminations. Des ambulances convergeaient vers rétablissement par toutes les rues qui y aboutissaient et il semblait qu'un nombre inconsidéré de personnes eussent été frappées par la maladie.

Quittant le bois de Boulogne par la porte Maillot, il accorda un dernier regard, soudain chargé de méfiance, au gigantesque bâtiment. Et il se souvint, avec inquiétude maintenant, que le Bureau de la Sécurité supervisait tous les centres d'isolement.

En fait, le Bureau était en mesure de surveiller tous les individus qui devenaient hurleurs. Les centres étaient-ils en réalité des stations de triage... chargées de sélectionner, parmi les survivants, ceux qui pourraient servir le complot et de conditionner les autres afin que leurs récepteurs névrogliques restent à jamais fermés ?

Dégoûté, il se représenta une conspiration qui grossissait d'elle-même, n'endurait pas la moindre opposition, se nourrissait de ses objectifs insidieux, se servait de l'avantage de l'hyperperception pour installer ses membres aux postes clés de l'autorité gouvernementale et des institutions économiques de toutes les nations, et assassinait tous ceux, qui étaient en mesure de révéler ses intrigues... Comme on avait assassiné Simmons et la femme du centre d'isolement de Rome ?

Puis, saisi par le désespoir, il crispa soudain les mains sur le volant. Forsythe avait résolu de maîtriser le sixième sens ! Et il était *extérieur* au complot. En outre, le Bureau était au courant, parce que cette information était gravée dans les cellules de la mémoire de Gregson, laquelle avait été exposée aux zylpheurs du Bureau à Versailles. Par conséquent, la conspiration ne pouvait tolérer l'existence indépendante de Forsythe !

Était-ce pour cela que la ferme avait été soudain abandonnée, sans que Bill et Helen eussent laissé la moindre trace ?

Plus déterminé que jamais à voir Mme Carnot, Gregson s'engagea dans l'avenue Foch, mais fut obligé de ralentir. Les trottoirs et la chaussée grouillaient de Parisiens hagards, La lumière brutale des lampes à vapeur de xénon éclairait leurs visages crispés par la peur. Et, prévoyant la panique, presque tous agitaient une seringue hypodermique.

Gregson trouvait incroyable qu'un tel nombre d'individus devinssent hurleurs. Puis il se dit que l'explosion de rault qui avait commencé la veille, l'émission passant par une large fissure du champ de stygum, devait être la plus importante jamais enregistrée.

Après avoir été deux fois bloqué par des ambulances, il s'engagea finalement dans la rue de la Sérénité. C'était un autre monde... paisible, silencieux, justifiant le nom de la rue. S'arrêtant devant la grille ouvragée, il comprit la raison d'un contraste aussi saisissant.

Tous les immeubles voisins du n° 17 devaient abriter le quartier général du contrôle au sol de la Station Véga. Et ils devaient être tous dans le champ d'un gros supprimeur de rault. Il vérifia son hypothèse en éteignant son supprimeur. Il avait deviné juste : il ne put rien zylpher.

Avant de descendre de voiture, il regarda, hésitant, la Valorienne sans connaissance allongée sur le siège arrière. Même s'il l'avait voulu, il ne pouvait rien pour elle.

Sur le trottoir, il s'arrêta à nouveau, examinant le flot régulier d'employés qui franchissaient l'entrée principale. L'immeuble donnait l'impression qu'un événement important était sur le point de se produire, et Gregson se demanda s'il avait un rapport avec l'augmentation soudaine de la quantité de rault émise par Chandeem.

Il se joignit à un groupe qui traversait la cour en toute hâte. Puis il passa devant le gardien de la porte et gagna l'escalier en spirale sans avoir été inquiété, remerciant la confusion et l'impatience, quelle que soit leur cause, qui lui avaient permis d'entrer tranquillement.

En compagnie des autres, il gravit les marches. La plupart des nouveaux arrivants se rendaient à la salle de conférence du deuxième étage, où un public nombreux était installé face à une scène vide. Dans les compartiments vitrés du troisième et du quatrième étage, il constata que des cartes représentant diverses régions du monde étaient projetées sur les murs. Les plus nombreuses concernaient les États-Unis et l'Europe.

Au septième étage, l'énorme sphère planétaire qui devait être le cœur du centre de contrôle au sol de la Station Véga était dans le noir, tout comme la pièce elle-même, ainsi que le matériel électronique et les écrans.

Considérant l'intense agitation dont le bâtiment était le théâtre, il constata sans surprise que Mme Carnot était levée... dans son salon tapissé de satin. Les rideaux tirés devant les portes-fenêtres cachaient la terrasse.

Vêtue d'un pyjama et d'une robe de chambre de soie, la vieille femme était assise, dans une chaise roulante, devant un écran vidéo portable et un tableau de commandes compact. Chaque fois que ses doigts atrophiés touchaient un bouton, l'image de l'écran passait d'un centre d'activité du bâtiment à un autre.

Sur la table, près d'elle, reposait un générateur de rault dont le témoin vert était éteint. Le fait qu'elle n'eût pas zylphé sa présence dans le couloir prouvait également que le générateur ne fonctionnait pas.

Mais, lorsqu'il pénétra dans la pièce, elle se retourna. Il plongea dans sa direction, empoigna la chaise roulante et l'éloigna du tableau de commandes.

La peur se peignit sur les rides de son visage et elle voulut se lever. Mais elle retomba aussitôt, le souffle court. Puis elle serra sa robe de chambre plus étroitement autour d'elle et sa chaleur parut lui rendre son calme.

— « Vous êtes en retard, *monsieur*. Je vous attendais beaucoup plus tôt. »

— « Vous *saviez* que j'avais quitté Versailles ? »

— « Je savais que vous *partiriez*. Je l'ai zylphé lorsque vous êtes venu, il y a deux semaines. Mais vous ne me faites pas peur. Car, voyez-vous, *monsieur*, vous êtes sur le point de mourir. »

Ses yeux pâles, enfoncés sous de minces sourcils gris, s'emplirent soudain de joie en raison de son expression ébahie.

— « *Oui, monsieur...* sur le point de mourir. Toute la journée, j'ai zylphé la proximité de la mort... Dans cette pièce même. Toutes les forces, toutes les structures de la matière et du temps parlaient d'elle, et j'ai craint de percevoir ma propre fin. »

Son sourire, quoique faible, était moqueur.

— « Mais, finalement, j'ai zylphé que ce serait une mort violente, sauvage, et j'ai compris que je ne risquais rien, car aucune violence ne peut s'abattre sur moi ici. Aussi, lorsque vous êtes arrivé, j'ai compris que les présages se réaliseraient. »

Il écarta cette tentative dérisoire, évidente, de l'effrayer.

— « Le Bureau de la Sécurité veut gouverner le monde, n'est-ce pas, totalement et de manière permanente ? » demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— « Nous ne voulons pas cela. Nous *l'avons* déjà. Rares sont les

gouvernements qui ne doivent pas leur autorité au bon vouloir du Bureau. Car, *en réalité*, nous avons patiemment confié à nos hommes, à nos zylpheurs, la charge de ces gouvernements, partout. Tout comme, il y a bien longtemps, nous avons également placé notre personnel aux postes de responsabilité du secteur économique. »

Gregson se redressa pensivement, se souvenant que les ex-hurleurs aux postes importants, dans le secteur public comme dans le secteur privé, constituaient depuis longtemps la caractéristique de la réaction de la société à l'épidémie. Tout le monde admettait que ceux qui avaient vaincu la maladie étaient plus qualifiés pour assumer les pouvoirs politique et économique.

— « Et la richesse du monde ? » poursuivit M^{me} Carnot avec assurance. « Nous avons tout ce qui nous est actuellement nécessaire. Et le reste ne peut nous échapper. Par l'intermédiaire des impôts nationaux, nous touchons déjà la moitié des revenus de tous les gouvernements. Bien entendu, cela n'est rien en comparaison de ce que nous percevrons lorsque nous aurons vaincu l'épidémie et que le monde retrouvera toute sa capacité de production. »

Gregson se pencha sur la femme.

— « Cela ne marchera pas », affirma-t-il avec gravité. « Lorsque le supprimeur de la Station Véga fonctionnera, les peuples du monde se soulèveront et se débarrasseront de ce joug. »

Elle haussa les épaules.

— « Ils essayeront peut-être. Mais ils ne réussiront pas. Il y a des Gardes internationaux partout. Et, si notre autorité semblait menacée, il nous suffirait d'éteindre le supprimeur pour qu'aussitôt l'épidémie reprenne de plus belle. »

La coercition à l'échelle astronomique. Et Gregson se rendit compte que cela fonctionnerait bel et bien... qu'il n'y avait en fait pas d'autre possibilité. Ou bien la Terre serait condamnée à un dépeuplement presque total, en raison des conséquences fatales de l'hypersensibilité, ou bien il lui faudrait accepter la disparition de l'épidémie, en supprimant le rault à l'échelle planétaire, aux conditions imposées par le Bureau.

Il lui prit le poignet.

— « Parlez-moi des Valoriens. Que font-ils ici, en réalité ? »

Mais elle dégagea son bras.

— « Un individu tout juste capable de zylpher », protesta-t-elle puérilement, « ne peut espérer que Madame Carnot réponde à ses questions. » Elle s'immobilisa, les lèvres obstinément serrées.

Il s'empara du générateur de rault qui se trouvait sur la table et tourna le

bouton jusqu'au moment où ses récepteurs névrogliques commencèrent à réagir au flot d'hyperluminosité artificielle. Au début, il ne zylpha que les complexités physiologiques de son corps, l'écoulement du sang dans les minuscules capillaires, la lente usure catabolique des cellules agonisantes, leur remplacement anabolique.

Il tourna le bouton d'un autre cran et la présence de M^{me} Carnot devint perceptible au sein du champ. Il écarta les sensations porteuses d'impressions fortes mais indésirables... tout comme une personne contemplant une mosaïque complexe, ignorerait l'ensemble pour examiner un détail. Et il concentra son attention sur la structure complexe de son esprit, s'efforçant désespérément de découvrir le secret permettant de percevoir les pensées et les convictions.

Vaguement, il perçut le mal, la méchanceté totale, la soif de pouvoir, que ne diminuait pas la sénilité. Mais il y avait autre chose dans son esprit... une impatience avide qui vibrât comme un accord sonore dans tout le spectre de sa pensée inconsciente. Quelque chose qui semblait battre à l'unisson de l'impatience malsaine de ses espoirs.

L'instant suivant, le générateur de rault lui fut arraché par une main qui avait plongé si rapidement dans le champ compact d'hyperluminosité qu'il n'avait guère eu le temps de la zylpher. L'appareil s'écrasa à terre et deux Gardes internationaux lui plaquèrent les bras contre le corps. Un troisième se pencha avec sollicitude sur M^{me} Carnot.

— « *Tuez-le ! Tuez-le !* » glapit-elle. « *Tout de suite ! Tuez-le !* »

Répondant à cet ordre frénétique, un Garde pointa son laser sur Gregson.

Mais au même moment un formidable déluge de rault s'abattit sur la pièce, et soudain Gregson put zylpher l'immeuble tout entier... tous les gens qui s'y trouvaient, toute l'activité électronique de tous les circuits de tous les ordinateurs, tableaux de commandes et projecteurs automatiques.

M^{me} Carnot poussa un hurlement de terreur et ses yeux se révoltèrent, comme pour regarder à travers le plafond.

Puis Gregson perçut la source de ce puissant flot d'hyperluminosité. Un gros générateur de rault équipait un hélico à long rayon d'action qui s'était immobilisé à la verticale de la terrasse dallée. Lorsqu'il atterrit, écrasant les plantes tropicales et éparpillant les meubles, les Gardes ouvrirent le feu.

Des humains et des Valoriens jaillirent de l'hélico. La fenêtre fut défoncée et les lasers sillonnèrent la pièce. Pris entre deux feux, Gregson se jeta au sol.

Deux gardes tombèrent et M^{me} Carnot, touchée par plusieurs rayons, s'affaissa dans son fauteuil roulant. Son bref cri d'agonie fit penser au grincement de la craie sur un tableau noir.

Malgré la confusion, Gregson zylpha cependant plusieurs objets énormes filant dans le ciel nocturne, à des centaines ou même des milliers de kilomètres de là. Leur gigantisme, leur nature mortelle, la brutalité de leurs intentions avaient irrésistiblement attiré son attention. Et il perçut le caractère nucléaire de leurs chargements.

— « Gregson ! Gregson ! »

C'est visuellement qu'il reconnut Kenneth Wellford, son ami britannique qui avait pris à Londres la route des hurleurs.

Gregson se redressa.

Et Wellford tenta en vain de détourner le laser que son voisin valorien tenait à la main. Son amplificateur linéaire cracha un rayon qui frappa Gregson en pleine poitrine.

INTERLUDE

Immobile au-dessus de l'océan Atlantique, à trente-cinq mille kilomètres de la Terre, la masse énorme, tournant sur elle-même, de la Station Véga était en orbite stationnaire.

Ne fonctionnant que sur une partie de ses possibilités, le système de maintien des conditions de vie comportait des inconvénients agaçants. Toutefois, dès que le service spatial du Bureau de la Sécurité se serait procuré le personnel qualifié, les déficiences seraient éliminées. On pourrait alors espérer que l'air recyclé serait plus pur, la rotation stabilisée en vue d'obtenir une pesanteur constante de 1 G, et que les boucliers antiradiations ne se contenteraient pas de fonctionner au seuil minimum autorisé.

Des techniciens connaissant le fonctionnement des systèmes, sans être obligés de s'en remettre au rault pour zylpher leur structure et leur raison d'être, étaient absolument nécessaires. Car la Station Véga produisait déjà l'embryon du champ de stygumnnité qui recouvrirait la Terre. Et le champ était déjà si puissant que les générateurs locaux ne pouvaient émettre aucune hyperluminosité zylphable dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres.

Dans la salle de commandes centrale, August Pritchard, directeur adjoint du service spatial du Bureau, se tenait devant les innombrables écrans, fasciné par les scènes en provenance de la surface.

Néanmoins, il prit le temps de demander dans l'interphone :

— « À votre avis, Swanson, quel est actuellement le rayon de notre champ ? »

— « Sept mille cinq cents kilomètres environ », répondit immédiatement son correspondant. « Il faudra qu'on nous livre d'autres générateurs et que nous les branchions sur le circuit du supprimeur si nous voulons continuer de l'étendre. »

Pritchard détacha le bouton de cuir de sa veste d'uniforme et la chair molle de son cou, précédemment comprimée dans l'encolure raide du vêtement, s'affaissa confortablement.

— « Quand ferons-nous un nouveau test de rendement ? » demanda Swanson.

« Une navette se dirige vers nous. Elle nous donnera le top au moment où elle entrera dans la stygummité. »

Pritchard passa une main impatiente sur son crâne chauve. Il plissa le nez en respirant un air qui, une fois de plus, semblait légèrement malsain. Et, se dirigeant vers les écrans, il s'aperçut que son pas devenait désagréablement lourd. La rotation de la Station, dont le contrôle n'était pas encore complètement maîtrisé, semblait s'être légèrement accélérée.

Nom de Dieu ! Quand leur enverrait-on un individu capable de mettre de l'ordre dans cette pagaille ? Ils avaient parlé d'un certain Gregson. Il avait été ingénieur responsable des systèmes de la Station Véga. Voilà quelqu'un d'utile !

Le sas s'ouvrit brusquement, et un individu dégingandé, dont la veste d'uniforme à col montant, portant l'insigne du service spatial, accentuait encore ta taille, entra. Les cinq étoiles de son col indiquaient qu'il était le directeur de ce service.

— « Le vaisseau chargé du test approche », annonça le général Forrester. « Il est visible sur l'écran n° 13. »

Pritchard brancha l'écran n° 13 et le tube montra immédiatement le vaisseau, se découpant sur le pastel bleu-vert de la Terre.

— « Le contact est toujours rompu avec Paris et le contrôle au sol », avoua le général. « Je me demande ce qui se passe. »

— « Rien de grave, probablement. L'attaque des bases valoriennes leur a certainement pris tout leur temps. »

— « Je le suppose. Mais ce qui m'inquiète, c'est que nous n'avons lancé que quatre missiles nucléaires. Je croyais qu'il y avait vingt-deux cellules valoriennes à détruire. »

— « Il faut du temps, sans doute. Nous nous occuperons des autres avant la fin de la nuit. »

— « Mais c'est justement là le problème. Nous étions censés les frapper toutes en même temps, pour qu'il n'en réchappe pas une. »

Pritchard se retourna vers les rangées d'écrans. À droite, dans l'hémisphère éclairé, un champignon atomique stagnait au-dessus du sud de l'Ukraine ; il y en avait un autre en Égypte, à l'est du Caire. À gauche, dans le noir de la nuit terrestre, deux points de fureur nucléaire résiduelle scintillaient dans l'obscurité... le premier au Québec, le second au nord-ouest du golfe du Mexique.

— « C'est un joli feu d'artifice ! » fit remarquer Pritchard.

— « *Je préférerais qu'il soit plus fourni* », répliqua Forrester, mal à l'aise.

L'interphone craqua.

— « *La navette approche du champ de stygumnité.* »

Pritchard se tourna vers le vaisseau chargé du test, à présent énorme devant une Terre qui paraissait toute petite.

Quelques instants plus tard, ils reçurent le top, au moment où le vaisseau entra dans l'immense champ de stygumnité de la Station Véga.

— « *Avez-vous enregistré la distance ?* » demanda Pritchard dans l'interphone.

La réponse lui parvint quelques instants plus tard :

— « *Douze mille kilomètres !* »

Pritchard grimaça un sourire et hocha la tête.

— « *Il ne nous reste plus qu'à étendre le rayon jusqu'à dix-huit mille kilomètres.* »

— « *Ensuite, nous pourrons placer la Station Véga en orbite basse, de sorte que la Terre se trouvera à l'intérieur du champ... à l'abri de l'hyperluminosité.* »

— « *Mais il subsiste un problème* », rappela Pritchard, « *nous avons besoin de Gregson pour changer correctement d'orbite et stabiliser cette roue.* »

Gregson se retourna sur la toile tendue et sa poitrine douloureuse le fit grimacer. Puis il se souvint de M^{me} Carnot, du combat au laser, et s'assit sur le lit de camp, secouant la tête.

Tout autour de lui se dressaient des murs de pierre, humides à cause de l'âge et couverts de mousse. La pièce était immense. Un escalier de blocs de pierre taillée aboutissait dans la pièce, le long d'un mur, changeait de direction puis poursuivait son ascension.

Se tenant la poitrine, il gagna une fenêtre d'un pas mal assuré. En bas s'étendait un panorama de remparts et de créneaux effondrés entourés d'un fossé. Il y avait là plusieurs constructions de moindre importance : tourelles, remblais, bastions en saillie dans le fossé intérieur. Tout était couvert de lierre, envahi par la végétation et sur le point de s'écrouler.

Derrière le fossé extérieur, une colline boisée se dressait sur le ciel bleu. Dans la direction opposée, la même pente, couverte d'une vigne lépreuse mal entretenue, descendait jusqu'à la berge d'un cours d'eau large et rapide.

Il ne pouvait s'agir que de la vallée du Rhin. Et il se trouvait dans le donjon d'un château médiéval.

Un mouvement, dans le fossé intérieur, attira son attention ; il regarda derrière les arbres chétifs poussant au pied du rempart, qui dissimulaient presque complètement deux hélicos à long rayon d'action. Puis il se souvint que ses cellules névrologiques les avaient sensibilisés. Mais il ne pouvait rien zylpher, dans ce noir stygumbrique.

Quelques instants plus tard, cependant, un jaillissement puissant d'hyperluminosité s'abattit sur lui. Il n'était pas produit synthétiquement, car il en zylpha l'origine : Chandeen. On avait éteint le supprimeur qui jusque-là annulait le rault, enveloppant le château dans un manteau de stygumnité artificielle.

Visuellement, il concentra son attention sur deux hommes qui se tenaient derrière la portière ouverte de l'hélico le plus proche. Néanmoins il ne pouvait les zylpher, l'appareil étant caché dans une sphère de méta-obscurité qui diminuait et grandissait sans cesse. De toute évidence, ce champ fluctuant était celui qui l'enveloppait quelques instants plus tôt.

Gregson concentra son attention transsensorielle sur le château. Il était complètement abandonné, sauf en deux endroits. Dans la chapelle décrépie de la cour, plusieurs hommes assemblaient les composants d'une machine massive et complexe qui, manifestement, était à vue de zylph destinée aux transmissions hyper-électromagnétiques à longue distance... un émetteur cosmique fonctionnant sur un principe basé sur le transport du signal par un mince rayon de rault...

Deux des hommes étaient valoriens. Malgré la distance, il n'était pas difficile de zylpher les cœurs jumeaux. Éparpillés dans la chapelle et émettant toujours de l'hyperluminosité, malgré la disparition récente du champ de stygumité artificielle, il y avait plusieurs générateurs. Ils font penser, se dit Gregson, à des lanternes rassurantes, suspendues aux parois d'une caverne et repoussant le noir horrible, terrifiant.

Puis un mouvement dans la partie centrale du château, deux étages en dessous, attira son attention et il zylpha Wellford en compagnie de deux Valoriens. L'un d'entre eux, l'extra-terrestre qu'il avait ramassée dans un champ, près de Paris, était assise sur un lit de camp, la tête bandée.

Soudain il se rendit compte que Wellford avait pris conscience de sa présence et zylphait dans sa direction. Mais au même moment la sphère de stygumité de l'hélico grossit et Gregson ne perçut plus rien.

Quelques instants plus tard, des pas pressés gravirent les marches et Wellford, souriant, apparut en haut de l'escalier.

— « Bienvenue dans les rangs des zylpheurs ! Je ne savais pas que tu appartenais au club. »

Il avait changé, mais peu. La raie de sa chevelure blonde était de travers et son visage, bien qu'exprimant superficiellement la bonne humeur, ne pouvait dissimuler complètement l'inquiétude intense qui le marquait. Toutefois, malgré les soucis, il semblait être toujours l'Anglais vif et joyeux qu'il avait connu deux ans plus tôt.

Il se dirigea vers Gregson et lui serra la main.

— « Je suis vraiment désolé pour ce coup de laser, hier soir. J'ai fait mon possible pour le dévier. Heureusement, c'était un rayon large. »

Comme Gregson, incertain, le regardait sans répondre, il ajouta, avec une pointe d'agacement et sur un ton faussement mélodramatique :

— « Allons, Greg ! Tu es mal informé. Je ne suis pas sous l'influence malsaine de Valoriens animés de mauvaises intentions. Je ne suis pas entre leurs mains un simple automate dénué d'intelligence. »

— « Comment sais-tu que c'est ce que l'on m'a dit ? »

— « J'ai eu l'occasion de te zylpher à fond, hier soir, après qu'on t'eut ramassé. » Il s'assit sur le lit de camp et offrit des cigarettes.

Gregson se sentait un peu mal à l'aise... pas trop, cependant.

— « Que préparez-vous, les Valoriens et toi... une contre-conspiration ? »

— « Si l'on veut. Mais, apparemment, nous avons progressé, hier soir, ne penses-tu pas... ? Avec ce raid contre le contrôle au sol de Paris. »

— « Manifestement, il a réussi. »

— « Complètement. Nous avons même pu arracher quelques guêpes au nid et les soumettre à un zylph complet, sans parler du travail effectué sur Carnot. Et, quand le sommet de la pyramide s'effondre, la confusion ne manque pas de s'installer. »

— « Était-elle effectivement le sommet ? »

— « Une des premières personnes sensibles au rault. Connaissant à fond le zylph. »

— « Aussi forte que les Valoriens ? »

— « Oh non, bien sûr ! Nous commençons tout juste à zylpher... Même Radcliff. Et les Valoriens l'ont fait toute leur vie. Et nous zylphons dans une stygumnie presque totale, en comparaison de l'espace riche en rault où se trouve Valoria. »

Gregson renonça à regarder fixement sa cigarette.

— « Et où cela se trouve-t-il ? »

— « Plus près du centre de la galaxie. La planète est sortie du stygumbra il y a quelques milliers d'années. À propos, merci d'avoir recueilli Andelia ! Nous avons zylphé qu'elle était dans ta voiture juste avant le regroupement. Et, incidemment... elle ne pratique pas l'hypnose. Les autres Valoriens non plus. »

Gregson n'était cependant pas tout à fait prêt à admettre que les extra-terrestres représentaient l'autre face de la pièce. Car il pourrait bien apparaître que le choix entre les Valoriens et le Bureau, une fois mis en lumière, ne serait que celui du moindre mal. Et les informations les moins valables ne pouvaient être que celles que fournissaient les extra-terrestres eux-mêmes, ou les humains appartenant à leurs cellules. Et si les Valoriens utilisaient *effectivement* la contrainte hypnotique ?

— « Le Bureau s'est donné beaucoup de mal pour nous faire croire que les Valoriens étaient les maîtres des techniques de suggestion, n'est-ce pas ? » demanda-t-il en guise de test, épiant la réaction de l'Anglais.

— « Exact ! Comme tu le sais, ils ont fait passer un de leurs hommes de main pour un extra-terrestre bourré de sédatifs, de sorte qu'ils ont pu le présenter sur scène, à Londres, où il a reconnu l'existence de la contrainte hypnotique. Ce pauvre imbécile... ! Il ne savait pas qu'il serait assassiné, pour rendre la démonstration plus convaincante. »

Était-ce ce qui s'était effectivement produit ? Ou bien, se demanda Gregson, les Valoriens ont-ils *persuadé* Wellford de croire cette version ?

L'Anglais haussa les épaules.

— « Néanmoins, le jeu en valait bien la chandelle. Tout le monde a été absolument convaincu qu'il fallait abattre les Valoriens à vue, sans leur laisser l'occasion de s'expliquer. »

Wellford agissait-il sous la contrainte ?... Était-il influencé de telle manière qu'il ne pouvait que faire avancer la cause des extra-terrestres ? Provisoirement, Gregson décida de paraître convaincu par leurs arguments, quels qu'ils fussent. Et ses réserves resteraient indécelables aussi longtemps qu'ils maintiendraient sur le château le champ de stygumité qui interdisait de zylpher.

Il se souvint soudain des sensations perçues chez Mme Carnot, juste avant d'être touché par le laser.

— « Il y a eu un conflit nucléaire ! »

Wellford secoua la tête.

— « Non, pas un conflit. Seulement une attaque. Un début d'attaque plutôt... Sur les positions valoriennes. C'était l'objectif principal de notre raid... Étouffer l'offensive dans l'œuf. Et nous avons presque réussi. Quatre missiles seulement ont pu décoller. Deux d'entre eux ont atteint leur cible, mais nous en avons déjà évacué une. Néanmoins le raid nous a accordé un délai de grâce pendant lequel nous avons pu évacuer les autres. »

— « Pendant un moment, j'ai cru que nous étions à nouveau en 95, et non en 99. »

— « Oh non ! Cela ne se produira jamais plus. Il ne reste plus que des armes nucléaires légères. Et tous les arsenaux appartiennent au Bureau. Comme les pays lui appartiennent également, il n'a pas intérêt à endommager davantage ses propriétés, contrairement à ce qui s'est produit en 95. »

— « Tu veux dire que le Bureau... ? »

— « Naturellement ! » affirma Wellford, repoussant les cheveux qui lui étaient tombés sur le front. « C'était là le coup de maître de sa stratégie. C'est le doigt du Bureau qui a appuyé sur la gâchette nucléaire, il y a quatre ans. Et

pour une raison toute simple. Non seulement le conflit réduisit l'autorité nationale à l'impuissance, mais il créa également un vide de peur et d'incapacité militaire. En comblant ce vide, le Bureau put assumer – avec bienveillance, bien entendu – un pouvoir pratiquement illimité. »

Wellford écrasa sa cigarette et se leva, regardant par la fenêtre le soleil qui descendait sur les collines.

— « Tu dois être affamé. Je vais te faire préparer quelque chose, en bas. »

Tandis qu'ils descendaient, il ajouta :

— « À propos, j'ai d'excellentes nouvelles pour toi. Mais il est une personne plus digne que moi de te les annoncer. »

— « Helen et Bill ? » supposa Gregson.

Wellford s'arrêta sur une marche.

— « Non, pas tes amis. En outre, nous ne pouvons rien pour eux en ce moment. »

— « J'aimerais essayer d'appeler à nouveau la ferme. »

L'autre secoua la tête d'un air gêné.

— « Nous fonctionnons absolument sans transmissions. L'opération qui se déroule ici est absolument cruciale. Nous ne pouvons pas compromettre nos chances de succès en risquant d'indiquer au Bureau l'endroit où nous nous trouvons. »

— « Quel est ce projet ? »

— « Un appel à l'aide aux Valoriens. Dans un jour ou deux, nous espérons être en mesure de transmettre le message. Ensuite, tu pourras rechercher Forsythe et sa nièce. »

Dans une salle identique située à l'étage inférieur, Gregson se retrouva seul face à un repas de produits synthétiques, tandis que Wellford allait participer au montage de l'émetteur. Après le repas, il fouilla ses poches, à la recherche du supprimeur de rault qu'il avait dérobé à Versailles. Il avait disparu !

Allumant une cigarette, il sortit sur le balcon et s'accouda au parapet de pierre, contemplant les collines faiblement éclairées par le clair de lune. Déprimé par ses hésitations, il se demanda s'il ne devrait pas tenter de s'échapper avant qu'il ne soit trop tard... avant qu'ils aient pu le réduire en esclavage hypnotique.

Examinant les remparts intérieur et extérieur qui entouraient le château, il localisa un des tunnels permettant de passer dessous et de gagner la colline.

L'endroit ne semblait pas gardé.

Puis un mouvement, à l'entrée du tunnel, attira son regard. Un homme traversait la cour intérieure... Prudemment, ramassé sur lui-même. Il émergea à découvert et le clair de lune fit briller l'intensificateur linéaire de son laser.

Un autre mouvement, plus prudent encore, attira l'attention de Gregson sur une silhouette tapie sur le rempart, au-dessus de la sortie du tunnel. Quelques instants plus tard, elle sautait et se jetait sur l'homme armé.

Roulant sur le sol, ils luttèrent et un mince rayon, qui coupa le sommet d'un des clochers de la chapelle, jaillit du laser. Puis l'arme fut arrachée à la main de l'homme et une voix gutturale hurla une kyrielle d'injures germaniques.

Soudain, des projecteurs éclairèrent la scène, puis humains et Valoriens sortirent en courant de la chapelle.

Gregson recula dans l'obscurité afin qu'ils ne puissent pas voir qu'il avait été témoin de cet événement.

L'intrus, tenu par plusieurs Valoriens, se débattait. Individu robuste, d'âge mûr, il ne cessait de crier.

Wellford s'immobilisa devant lui, mais il dut hurler à plusieurs reprises pour le faire taire. Puis ils parlèrent allemand.

— « Que dit-il ? » demanda un Valorien quelques instants plus tard.

— « C'est un patron de pousseur qui habite dans les environs. Nos lumières l'ont attiré ici. »

— « Il n'appartient pas au Bureau ? »

— « J'en suis convaincu. Bien entendu, nous pourrions toujours nous en assurer plus tard. »

Le Valorien qui avait désarmé l'Allemand ramassa le laser et s'épousseta.

— « Son esprit me plaît. Il pourrait nous servir. »

— « De toute évidence, nous ne pouvons pas le laisser partir », dit Wellford.

— « Dans ce cas, gardons-le jusqu'au moment où nous aurons le temps de le persuader. »

Ils poussèrent l'Allemand dans la chapelle et les projecteurs s'éteignirent, laissant Gregson avec une idée assez précise de l'efficacité de la surveillance du château.

— « Tout ira bien... dès qu'il aura compris », dit une voix douce, derrière

lui.

Gregson sursauta et se retourna, faisant face à la Valorienne qui se tenait sur le seuil, la faible lumière de la pièce soulignant la minceur de sa silhouette.

— « Je regrette de vous avoir fait peur », s'excusa-t-elle. « Je m'appelle Andelia. »

Méfiant, il rentra dans la pièce.

— « Et qu'est-ce que cet homme, comprendra, Andelia ? »

— « La plupart des choses que vous savez déjà... et d'autres, que vous ignorez encore. »

Même en fonction des critères terrestres, elle était jolie. Son bandage, posé presque comme un turban au-dessus de son visage lisse et olivâtre, lui donnait une allure un peu orientale.

— « Et quand nous lui aurons appris à zylpher », poursuivit-elle, s'asseyant à table, « tout lui paraîtra crédible et il ne doutera plus de nous. »

— « Pouvez-vous lui *apprendre* à zylpher ? »

— « C'est très facile. Et rapide... Quelques semaines. »

— « Et vous pouvez apprendre à n'importe qui ? À tout le monde ? »

— « Bien sûr. C'était ce que nous avions l'intention de faire lorsque nous avons envoyé notre première expédition, n'est-ce pas ? »

Cette fois, la tromperie était trop évidente. Personne ne pouvait apprendre à tolérer les hurleurs et devenir fonctionnellement hyperréceptif en quelques semaines. Il pouvait en témoigner personnellement.

— « Vous m'avez sauvé la vie », poursuivit Andelia d'une voix songeuse. « Et votre ami Wellford m'a dit que je ne pourrais mieux vous exprimer la gratitude qu'en vous parlant de... Manuel. »

Gregson fut stupéfait.

— « Vous avez des nouvelles de mon frère ? »

— « Il est vivant et se porte bien. Tôt ou tard, vous le zylpherez. »

— « Comment êtes-vous au courant ? Que s'est-il passé ? »

— « Notre vaisseau a repéré votre expédition au moment où elle sortait du stygumbra. Depuis des jours, il était exposé sans protection au rault. Des hommes étaient morts, d'autres étaient devenus fous. Nous avons pu en sauver quelques-uns. »

Sceptique, Gregson dévisagea la Valorienne à la voix douce.

— « Si Manuel avait survécu, il aurait tout fait pour rentrer. »

— « Il ne peut pas rentrer avant que votre planète soit complètement sortie du stygumbra. »

— « Pourquoi ? »

Andelia fit le tour de la table, lentement, précautionneusement, telle une danseuse de corde. Tout d'abord, Gregson ne saisit pas. Puis il comprit qu'une personne habituée à zylpher ne pouvait se déplacer facilement en l'absence du rault. Elle ignorait les embûches que recelait chaque pas.

Elle atteignit la fenêtre et regarda la pente.

— « Peut-être un parallèle vous aidera-t-il à comprendre le problème de Manuel. Supposons qu'un individu appartenant à votre race ait vécu toute son existence dans une caverne. Supposons qu'on l'en sorte et qu'on l'aide à s'accoutumer à la lumière. En apprenant à s'en remettre à ses yeux, il oublierait l'usage de ses autres sens. Si vous l'obligez à retourner dans la caverne, il aurait très peur. Et cette peur du noir serait justifiée. Car il aurait toutes les chances de tomber dans un trou et se tuer. »

Gregson rejeta cette explication. Il ne semblait pas raisonnable de penser que quelques années de pratique du zylph pussent rendre Manuel allergique à la stygumnnité où il avait passé toute son existence.

— « Nous connaissons votre planète depuis quelque temps. Mais nous ne pouvions entrer dans le cône stygumbrique parce que nos instruments de navigation sont tributaires du rault. Tenter de faire entrer un vaisseau dans la méta-obscurité équivaldrait à vous demander de piloter un hélico dans une caverne sans projecteurs ni radar. »

— « Pourtant, malgré tout cela », fit Gregson d'un air dubitatif, « vous vouliez nous aider ? »

— « Oui. Nous ne voulions pas qu'il vous arrive ce qui s'est produit chez nous, quand Valoria est sortie du stygumbra. Les bouleversements politiques ont été intenses. De nombreuses générations ont connu l'esclavage... sous le joug des tyrans valoriens. »

Plus sceptique encore, Gregson dit :

— « Mais quand, finalement, vous avez envoyé une mission de secours, elle n'a rien pu faire ? »

Andelia baissa la tête.

— « Exactement. L'expédition devait examiner la situation, prendre contact avec les autorités et organiser la mise en place de cliniques d'adaptation à l'hypersensitivité. Mais notre émetteur a été détruit pendant un largage. Si bien que nous ne pouvions plus avertir qu'une poignée de néo-

zylpheurs qui avait déjà pris le pouvoir. Et, chaque fois que nous tentions d'expliquer aux gens ce qui se passait, le Bureau de la Sécurité nous en empêchait. »

Gregson resta quelques instants silencieux.

— « Quand vous aurez monté votre émetteur, quel message enverrez-vous ? »

— « Nous dirons que, si nous voulons vaincre le Bureau et empêcher que des millions de personnes soient réduites en esclavage ou bien meurent en étant sensibilisées au rault, c'est maintenant ou jamais. Nous demanderons le matériel nécessaire à l'installation de cliniques... et espérons que, au moment où il arrivera, aucune opposition ne sera en mesure de le détruire. »

— « Comment comptez-vous vous débarrasser de cette opposition ? »

Andelia se redressa et parut soudain soucieuse.

— « Vous m'en demandez plus que je n'en sais. Je ne suis pas au courant de tous nos plans. »

Avait-elle décidé de lui en dire assez pour susciter sa confiance, sans pour autant lui révéler le moindre élément important ?

— « Pourquoi n'existe-t-il aucune générateur de rault ici ? Pour que je ne puisse pas zylpher ces plans ? »

— « Tous les générateurs servent à la construction de l'émetteur... Afin que nous puissions nous assurer que le montage est correct. »

— « Ah, je vois ! »

Gregson s'efforça de paraître convaincu, se rendant compte qu'il avait commis une erreur en manifestant trop franchement ses soupçons.

Elle se dirigea vers l'escalier et s'arrêta avant de le gravir.

— « Oh, je devais vous dire que vous dormirez ce soir dans la pièce qui se trouve exactement au-dessus de celle-ci. Et Wellford vous suggère de prendre un peu de repos. »

Pendant la plus grande partie de la nuit, Gregson demeura cependant éveillé, sur son lit de camp, contemplant d'un air lugubre la lune se coucher sur les collines brumeuses de la rive occidentale du Rhin.

Le fait que le puissant supresseur de rault monté à bord de l'hélico à long rayon d'action continue de fonctionner, produisant un intense champ de stygumité, le frustrait et le satisfaisait en même temps.

Les radiations émises par Chandeen étant complètement bloquées, il était

impossible de zylpher. Et, ne pouvant zylpher, il était incapable de distinguer la vérité du mensonge ; de déterminer si Kenneth Wellford agissait en homme libre ou sous l'effet d'une contrainte hypnotique. En outre, il ne pouvait espérer apprendre dans quel délai il deviendrait lui-même une marionnette dépourvue de volonté.

Par ailleurs, cette méta-obscurité dissimulait ses pensées et ses soupçons aux Valoriens. Et, tant que fonctionnerait le supprimeur de rault, Gregson serait relativement en sécurité... Du moins l'espérait-il.

Néanmoins, il n'avait guère intérêt à rester au château. D'autant qu'il lui fallait absolument retourner en Pennsylvanie, où il pourrait peut-être trouver trace d'Helen et de son oncle.

Ainsi, dans le refuge d'une stygumité qui interdisait tout zylph, il envisagea et rejeta une interminable succession de plans d'évasion... jusqu'au moment où il finit par s'endormir.

Le château étouffait toujours dans son champ de stygumnté artificielle quand Gregson et Wellford prirent leur petit déjeuner, le lendemain matin.

L'Anglais semblait tellement fidèle à lui-même que, sous le soleil rassurant de la vallée du Rhin, Gregson eut beaucoup de mal à croire que l'homme n'était pas libre de ses décisions.

— « Le montage de l'émetteur avance vite », annonça Wellford en terminant son café. « Nous l'aurions sans doute achevé, à l'heure qu'il est, sans l'interruption d'hier soir. J'espère que cela ne t'a pas dérangé. »

— « L'Allemand qui est entré ? » Gregson croyait qu'ils tenteraient de cacher l'incident.

Wellford hocha la tête.

— « Andelia dit que tu as tout vu. Pauvre type ! Je suppose que ce doit être plutôt désagréable... D'être obligé de renoncer à toutes les idées reçues concernant les Valoriens. »

— « Comment va-t-il ? »

— « Il veut toujours se battre. Mais Andelia s'occupe de lui. Nous espérons le persuader rapidement. »

Prudemment, Gregson demanda :

— « Vous allez lui apprendre à zylpher ? »

— « Plus tard. Quand l'occasion s'en présentera. Mais, pour le moment, nous sommes beaucoup trop occupés. »

— « Selon Andelia, les Valoriens peuvent lui enseigner l'hyperperception en quelques semaines. »

— « Trois, d'après ce que je sais. »

— « As-tu déjà rencontré un individu ayant fait cet apprentissage en trois semaines ? »

— « Ma foi non. Mais des cliniques fonctionnent dans deux de leurs bases. »

Inutile d'aller plus loin dans cette direction, se dit Gregson ; Wellford pourrait sentir la méfiance.

— « Depuis combien de temps le Bureau connaît-il la présence des Valoriens ? »

— « Depuis l'arrivée de leur première expédition, en 93, l'année qui a suivi le départ du *Nina*. »

— « Comment le Bureau les a-t-il découverts ? »

Wellford alluma une cigarette et s'appuya contre le dossier de sa chaise, soufflant un épais nuage de fumée dans le rayon de soleil qui tombait sur la table.

— « L'objectif numéro un des Valoriens était de prendre contact avec des personnalités, des chefs d'État si possible », expliqua-t-il. « Mais ils s'aperçurent que pratiquement tous les responsables rencontrés étaient des ex-hurleurs hyperperceptifs et faisaient partie de la conspiration. Le Premier ministre de Grande-Bretagne fut leur premier contact. Le Bureau a alors compris que la matérialisation de son rêve de pouvoir absolu serait compliquée par l'arrivée des extra-terrestres, qui voulaient justement empêcher une telle conspiration. »

— « Le premier Valorien que nous ayons vu... Le cadavre de Rome ? »

— « C'était une des dernières tentatives de passer par l'autorité établie. Mais le président d'Italie était également un ex-hurleur, qui ne devait son poste qu'aux desseins du Bureau. »

Gregson s'efforça de dissimuler son scepticisme.

— « Mais il y avait certainement d'autres moyens de faire passer le message ? »

— « Pratiquement aucun. Depuis des années, le Bureau et ses conspirateurs civils avaient pris le contrôle de tous les moyens de communication, car c'était une condition nécessaire à l'exercice du pouvoir absolu sur la Terre. » L'Anglais se leva soudain. « Il faut que je retourne au charbon si nous voulons que l'émetteur soit monté. Quand tu te sentiras capable de faire quelque chose, préviens-moi. On te trouvera une occupation. »

Gregson ne répondit pas. De toute évidence, ils comptaient gagner sa confiance simplement en lui présentant une argumentation persuasive... jusqu'au moment où se présenterait l'occasion d'un traitement plus complet.

En haut de l'escalier, Wellford se retourna et dit :

— « À propos, ne t'éloigne pas, Greg. Il ne faudrait pas que le Bureau te récupère. Tu es un rouage très important, tu sais. »

— « Ah ? Pourquoi ? »

— « Ne fais pas le modeste. Tu sais bien que tu es le seul individu

capable de faire fonctionner la Station Véga que le Bureau ait pu localiser. Et ta disparition a dû les mettre dans tous leurs états. »

— « Ils se débrouilleront bien sans moi ! »

— « D'accord. Mais trop tard. »

— « Trop tard pour quoi ? »

— « La Terre sort rapidement du stygumbra. Des milliers de gens deviennent hurleurs, partout. Les conséquences de l'apparition de l'hyperperception seront tellement importantes que les structures actuelles des centres d'isolement du Bureau ne pourront accueillir tous les hurleurs. Si la Station Véga ne peut jeter rapidement sa couverture de stygumnité artificielle sur la Terre, le Bureau courra le risque de ne plus être en mesure de contrôler la situation. »

Faisant les cent pas sur les dalles du sol, Gregson attendit une demi-heure après le départ de l'autre. Puis sa consternation se mua soudain en détermination, et il gagna prudemment la cour. Il lui fallait savoir si tout était effectivement comme Wellford le lui avait expliqué de manière convaincante... ou bien si tout était faux, l'Anglais n'étant que l'instrument inconscient du complot valorien.

Immobile, il regarda la chapelle, où l'on s'activait au montage de l'émetteur raultronique. Le château tout entier, à l'exception des abords immédiats de la chapelle, baignait dans la stygumnité artificielle produite par le supprimeur de rault de l'hélico. Mais des générateurs de rault hyperéclairaient l'intérieur de la chapelle.

Peut-être, s'il pouvait gagner la limite de ce champ, pourrait-il zylpher les Valoriens à un moment où ils seraient trop concentrés sur leur tâche pour remarquer qu'il s'intéressait à eux. Auquel cas il pourrait peut-être déterminer si leur objectif était effectivement bienveillant ou bien si, tout simplement, ils luttaienent contre le Bureau de la Sécurité pour s'approprier le contrôle despotique de la population de la Terre.

Mais tandis qu'il se dirigeait vers la chapelle, il se trouva confronté à un extra-terrestre qui lui annonça avec gravité :

— « Vous ne pouvez pas entrer. »

Il fut alors évident que sa liberté comportait des contraintes, que ce soi-disant accueil à bras ouverts avait ses limites.

Pourtant, par la suite, lorsqu'il déambula dans l'enceinte du château, personne ne l'en empêcha.

Il passa, par un tunnel, sous le rempart intérieur et, perplexe, se retrouva

entre les deux hélicos à long rayon d'action sans que personne ne l'ait interpellé.

Soupçonnant un piège, il pénétra néanmoins dans l'appareil, dont le suppresseur couvrait le château. Et, un instant plus tard, il fit décoller brutalement l'hélico, cassant des branches, prenant aussitôt la direction de l'ouest, tout en gagnant des altitudes transocéaniques. S'il s'agissait effectivement d'un piège, il était parti avec l'appât.

Deux heures plus tard, il survolait la côte des États-Unis et se dirigeait vers la lumière diffuse du crépuscule. Renonçant à serrer convulsivement les commandes, il admit en fin de compte qu'il était incapable de mettre de l'ordre dans sa confusion.

Les Valoriens, malgré la méfiance profonde qu'ils lui inspiraient, n'étaient toujours qu'un point d'interrogation agaçant. Il était effectivement possible qu'ils fussent en mission de secours. Néanmoins, il était également possible qu'ils aient ourdi un plan machiavélique qui entraînerait une oppression plus horrible que celle que projetait le Bureau.

Mais si ces soupçons étaient fondés, le prix de leur confirmation serait l'esclavage immédiat, l'obligation aveugle de servir les extra-terrestres.

Le visage lugubre, il traversa la frontière du New Jersey et de la Pennsylvanie et descendit brutalement, réduisant sa vitesse lorsque l'hélico entra dans les couches d'air dense.

Franchissant à basse altitude les collines situées à l'est de la ferme de Forsythe, il se posa rapidement, à la verticale, sur la piste ronde, coupa le moteur et bondit de l'appareil.

— « Bill ! » cria-t-il. « Helen ! »

Mais la maison de Forsythe était désespérément silencieuse, ses fenêtres restant noires dans la lumière du petit matin.

Troublé par ce calme inquiétant, il reprit hésitant le chemin de l'hélico. Puis il comprit que, s'il coupait le suppresseur de rault de l'appareil, il pourrait peut-être zylpher le mystère dans lequel semblait baigner l'endroit tout entier.

Mais une voix rude fit voler le silence en éclats.

— « Halte ! Ne bougez plus ! »

Brandissant des lasers, deux Gardes sortirent de la grange.

— « Vous êtes Gregson ? » demanda l'un d'eux.

— « Bien sûr », affirma l'autre. « Qui d'autre se poserait ici avec un supprimeur de rault allumé ? »

Le premier s'approcha et ordonna :

— « Retournez-vous. »

Tandis qu'il obéissait, une seringue hypodermique s'enfonça dans son cou.

Il reprit connaissance sous la lumière crue de lampes fluorescentes, fixées dans un plafond de panneaux insonorisés. Protégeant ses yeux, il s'assit sur le plastique du divan, engourdi par les effets secondaires de l'injection.

Finalement, lorsqu'il y vit plus nettement, il s'aperçut qu'il découvrait par une fenêtre une immense aire bétonnée sur laquelle se trouvaient des dizaines de navettes spatiales dont le nez lisse, luisant, était pointé vers l'espace. Dans des hangars et autour des bâtiments entourant cette aire s'affairaient des employés en uniforme des Gardes internationaux, du Service Spatial et de l'Armée des États-Unis. Derrière, des pics nus et déchiquetés conféraient au spectacle une harmonie verticale.

Un bruissement de papier lui fit tourner la tête et il découvrit Weldon Radcliff, assis derrière un bureau lisse et feuilletant un dossier. Une épaisse moquette allait d'un mur, lambrissé d'acajou, à l'autre. Près de la porte se tenait un Garde vigilant, le laser en bandoulière. Au pied du divan, un autre.

Parmi les objets posés sur le bureau, un supprimeur de rault, dont le témoin rouge brillait. Mais Gregson supposa que l'appareil avait certainement été éteint tout récemment pour permettre au directeur du Bureau de la Sécurité de zylpher ses pensées inconscientes.

Radcliff leva la tête et dit :

— « Je suis à vous dans un instant. Vous êtes au quartier général du Service Spatial. »

Et, tout en glissant le dossier et le supprimeur dans un tiroir, il fit signe à un Garde.

— « Amenez-le ici. »

Gregson fut assis sur la chaise indiquée par Radcliff.

— « Je suppose que vous ne vous trouvez pas particulièrement gêné », dit le directeur. « Mais, puisque vous avez été assez stupide pour retourner à la ferme de Forsythe, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même. »

— « Qu'attendez-vous de moi ? »

— « Nous partons ce soir pour la Station Véga. J’y transfère mes collaborateurs directs. Vous serez responsable de l’entretien et de la propulsion de la station. » Il croisa les mains sur le bureau. « J’ai une dette envers vous, en raison des nombreuses informations que vous nous avez fournies. Nous cherchons cet émetteur. Néanmoins, actuellement nous n’avons plus à nous en préoccuper. »

— « Vous l’avez détruit ? »

— « Il y a quelques heures. »

— « Et les gens qui s’en occupaient ? »

— « Wellford et les Valoriens ? Malheureusement, ils se sont échappés. Tous sauf un. Nous avons pu capturer la Valorienne. Il est regrettable que vous n’ayez pas découvert où se trouvent actuellement les autres bases. »

Bizarrement, Gregson s’aperçut qu’il regrettait la capture d’Andelia. Elle paraissait tellement sincère et faible ! Il se leva et se pencha sur le bureau du directeur.

— « Les Valoriens ont-ils l’intention de nous asservir ? »

Radcliff eut un geste d’impatience.

— « Bon sang, mon vieux ! Servez-vous de votre tête ! Sinon, que feraient-ils ici ? »

— « Ils prétendent qu’ils veulent nous aider à devenir hyperperceptifs. »

— « Vous parlez comme si vous aviez été hypnotisé par les Valoriens. »

— « Les Valoriens sont-ils véritablement capables d’hypnotiser ? »

— « Je... » Radcliff le regarda avec exaspération. « Vous avez vu ce qu’ils sont capables de faire. Vous avez pu constater que Wellford leur léchait les bottes. »

Gregson se laissa retomber sur la chaise, réalisant que le directeur avait zylphé l’intégralité de ses pensées inconscientes.

Radcliff fit le tour du bureau et le prit par l’épaule.

— « Vous êtes allé du côté des Valoriens et vous constatez maintenant qu’on ne franchit pas sans dommage la barrière des hurleurs. Envisageons donc le côté pratique des choses. »

Gregson le regarda fixement.

— « Le monde est à qui pourra le prendre », poursuivit l’autre. « C’est aussi simple que ça. Si le Bureau ne le prend pas, les Valoriens le feront. À mon avis, il faudrait que ce soit nous. Après tout, nous sommes des êtres

humains. Eux pas. Et nous proposons la fin des hurleurs. »

— « Le supprimeur de la Station Véga fonctionnera-t-il ? Pouvez-vous arrêter l'épidémie ? »

— « Nous avons déjà annulé le rault sur un rayon de quinze mille kilomètres autour de la station. Dès que le champ atteindra dix-huit mille kilomètres, nous serons en mesure de supprimer toute hyperperception... Si vous nous aidez à placer Véga sur une orbite moins haute. »

— « Et, ensuite, la hiérarchie du Bureau continuera d'utiliser des générateurs de rault, ce qui lui permettra de zylpher chaque fois que le besoin s'en fera sentir. C'est ainsi que vous comptez conserver le pouvoir. »

Radcliff réfléchit quelques instants.

— « Je dois le reconnaître. Mais vous ne prenez en considération que les problèmes secondaires. Néanmoins, vous avez déjà pris conscience du problème principal : si un groupe quelconque ne prend pas le contrôle de la planète et ne conserve pas ce contrôle afin de faire échec aux hyperradiations et aux Valoriens, des milliards de personnes mourront en hurlant. »

— « Selon les Valoriens, il est possible de devenir sensible au rault, et sans conséquences désagréables... En quelques semaines. »

— « Vous leur faites confiance ? »

— « Apparemment, Forsythe parvient à tolérer l'hypersensibilité sans devenir hurleur. Il a vaincu des dizaines de crises. »

— « Bon sang, mon vieux, on ne peut pas généraliser à partir du cas de Forsythe ! Il est aveugle. Et, comme je l'ai zylphé dans votre inconscient, il a souvent exprimé le désir de voir ces *foutues lumières*. »

Sur la base, quelqu'un devint hurleur, mais l'inévitable mugissement de la sirène mit un terme à ses cris stridents.

— « Outre ce que j'ai expliqué », poursuivit le directeur, « le fait est que l'humanité n'est pas prête à assumer le sixième sens. » Il s'autorisa son premier sourire. « Notre bouleversement économique et la facilité relative avec laquelle les premiers ex-hurleurs ont pu s'emparer partout des rênes le montrent. Mais la prise de pouvoir se termine avec le Bureau. Autrement, comme les hyperperceptifs sont de plus en plus nombreux, la lutte pour le pouvoir deviendrait chaotique. »

Gregson resta un long moment silencieux.

— « Supposez que je refuse de collaborer avec vous ? »

— « Vous ne le ferez pas », affirma Radcliff. « Voyez-vous, nous avons un moyen de pression. Nous tenons Forsythe et sa nièce. Et nous savons à quel point leur sort vous préoccupe. »

Gregson se leva d'un bond. Mais un Garde pointa son laser. Le directeur se contenta de rester tranquillement assis, regardant ses mains croisées.

Le vidiphone du bureau sonna et Radcliff alluma l'écran.

— « Le colonel Reynolds voudrait vous voir, monsieur », fit une voix féminine.

— « Faites-le entrer. »

Reynolds, petit et plutôt maigre, portait un uniforme de l'armée américaine. Debout devant le bureau, il s'épongea le front avec un mouchoir roulé en boule... Mais il ne faisait pas chaud, dans le bâtiment.

— « Il y a à la porte un autre civil qui prétend que les hurlements ne sont en fait qu'une nouvelle manière de... euh, voir les choses », dit-il.

Radcliff pointa un doigt sur l'officier.

— « Si vous avez oublié la procédure indiquée, permettez-moi de vous rappeler que vous devez le remettre immédiatement aux Gardes internationaux. »

— « Mais... »

— « Colonel Reynolds, nous avons déjà parlé de ce problème. Sur ce plan, votre gouvernement s'en remet à l'autorité du Bureau de la Sécurité. Par conséquent, non seulement vous allez exécuter mes ordres, mais vous allez également appliquer explicitement les directives du commandant du Service Spatial responsable de cette base. »

Reynolds paraissait à la fois frustré et déterminé.

— « J'aimerais interroger l'homme qui se trouve à la porte. »

— « Conformément aux accords, c'est la responsabilité du Bureau de la Sécurité. »

Reynolds se redressa, les mâchoires crispées.

— « Nous lui avons déjà parlé. Il a deviné tout ce que j'avais dans les poches et a même mentionné l'agrafe métallique que j'ai à la cuisse. »

Le silence s'abattit sur la pièce. Sans avoir été annoncé, un autre officier entra brusquement. Grand, relativement âgé, il portait des épaulettes ornées d'une étoile d'argent. Son allure était parfaitement dans la tradition militaire, à l'exception de la trousse hypodermique qui gâchait le drapé de sa veste.

— « Quel est le problème, colonel Reynolds ? » s'enquit-il.

Mais ce fut Radcliff qui répondit.

— « Reynolds a arrêté un autre civil. Il veut l'interroger personnellement. »

— « Est-ce exact, colonel ? »

— « Oui, général Munston. »

— « Mais vous n'ignorez certainement pas que cela équivaldrait à empiéter sur les responsabilités du Bureau de la Sécurité. »

— « Ce n'est pas la seule responsabilité sur laquelle j'aimerais empiéter ! » répliqua Reynolds. « Nous ne faisons que rester assis et nettoyer l'artillerie en attendant les ordres du Bureau et du Service Spatial ! »

— « Conformément aux accords », rappela le général, « certaines tâches reviennent légalement à ces autorités internationales. Néanmoins... » Il parut fléchir. « Pourquoi, selon vous, devrions-nous interroger cet homme ? »

— « Parce que je crois ce qu'il dit ! »

Le général Munston se raidit.

— « Très bien, colonel. Je vous soutiendrai, et au diable les accords ! Allons-y. Nous l'interrogerons. »

Mais quelques instants plus tard, les hululements stridents d'une seringue hypodermique retentirent dans le couloir. Finalement le général Munston revint, la trousse qu'il portait à la ceinture encore ouverte.

— « Comme c'est malheureux ! » fit-il tranquillement. « Le colonel Reynolds vient de devenir hurleur et il a fallu le transporter dans un centre d'isolement. »

Radcliff secoua la tête.

— « C'est terrible ! »

— « Il était courageux », renchérit le général. « Il n'a même pas hurlé. »

Cet après-midi-là, lorsqu'on enferma Gregson dans le poste de garde, il attendait encore le moment où il serait en dehors de la portée du supprimeur de rault. Il lui serait alors possible de zylpher le quartier général du Service Spatial, et peut-être de savoir si Bill et Helen se trouvaient à la base. Mais la stygmnité était impénétrable.

Faisant les cent pas dans sa cellule, il se sentit encore plus frustré lorsqu'il comprit que, à bord de la Station Véga, il ne pourrait zylpher aucune information dans l'esprit de Radcliff ou dans celui des autres. Pas au centre d'un champ de stygmnité de trente mille kilomètres de diamètre.

Il se laissa tomber sur sa couchette et resta immobile, mains crispées, se demandant s'il pourrait se contraindre à participer à la conspiration. La conspiration la plus radicale et la plus destructrice que le monde ait connue. Il se rappela l'assassinat brutal de l'homme de Londres, du corps de Simmons dans le bassin de Versailles, de la femme qui avait été jetée par la fenêtre du centre d'isolement de Rome. Plus récemment, il y avait eu l'internement indifférent et illégal du colonel Reynolds dans un autre centre d'isolement.

Pourrait-il agir conformément aux intérêts de l'oligarchie ?

Puis il pensa à Helen et Bill, otages du Bureau, et aux milliards de personnes qui se mettraient à hurler si le suppresseur de rault installé à bord du satellite ne remplissait pas sa fonction.

Il n'y avait pas le choix. Pas même si les Valoriens étaient effectivement altruistes. Car n'étaient-ils pas impuissants, face aux moyens énormes du Bureau ?

Et, même s'ils avaient l'intention de demander de l'aide pour assister les millions de hurleurs de la Terre, ils ne pourraient plus le faire... Du fait que leur émetteur était détruit.

Gregson comprit alors que la nécessité la plus pressante était un champ de stygumnnité capable de recouvrir la planète, afin que les hurleurs cessent de hurler.

La Station Véga était une sorte d'énorme roue qui tournait sereinement, autour de son centre nodulaire, dans le silence de l'espace. Accentuant la ressemblance avec une roue, huit rayons reliaient le centre à l'anneau extérieur. S'amincissant vers le centre, ces rayons contenaient les quartiers d'habitation, les ateliers et les bureaux. Mais, à l'endroit où ils rejoignaient la structure centrale, là où la pesanteur était nulle, ils étaient tout juste assez larges pour contenir les cages des ascenseurs qui couraient sur les quatre cents mètres de leur longueur.

L'anneau extérieur mesurait cent quatre-vingts mètres de section. En suivant le couloir périphérique dans une voiture électrique, il fallait parcourir plus de deux kilomètres pour revenir à son point de départ. Sur la face extérieure de la rue étaient alternativement installés des sas s'ouvrant en diaphragme et permettant de recevoir le nez des navettes et des paires de réacteurs de stabilisation réglant la vitesse de rotation.

Ville en lui-même, l'anneau périphérique contenait les meilleurs quartiers d'habitation, le quartier général, le contrôle des conditions d'existence, la direction de la pesanteur, les transmissions avec la Terre, des centres de divertissement, des salles de réunion, des réfectoires, et même un parc miniature avec une piscine dallée et des radiations équisolaires.

Le « sens de la rotation » et le « sens inverse de la rotation » étaient des directions courbes parallèles à l'axe de l'anneau. « En haut » signifiait vers le centre.

Et les plafonds de toutes les pièces, salles et lieux publics étaient ainsi orientés.

Pour le moment, Gregson était à la direction de la pesanteur, devant un tableau de commandes qui mesurait environ six mètres de long. Sous ses ordres, deux hommes effectuaient des réglages le long du passage situé derrière le panneau.

— « Un autre tour à droite devrait faire l'affaire », indiqua-t-il.

Finalement, l'indicateur bougea et il y eut une légère augmentation de poids au moment où les propulseurs du sens de la rotation se mirent en marche, faisant tourner la Station Véga très légèrement plus vite autour de son centre.

Les hommes sortirent de derrière le panneau et rejoignirent Gregson, qui avait reculé pour surveiller des dizaines de témoins. Les aiguilles bougeaient sporadiquement tandis que des lampes s'allumaient pour indiquer le fonctionnement précis des fusées de contrôle de la rotation.

— « Voilà », dit-il. « Maintenant, nous passons en automatique. »

— « Il y a quelques jours, juste avant votre arrivée, c'était l'enfer », dit un des hommes. « Nous avons dû gagner un quart de G. »

— « C'était », suggéra l'autre, « parce qu'on transportait du matériel lourd dans le sens inverse de la rotation. »

Gregson feignit d'écouter le murmure à peine perceptible des fusées périphériques situées à proximité, qui fonctionnaient par intermittence. Derrière cette concentration superficielle, toutefois, il tentait de percevoir la moindre trace de rault. Mais l'intensité de la stygumnté était oppressante, étouffante. Et, une nouvelle fois, il se demanda où était caché le super-suppresseur.

S'il pouvait le localiser et trouver le moyen de le couper... même pendant quelques instants, il pourrait peut-être zylpher si Helen et son oncle se trouvaient à bord de la station.

Un Garde international entra à la direction de la pesanteur et se dirigea vers Gregson.

— « Vous avez terminé ? »

Comme précédemment, l'homme tenait un laser dont le sélecteur était réglé sur un rayon large, capable d'étourdir sans pour autant tuer.

Gregson acquiesça.

— « Dans ce cas, on vous demande au quartier général. »

Lentement, Gregson suivit le couloir périphérique en voiture électrique, jetant un coup d'œil dans les couloirs transversaux, regardant les portes fermées ou à travers les parois transparentes qui cloisonnaient les salons et les réfectoires.

À bord de la Station Véga, quelque part, on avait assemblé un puissant suppressor de rault. Il ignorait totalement quelle pouvait être sa taille. Mais il devait certainement être identifiable, sinon par son apparence, du moins en raison de l'activité intense dont il devait être le centre, du fait que l'on ajoutait de nouveaux ensembles de générateurs pour en augmenter la puissance.

Mais il était conscient, observant le Garde qui ne le perdait pas de vue, qu'il ne lui serait pas rapidement possible d'entreprendre des recherches. Depuis une semaine il était étroitement surveillé, dans toute la Station.

Devant lui, un groupe de civils et d'officiels en uniforme sortait d'une

salle de conférences. Ils suivaient un homme de haute taille, distingué, qui se tenait cérémonieusement très droit.

Sans le quitter des yeux, Gregson arrêta son véhicule et regarda passer le groupe.

Le Garde s'arrêta près de lui.

— « Vous aimez faire mention de noms célèbres, Gregson ? »

— « Non. Pourquoi ? »

— « Si c'était le cas, vous auriez pu dire que vous vous êtes frotté à un groupe de personnes extrêmement importantes. » Le Garde tendit le menton vers la procession.

— « Importants seulement parce que le zylph leur a permis d'accéder aux postes qu'ils occupent. »

— « Vous voyez l'homme aux cheveux gris, le grand ? C'est Stanley Heath. »

— « Je l'ai rencontré hier. »

Le Garde secoua la tête d'un air faussement désapprobateur.

— « Et le président de votre pays ne vous impressionne pas ? »

Le groupe était passé et Gregson se retourna, regardant un homme trapu, à la démarche bizarre, qui tenait une corne translinguistique contre son oreille afin de comprendre ce que disaient les deux femmes qui l'accompagnaient.

— « Savez-vous qui c'est ? » demanda le Garde, suivant son regard.

— « Non. »

Deux jours plus tôt, Gregson avait assisté à l'arrivée de l'homme. Cette arrivée avait mis Radcliff dans tous ses états.

— « C'est Sergilov Baranovsky », répondit le Garde d'un air impressionné. « Le Premier ministre d'Union soviétique. »

Au quartier général, Gregson trouva Radcliff concentré sur les écrans, regardant les navettes approcher du périmètre de la Station Véga et introduire leur nez dans les docks en diaphragme.

Près du directeur du Bureau de la Sécurité se tenait un homme maigre, au visage rude à l'expression intense. Il portait l'uniforme du Service Spatial et ses épaulettes arboraient cinq étoiles.

Radcliff appela Gregson et dit :

— « Je vous présente le général Forrester, directeur du Service Spatial. Il

travaillera avec vous quand nous aurons mis la Station en orbite basse. »

Aucun des deux hommes ne salua l'autre.

— « Apparemment, vous avez correctement stabilisé la rotation », dit Forrester.

— « Il a également fait merveille en ce qui concerne le système de maintien des conditions de vie », affirma Radcliff. « Il reste encore beaucoup à faire, bien entendu, mais cela peut attendre que nous soyons installés sur notre nouvelle orbite. »

— « Le changement d'orbite sera-t-il difficile ? » demanda Forrester.

— « Pas particulièrement. » Gregson s'installa dans un fauteuil d'observation. « Le problème consiste à faire fonctionner des paires opposées de réacteurs de stabilisation après qu'elles seront passées à la parallèle de l'orbite. »

— « Cela semble compliqué », dit Radcliff. « Est-ce automatique ? »

Gregson hocha la tête.

— « Mais le guidage d'ensemble doit être effectué manuellement, en débranchant le système automatique. »

— « Pouvez-vous le faire ? »

— « Je me suis occupé du contrôle de la propulsion. »

— « Le système automatique est-il en état de marche ? »

— « Pratiquement. C'est la conséquence des réglages que nous venons d'effectuer à la direction de la pesanteur. Néanmoins, il faudra encore vérifier les circuits. »

Forrester fronça les sourcils et, compte tenu de son apparente confusion, Gregson devina qu'il devait sa position davantage à son hyperperception qu'à ses compétences techniques.

— « En quoi la direction de la pesanteur joue-t-elle un rôle dans cette affaire ? » demanda le général.

Patiemment, Gregson expliqua :

— « La direction de la pesanteur et le contrôle de la rotation sont la même chose. Les propulseurs de régulation de la rotation servent également d'unités de propulsion. »

— « Ah ! »

Mais il était évident que Forrester aurait aimé disposer d'un peu de rault afin de pouvoir zylpher l'ensemble des problèmes sans être obligé de s'embarrasser à demander les détails.

Gregson comprit alors que ces hommes représentaient l'Ordre Nouveau qui était réservé à la Terre : l'oligarchie, le sommet de la pyramide, les barons d'un système féodal brutal, qui ne domineraient pas leurs vassaux grâce à l'autorité d'un titre hérité. Ils gouverneraient en vertu d'un contrôle, déjà réalisé, des moyens de production, des institutions politiques et des organisations militaires de la Terre.

Le général se tourna vers Radcliff :

— « Apparemment, Weldon, vous avez mis la main sur l'homme qu'il nous fallait. »

— « J'en suis tout à fait convaincu. Et il agit volontairement. »

— « Potentiel de zylph ? »

— « Bas. Mais il vient de franchir le seuil. Avec le temps, il zylphera aussi bien que nous. »

Puis Radcliff se tourna vers Gregson.

— « En fait, nous sommes entre vos mains, Greg. Très franchement, nous avons besoin de vous. Et nous aimerions que vous soyez de notre côté... Sans arrière-pensées. »

— « Vous avez ma coopération », fit remarquer Gregson, « pas seulement parce que vous détenez deux otages, mais... »

— « Si ce n'est pas en raison des otages, monsieur Gregson », demanda Forrester, « pourquoi nous aidez-vous ? »

Mais ce fut Radcliff qui répondit, avec un sourire amusé :

— « Parce qu'il pense que le moment est venu de faire entrer la Terre dans le champ du supprimeur de rault de la Station Véga afin de mettre un terme à l'épidémie. Je présume qu'il restera de notre côté jusqu'à ce que cela soit réalisé. Ensuite, il – faut-il exprimer cela mélodramatiquement ? – fera tout ce qui est en son pouvoir pour combattre le Bureau. Exact, Greg ? »

Gregson ne répondit pas.

— « Auquel cas », poursuivit Radcliff sur un ton enjoué, « je suppose qu'il me faut tenter de nous concilier la faveur de Gregson, afin que ses représailles ne soient pas trop sévères. Et l'obtention de cette faveur est déjà organisée. Elle vous attend à la piscine, Greg. »

Gregson lança la voiture électrique à toute vitesse en direction du parc, s'efforçant de ne pas croire que Radcliff aurait pu être assez humain pour libérer Helen. Pourtant c'était possible. Car un otage ne perdrait ni sa valeur ni sa disponibilité si on l'autorisait à se déplacer librement à l'intérieur du

satellite.

Il pénétra dans le parc et laissa la voiture près d'un arbre couvert de gouttelettes étincelantes, car il avait été récemment arrosé. Contournant des parterres de fleurs, Gregson s'arrêta sur la terrasse dallée bordant la piscine.

Il y avait là une trentaine de personnes qui nageaient, prenaient un bain de soleil ou somnolaient sur des chaises longues. Plus de la moitié étaient des femmes. Son regard alla hâtivement de l'une à l'autre.

Puis il la vit... Allongée à plat ventre, vêtue d'un minuscule deux-pièces, une serviette sur la tête. C'était *elle* !

Il se précipita, se laissant tomber à genoux près d'elle.

— « Helen ! »

De toute évidence, prévenue de son arrivée, elle répondit :

— « Salut, Greg ! »

Mais la voix était plus grave que celle d'Helen !

Karen Rakaar s'assit et sourit. Elle lui posa la main sur le poignet et dit :

— « Retrouvailles des anciens élèves de Versailles ? »

Gregson ne put cacher sa déception tandis qu'il s'asseyait sur les talons et, à contrecœur, effaçait l'image poignante qui avait brusquement envahi sa mémoire... la chevelure blonde et lisse d'Helen, étincelante de soleil et de neige, lorsqu'il l'avait plaquée au sol... il y avait de cela une éternité.

— « Je suis ravie que vous n'ayez pas quitté Versailles de la même manière que Simmons », dit joyeusement Karen.

— « Je ne suis pas ici parce que je le veux. »

— « Je sais. Mais vous pourriez changer d'avis, n'est-ce pas ? »

Elle changea de position, remontant sous elle ses jambes magnifiques. Il était évident que ce mouvement légèrement sensuel était délibérément provocant. Son deux-pièces couleur chair était véritablement très réduit...

— « Oh, Greg », minauda-t-elle en rejetant la tête en arrière. « Ayez l'esprit pratique. »

— « Êtes-vous censée m'aider à acquérir l'esprit pratique ? »

— « Franchement, oui. » Elle s'accrocha à son bras, le serrant étroitement contre elle. « Et l'esprit pratique ne serait pas une mauvaise idée. Du point de vue du Bureau, vous avez beaucoup de valeur, voyez-vous... En échange de services essentiels, rendus volontairement, vous pourriez faire votre prix. » Elle se rapprocha encore. « Pour nous, Greg, cela pourrait être l'Utopie. Je ne suis pas séparée de vous par la barrière de l'hyperperception. Nous sommes

supérieurs. Nous sommes des zylpheurs. »

On lui avait manifestement communiqué tous les détails, si elle ne les avait pas zylphés elle-même à Versailles. Il la regarda et dut reconnaître qu'elle était belle. Ses yeux comme le bleu de la piscine ; ses lèvres avaient une fermeté et pourtant une tendresse qui évoquaient la gaieté et la capacité d'une exceptionnelle sensualité.

Se levant pour se sécher, elle apparut dans la lumière équisolaire telle une statue grecque, sûre d'elle-même, sculptée dans le plus beau marbre de Carrare. Bien que jeune, elle faisait penser à une femme destinée à tenir le sceptre, et pourtant volontairement vassale de ses émotions.

Manifestement encouragée par son regard approbateur, elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— « Eh bien, il est l'heure de dîner ! Il faut que je m'habille ; j'en ai pour un instant. D'après Radcliff, vous êtes libre ce soir. Que diriez-vous d'un cocktail ou deux, puis d'un dîner, puis... Enfin, ce qui vous fera envie. »

Il ne répondit pas. Mais elle interpréta son silence comme un acquiescement, lui serra brièvement la main et promit :

— « Je reviens tout de suite. »

Les yeux fixés sur les mouvements fluides de son corps, tandis qu'elle s'éloignait, il réfléchit brièvement, misérablement, aux obstacles dressés sur son chemin. Il ne pouvait rien faire pour aider Helen, son oncle ou bien lui-même, puisqu'il était étroitement surveillé. Mais que se passerait-il s'il réagissait à l'appât conformément à ce que l'on attendait de lui ?

À la fois déterminé et rongé par le remords, il attendit Karen. Lorsqu'ils s'en furent, il remarqua que, pour la première fois depuis son arrivée à bord de la Station Véga, il n'était pas surveillé.

En fait, Karen s'était trompée en croyant que le directeur du Bureau de la Sécurité n'aurait pas besoin de lui au cours de cette soirée. C'était l'inverse. Ils avaient fini de dîner, regagné son appartement, puis elle avait mis de la musique douce et servi les verres, quand on frappa à la porte.

Gregson se dit qu'ils devaient faire entièrement confiance à leur tactique quand le Garde international dit :

— « Je savais vous trouver ici. On vous demande à l'auditorium périphérique B. »

Karen embrassa Gregson sur la joue et dit :

— « Je garde les verres au frais. »

L'auditorium B, dont le plancher était légèrement courbe, était faiblement éclairé, car il servait également d'observatoire. Par le panneau transparent du

pont, on découvrait une demi-Terre dont la zone obscure, baignée par le clair de lune, ressemblait fort à une énorme opale entourée d'éclats de diamant.

Gregson resta au fond de la salle. En tout, il y avait là une cinquantaine de personnes, surtout des hommes. Sur l'estrade, flanqué de deux Gardes armés, Radcliff, détendu, s'appuyait contre le pupitre.

— « ...et », disait-il, « aussitôt après la fermeture des centres d'isolement, la Garde internationale sera renforcée par la conscription généralisée à toute la zone des accords. »

— « Combien de temps s'écoulera-t-il avant que nous soyons en mesure de lancer une offensive contre le pouvoir oriental ? » demanda le Premier ministre soviétique par l'entremise de sa corne translinguistique.

— « Quelques semaines. Nous ne connaissons pas exactement l'importance de la résistance que nous rencontrerons. Mais nous serons parfaitement prêts. »

— « Et les zylpheurs de Pékin ? » demanda une voix à l'accent d'Oxford. « Seront-ils intégrés à notre organisation ? »

— « Peut-être, monsieur le Premier ministre. Ils ne sont pas aussi bien organisés que nous, bien entendu. Mais ils contrôlent effectivement cette zone. Il sera donc plus commode de superposer notre autorité à la leur, plutôt que de détruire leur structure et recommencer à zéro. »

Quand il n'y eut plus de questions, Radcliff ajouta :

— « Eh bien, ce sera tout, en attendant notre réunion de demain concernant la stratégie. »

Tandis que le public sortait, il fit signe à Gregson de le rejoindre sur l'estrade.

— « Comme vous pouvez le constater », dit Radcliff lorsqu'ils furent seuls, « nous finissons par nous organiser. Je présume que la petite surprise que je vous ai réservée ne vous a pas déçu. »

— « Tout pour la bonne humeur des employés ? »

— « Si vous voulez. Mais il n'est pas utile de présenter les choses sous un jour aussi vénal. J'ai cru comprendre que vous plaisiez beaucoup à Karen. »

— « Qu'est-ce qu'elle aura ? »

— « Les Pays-Bas. Mais nous pourrions faire mieux... Pour vous deux. »

Feignant d'envisager cette possibilité, Gregson dit :

— « Karen est très jolie. »

Radcliff sourit.

— « J'espérais bien que vous le penseriez. Bien ; après-demain, nous lèverons l'ancre et prendrons le chemin de notre orbite basse. Pouvez-vous préparer le système de propulsion pour ce moment-là ? »

— « Facilement. Je peux effectuer tous les contrôles en deux heures. »

— « Excellent. »

— « Le supprimeur produit-il assez de stygumité ? »

— « Nous avons actuellement une sphère exempte de rault de vingt et un mille kilomètres de rayon. Faites votre part de travail et, dans quelques jours, les hurleurs cesseront de hurler... définitivement. »

Il était environ trois heures du matin, et la Station Véga se trouvait dans l'ombre de la Terre, quand Gregson libéra son épaule du poids de la tête de Karen, remit son oreiller en forme et s'endormit.

Mais son sommeil ne fut pas sans rêves. Car bientôt, avec une omniscience divine, il eut l'impression de dériver paresseusement dans les immenses étendues de l'espace galactique, la splendeur pailletée de la Voie lactée l'entourant, telle une tiare au scintillement éclatant.

Les spirales d'étoiles brillantes, mêlées à la chaude lueur des nébuleuses, enveloppèrent Gregson, le transformant, lui donnant une impression vertigineuse d'unité avec l'ensemble de la création cosmique.

Pendant cet instant de conscience exaltée, il eut le sentiment de partager les secrets de l'Univers. Innombrables étaient les étoiles qui tournaient inlassablement autour du cœur de la galaxie. Pourtant, il avait l'impression de les percevoir individuellement : leur taille et leur distance, leur arrangement en systèmes complexes et en amas stellaires, leur magnitude, leur fréquence et la structure de leurs radiations. Les brasiers stellaires désespérés, que les processus thermonucléaires déchaînés avaient conduits à la limite de l'immolation, sous la forme d'une nova, tentaient d'attirer son attention.

C'était son premier rêve hyperperceptif.

Et, comme s'il pouvait changer à volonté de perspective, il put zylpher le front majestueux d'hyperluminosité, dont la beauté éclatante semblait faire pâlir jusqu'aux étoiles les plus brillantes qui baignaient dans un flot de rault capable de s'insinuer partout. Il comprit alors que Chandeen, joyau parmi les joyaux, conférait tout son sens et sa raison d'être à la galaxie qu'elle dominait.

L'harmonie qu'elle répandait généreusement sur tous les atomes de son domaine n'était troublée que par l'importune présence du stygumbra d'hyperobscurité qui étouffait des millions innombrables d'étoiles et d'amas

stellaires.

À la limite même de cette ombre terrifiante, Gregson identifia Sol et sa famille de planètes, qui dérivait vers leur baptême de rault, après d'innombrables millénaires d'étouffante obscurité stygumbrique.

Puis sa perspective changea à nouveau... passant du cosmique au familial. Et il prit totalement conscience de la jeune Hollandaise nue qui dormait profondément à ses côtés, rêvant ses rêves trop clairement zylphables, où elle imaginait une Utopie sur laquelle elle régnait majestueusement.

Gregson bougea la tête, sur l'oreiller, et comprit soudain que ce n'était pas un rêve... cette excursion lointaine dans le royaume du zylph tandis que l'hyper-luminosité jaillissait de Chandeem.

Il était... il était, depuis le début... *éveillé* !

Le puissant supprimeur de la Station Véga était en panne. Et la sphère de stygumnité avait disparu.

Il écoutait les bruits lointains d'une activité intense, qui lui parvenaient à travers les cloisons de la Station Véga. Troublé, il s'assit au bord du lit, sans se rendre compte que Karen avait bougé, avant de plonger dans un sommeil plus profond encore.

Se concentrant sur l'hyperperception, il constata que ses récepteurs névrogliques étaient dirigés sur la Terre, pris au piège de la fascination exercée par les lignes tournoyantes de forces magnétiques, tendues, tels des doigts de feu glacé, vers les courants électriques bouillonnants de la Station. Le gradient gravifique de la planète était un halo bruissant, étincelant... attirant, séduisant, accueillant malgré la distance.

Mêlés à ces impressions cosmiques, il y avait les paysages superficiels des faces éclairées et obscures de la Terre. Il ne pouvait manquer les structures complexes d'énergie électrique, coulant, palpitant, tremblant, qui parsemait les régions où se trouvaient les grandes métropoles.

Et il identifia également les hyperémanations subtiles de désespoir qui semblaient s'élever comme un miasme au-dessus des villes, tandis que la Terre sortait inexorablement, de plus en plus nettement, du stygumbra et que, partout, des milliers de personnes faisaient l'expérience horrible des premières crises d'hyperperception.

Puis, soudain, il zylpha la Station elle-même, avec toute l'extraordinaire netteté de l'hyperperception. Chaque couloir et chaque compartiment, tous les systèmes qui fonctionnaient, ainsi que ceux qui en assuraient la marche, toutes les charges pressées de tous les appareils électroniques, chaque boulon et chaque rivet des panneaux métalliques, les composants de dizaines de systèmes ainsi que ceux de leurs machineries de soutien. Ce déluge d'informations sensorielles était tellement extraordinaire qu'il ne pouvait espérer l'assimiler.

Sa perception changea d'objectif, et il zylpha les courants d'air tourbillonnants qui s'engouffraient dans le système de ventilation de la Station. On eût dit qu'il avait devant lui un plan, et il prit immédiatement conscience de tous les filtres, tous les ventilateurs, toutes les unités chimiques de recyclage, de milliers de conduits et de panneaux ajourés.

Il y avait à bord de la Station des centaines de personnes ; beaucoup dormaient toujours, d'autres s'agitaient frénétiquement en raison de l'urgence

que constituait la panne du supprimeur. Gregson constata avec satisfaction qu'ils étaient beaucoup trop occupés pour s'apercevoir qu'il zylphait attentivement leurs actes.

C'est alors qu'il perçut autour du centre un petit champ de stygumnté, faible et instable, et qu'il comprit avoir enfin localisé le super-supprimeur. Il lui parut alors tout à fait logique que le générateur de stygumnté se trouve au centre même de la Station, où l'absence presque totale de force centrifuge simplifierait le montage et où les problèmes de sécurité seraient plus faciles à résoudre.

À ce moment-là seulement il comprit qu'il tenait l'occasion de déterminer si Helen et son oncle étaient à bord.

Avec inquiétude, il zylpha les compartiments un par un, englobant des sections entières de l'anneau périphérique dans une seule hyperperception, couvrant toute l'étendue du satellite, puis recommençant ses recherches une deuxième et une troisième fois.

Pendant ce temps-là, le champ impénétrable de stygumnté qui enserrait le cœur se gonflait et se dégonflait comme une créature marine monstrueuse, échouée sur une plage et cherchant désespérément à respirer.

Finalement, il admit que Bill et Helen n'étaient pas à portée de zylph. S'ils étaient à bord de la Station Véga, ils devaient se trouver au centre, où se trouvait également le supprimeur de rault.

Soudain, le champ de scygumnté se gonfla brutalement, englobant toute la Station et privant Gregson de toute hyperperception. Puis, tout aussi soudainement, il disparut à nouveau.

Mais il se rendit alors compte que quelqu'un requérait son attention... une personne se trouvant dans un compartiment, optiquement obscur, donnant sur le couloir périphérique. Il perçut les appels répétés à sa conscience, comme si on lui eût légèrement frappé sur l'épaule.

C'était comme si, étant la seule personne capable de voir dans une pièce immense pleine d'aveugles, il s'était soudain aperçu que quelqu'un regardait dans sa direction, lui faisant signe. Soudain inquiet, il détourna son attention de cette troublante impression.

Il dirigea néanmoins ses récepteurs névrologiques sur le compartiment obscur plein de caisses fixées au plancher. Il perçut la porte fermée à clé et – derrière – Andelia, la Valorienne.

Le désespoir et la peur l'enveloppaient tel un nuage, fluorescent dans son hyperluminosité. Mais, extérieurement, elle semblait calme, appuyée contre une caisse, répondant à son attention.

Puis il eut l'impression de zylpher au sein même de son esprit, percevant son désespoir contrôlé, participant aux pensées et aux images qui s'y formaient. Et il lui sembla pouvoir pénétrer au plus profond de son esprit et y intercepter les pensées au moment même où elle les offrait à sa perception.

— *Il ne faut pas que vous leur obéissiez, Gregson !*

Cette phrase lui fit l'effet d'un avertissement désespéré.

Puis ses émotions lui parvinrent avec une netteté et une sincérité telles qu'il lui fut impossible de la soupçonner plus longtemps. Car l'hyperluminosité était comme une lumière révélatrice, un feu sanctificateur qui démasquait la duplicité et découvrait les attributs de l'âme dans toute leur nudité spirituelle.

— *Le supprimeur ne doit pas être utilisé, supplia-t-elle. Il faut que nous refusions de les aider.*

— *Mais je ne peux pas !* pensa-t-il sans l'avoir voulu.

— *Je sais qu'il est horrible de refuser à la Terre la protection du supprimeur. Pourtant, il le faut... Provisoirement du moins.*

— *Mais dans quelques jours des millions de personnes vont mourir à force de hurler !*

Il perçut la violence de son désir de le convaincre lorsqu'elle supplia à nouveau :

— *Ne comprenez-vous pas que nous devons retarder ce moment ? Nous travaillons sur un plan... Wellford et deux responsables de notre expédition.*

— *Quel est ce plan ?*

— *Ils sont seuls à le connaître. Ainsi, il est peu probable que ceux qui seront capturés par le Bureau puissent révéler notre stratégie.*

— *Comment pourrions-nous les aider, puisque nous ignorons ce qu'ils vont faire ?*

Dans toute la Station, le personnel du Bureau de la Sécurité s'activait, s'efforçant de rétablir le champ de stygmunité du supprimeur de rault. Tout le monde était tellement préoccupé que personne ne surprit le contact intime qui s'était établi entre Gregson et la jeune Valorienne. Qui aurait pu surprendre une conversation à voix basse dans un auditorium soudain évacué au cri de « Au feu ! Au feu ! » ?

— *Ne vous paraît-il pas logique, pensa Andelia, que, quelle que soit l'action qu'ils préparent, elle se déroulera dans l'avenir immédiat ?*

— *Quand le Bureau tentera de déplacer la Station Véga ?*

— *Peut-être avant !*

— *Ainsi, il faut que nous maintenions les choses en l'état jusqu'à ce que Wellford et les autres puissent agir ?*

— *Exactement. Et tout ce que nous pourrons faire, vous et moi, pour contrecarrer le Bureau constituera une contribution décisive.*

Hypervisuellement, il examina Andelia pendant quelques instants. Sa franchise était évidente. Et il n'éprouvait maintenant qu'un profond sentiment de culpabilité, du fait qu'il avait manqué une occasion en doutant de Wellford et des Valoriens.

— *Nous avons compris, affirma-t-elle. Nous nous sommes rendus compte plus tard que nous étions responsables de la méfiance que vous avez dû ressentir, au château. Mais nous ignorions dans quelle mesure vous aviez été conditionné contre nous.*

— *Les Valoriens... n'ont aucun pouvoir hypnotique ?* dit-il, gêné par la crédulité dont il avait fait preuve.

— *Non, Gregson, aucun.*

— *Que puis-je faire ?*

— *Vous pouvez vous arranger pour que la Station ne quitte pas cette orbite avant que nous soyons prêts à agir.*

— *Mais vous ne comprenez pas ! Je ne peux pas faire ce que je veux ! Ils ont...*

Soudain, ses pensées ne se propagèrent plus que dans l'enceinte de son crâne. Car, une nouvelle fois, la sphère de stygumnté du supprimeur avait explosé, cette fois avec une puissance décisive.

Et, deux heures plus tard, il était toujours assis au bord du lit tandis que Karen Rakaar, la jeune Hollandaise, dormait à ses côtés. Il avait tant de questions à poser à Andelia ! Peut-être savait-elle si Helen et Bill se trouvaient au centre de la Station.

Mais il devint finalement évident que la panne du supprimeur avait été réparée et qu'Andelia ne pourrait lui communiquer d'autres informations qu'oralement.

Lorsque huit heures sonnèrent dans le couloir, il descendit boire un café au bar avant de regagner l'appartement de Karen pour y rattraper le sommeil perdu.

Quatre heures plus tard, il déjeunait, avec une Karen Rakaar particulièrement tendre, au réfectoire principal. Sa chevelure auburn était

coiffée en chignon et soigneusement laquée, car elle ne voulait pas que l'accélération et la force centrifuge, à laquelle la Station Véga serait certainement soumise au moment du changement d'orbite, pût l'ébouriffer. Son regard, toujours provocant, était particulièrement engageant quand, de temps à autre, elle levait la tête.

— « Marche avec eux », conseilla-t-elle. « Tu pourras fixer ton propre prix. »

De sa fourchette, feignant l'hésitation, il joua avec la nourriture qui se trouvait dans son assiette. *Il fallait* qu'il voie Andelia. Mais comment ?

Karen posa sur son avant-bras une main fine et soigneusement manucurée.

— « Tu ne comprends donc pas que Radcliff a besoin de toi ? En supervisant la Station Véga dans une stygumnté totale, tu lui rends un service qu'il ne pourrait se procurer ailleurs. »

Il feignit de réfléchir sérieusement à sa proposition, se félicitant que, grâce au suppresseur annulant tout le rault, ses pensées ne puissent être lues. Néanmoins, en même temps il détestait la stygumnté, car elle l'empêchait de zylpher Andelia.

— « Je pourrais peut-être m'arranger pour rester en permanence à bord », suggéra-t-elle, le considérant gravement.

Mais, mentalement, Gregson reconstruisait le système de ventilation qu'il avait zylphé pendant la panne du suppresseur. Si ses souvenirs étaient exacts, il existait une grille d'aspiration dans le parc, derrière un buisson, non loin de la piscine. Une soixantaine de mètres plus loin, le conduit était relié à un autre panneau ajouré se trouvant dans l'entrepôt où était enfermée la Valorienne.

— « Et la Station Véga ne servira pas seulement à abriter le suppresseur », poursuivit Karen, « ce sera également le siège du pouvoir. Progressivement, elle sera agrandie, elle deviendra le plus luxueux... »

Radcliff s'immobilisa soudain devant la table.

— « J'espère que je ne vous dérange pas », dit-il d'un air satisfait.

Karen sourit à Gregson, puis se tourna vers le directeur.

Radcliff prit une chaise.

— « Je vous ai laissé la matinée », dit-il à Gregson, « pour que vous puissiez emmagasiner de l'énergie. Demain soir, nous commencerons le changement d'orbite. Vous serez très occupé, entre maintenant et ce moment-là. »

Gregson fut surpris.

— « Vous allez tout de même changer d'orbite, après... » Il s'interrompit, mais trop tard.

Radcliff leva les sourcils.

— « Ah, vous êtes au courant de la panne du supprimeur ? Avez-vous zylphé ce qui est arrivé ? »

— « La panne ? » s'enquit Karen, troublée.

— « Non », mentit Gregson. « J'en ai entendu parler ce matin. Nous dormions. »

— « Que s'est-il passé pendant que nous dormions ? » demanda Karen.

— « Notre supprimeur a cessé de fonctionner pendant presque trois heures, à la fin de la nuit », expliqua le directeur.

— « Est-ce grave ? »

— « Oh non ! Après avoir branché tous nos générateurs de stygumnité, nous avons surchargé le circuit et le champ s'est dégonflé. »

— « Mais c'est réparé, maintenant ? »

— « Parfaitement. Nous avons ajouté deux groupes électrogènes équipés de disjoncteurs. Cela ne se reproduira pas. Quand nous serons prêts à changer d'orbite, nous aurons trente heures d'essai. » Il regarda sa montre. « La lune de miel est terminée », reprit-il d'une voix enjouée. « Il est temps de commencer les vérifications du système de propulsion, Greg. Une équipe vous attend au quartier général. »

Comme il lui fallut travailler avec le personnel technique pendant tout le restant de la journée, ce n'est qu'en fin de soirée que Gregson eut quelques minutes à lui.

Par deux fois au cours de l'après-midi, il était passé, dans le couloir périphérique, devant l'entrepôt où était détenue Andelia. Et comme chaque fois il était accompagné, il n'avait même pas osé regarder la porte fermée à clé.

Mais dans le parc central, en début de soirée, tout en dirigeant les opérations préliminaires à la vidange de la piscine en vue des manœuvres de changement d'orbite, il s'était arrangé pour passer derrière le buisson et s'assurer de la présence de la grille d'admission. Elle était bien telle qu'il l'avait zylphée. Il suffisait de retirer quatre vis pour enlever la grille et pénétrer dans le conduit.

Après avoir supervisé l'approvisionnement en carburant des réacteurs de

position, il commanda à deux équipes d'attacher le matériel de la station et d'équiper toutes les couchettes de fourreaux anti-inertie.

Enfin, après avoir donné ses instructions à l'équipe de huit heures, il subit les compliments de Radcliff (« Apparemment, jusqu'ici, vous avez fait du bon travail »), et annonça qu'il allait dîner.

En chemin, il s'assura toutefois que personne ne surveillait le couloir et pénétra rapidement dans le parc désert.

La grille céda presque sans résistance et il rampa dans le conduit de ventilation, négociant les rares courbes et s'émerveillant de la précision avec laquelle il avait retenu les hypersensations relatives au système de ventilation.

Il localisa le panneau de l'entrepôt et appela Andelia à voix basse avant de défoncer la grille à coups de pied. Puis il se glissa dans un labyrinthe de caisses et trouva la jeune Valorienne, qu'il avait zylphée la nuit précédente.

— « Je savais que vous viendriez par les conduits d'aération », dit-elle. « J'ai senti ce plan dans votre esprit. »

— « Mais je n'y avais pas encore pensé ! »

— « Pas consciemment, peut-être. »

Elle s'assit sur une caisse proche de la porte.

— « Le départ de la Station Véga pour son orbite basse est prévu pour demain matin », annonça-t-il.

— « Je sais. Ils me l'ont dit. »

— « J'ai fait les préparatifs. »

— « Alors vous avez décidé de les aider ? »

— « J'y suis obligé. » Il écarta les bras dans un geste d'impuissance. « Pour résister à Radcliff, il ne suffit pas de dire oui ou non. Voyez-vous, il retient deux otages... »

Elle baissa la tête.

— « Et l'un d'entre eux compte beaucoup pour vous. »

— « Ils comptent tous deux. »

— « Mais vous ne comprenez pas que... » Elle s'interrompit et détourna la tête. « J'allais dire : que ce ne sont que deux personnes. »

— « Je sais compter », répliqua-t-il sèchement. « Sont-elles... à bord ? »

— « Je ne sais pas. Si c'est le cas, elles doivent se trouver au centre. Je présume que je ne peux pas vous en vouloir si vous décidez de les protéger. »

— « Je n'ai pas encore pris de décision... Pas définitivement. Je connais

l'enjeu. Et la Station Véga ne quittera pas son orbite à l'heure prévue. »

Un sourire approbateur adoucissait ses traits sévères.

— « Alors vous allez les retarder ? »

— « Je provoquerai une panne au dernier moment... en m'arrangeant pour qu'elle paraisse fortuite, de sorte que j'aurai une bonne excuse. »

Elle arpenta le petit espace dégagé situé devant la porte.

— « Si seulement vous pouviez fuir ! Ainsi, ils ne pourraient déplacer la station. »

— « Je ne peux pas partir... Aussi longtemps qu'ils détiendront Helen et Bill. »

Elle se tourna brusquement vers lui.

— « Il existe un appontage, au centre ! Si une navette s'y trouvait, et si vos amis y étaient aussi... »

Le regard d'Andelia devint fixe quand la clé grinça dans la serrure de la porte.

Gregson plongea derrière une caisse.

La porte s'ouvrit ; un Garde entra et la referma derrière lui.

Tournant le dos à Gregson, il regarda la Valorienne.

— « Radcliff dit que vous êtes un poids mort et qu'il me faut remédier à cette situation. »

L'éclair pourpre d'un mince rayon laser éclaira faiblement la pièce et Andelia tomba, les mains crispées sur la poitrine, à l'endroit où le rayon fatal avait transpercé ses deux cœurs.

Furieux contre lui-même, parce qu'il n'avait pas prévu cet horrible assassinat et n'avait pu l'empêcher, Gregson bondit sur le Garde et l'abattit d'un coup violent à la nuque.

Tandis que l'homme se tordait sous l'effet paralysant du coup, Gregson ramassa l'arme et lacéra le corps du gardien. C'est seulement au moment où l'intensité du rayon mortel faiblit considérablement qu'il comprit qu'il en gaspillait la charge.

Puis, glissant l'arme dans sa poche, il sortit dans le couloir.

Le temps des concessions au Bureau était terminé. Les événements s'étaient précipités. Car on ne pourrait soupçonner que lui, après la découverte des deux cadavres. Il lui fallait agir immédiatement. Et sa première tâche devait consister à déterminer si Helen et Bill se trouvaient effectivement au centre, s'ils étaient étroitement surveillés et si une navette y avait vraiment

apporté.

Il se dirigea vers l'ascenseur radial le plus proche.

Montant vers le cœur le long du rayon, il vérifia l'indicateur de charge de son arme et constata que l'intensité du rayon ne serait plus mortelle.

Lentement, son poids diminua jusqu'au moment où seule l'accélération progressive, calculée, de l'ascenseur maintint ses pieds sur le sol. Quand la lampe rouge s'alluma, il saisit la barre horizontale de changement de position. La cage ralentit doucement, son corps pivota autour de la barre, en un demi-saut périlleux, et il se retrouva debout sur le plafond.

L'ascenseur se nicha dans ses supports et la porte coulisssa. Il pénétra dans le couloir périphérique du centre et flotta vers l'entrée la plus proche. À la sortie de la courbe, il ne put cependant s'arrêter à temps pour éviter de heurter le corps d'un Garde qui, manifestement, avait été exposé à un rayon de faible intensité jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Prudemment, il se propulsa, de montant en montant, jusqu'à l'entrée. L'intérieur n'était guère éclairé. Les poutrelles de l'armature jetaient des ombres larges sur les parois cylindriques. Dans la coque axiale, le diaphragme d'un sas était ouvert sur le nez fin d'une navette noire dont le sas était entrouvert et la coque couverte de disques de détournement des impulsions radar.

Puis il découvrit le supprimeur de rault de la Station... impressionnante concentration de composants électroniques fixée par des câbles et reliée aux groupes électrogènes par de gros conducteurs.

Mais des hommes munis de blocs et de crayons flottaient autour du générateur de stygumnté. Ils s'immobilisaient de temps à autre, examinaient les composants, puis prenaient des notes ou faisaient des croquis.

Gregson, s'accrochant à une poutrelle, s'approcha. Mais son épaule toucha un pistolet laser qu'il n'avait pas vu. L'arme rebondit bruyamment contre une poutrelle. Aussitôt, trois hommes se retournèrent.

Le plus proche était Wellford.

Par réflexe, il tira un rayon qui fit mouche, malgré l'inconfort de sa position.

Les sirènes retentirent dans toute la Station Véga tandis que se fermaient les sas étanches, isolant la section où une importante fuite d'air avait déclenché l'alerte. Quelques instants plus tôt, des vibrations avaient ébranlé l'ensemble de la Station. Et les fusées du contrôle de la rotation avaient fait tout leur possible pour maintenir la constante centrifuge.

Mais il s'écoula une demi-heure avant l'arrivée des premiers rapports. Pendant ce temps, Radcliff scrutait les écrans. En orbite à un kilomètre et demi de la Station Véga, un télédécteur envoyait une image montrant un trou béant dans l'anneau extérieur.

Enfin l'interphone crépita.

— « Dégâts limités au Centre de contrôle des navettes. Section entièrement détruite. »

— « Météorite ? » demanda le directeur du Bureau de la Sécurité.

— « Probablement pas. La vitesse de l'objet était faible parce que les trous qu'il a faits aux points d'entrée et de sortie ne sont pas nets. »

Radcliff supposa qu'il s'agissait d'un missile... jusqu'au moment où un autre poste annonça :

— « Navette SC 142 disparue de son appontage. »

Puis, quelques instants plus tard :

— « La sentinelle du supprimeur a été tuée. »

— « Localisez Gregson », ordonna Radcliff à tous les postes. « Amenez-le ici. »

Mais, tour à tour, les postes annoncèrent que Gregson était introuvable. Karen, à ce moment-là, était venue dire qu'il n'était pas avec elle.

Et l'interphone reprit :

— « Épave à trois mille kilomètres en direction de la planète... en trajectoire de réentrée. Apparemment, il s'agit de SC 142. »

Radcliff comprit ce qui s'était passé. Gregson avait trouvé une combinaison, tué le garde, puis s'était introduit dans la navette et avait précipité celle-ci contre la Station Véga, dans un plongeon suicidaire.

Quand Gregson reprit connaissance, il porta une main faible à sa tête douloureuse.

— « Vraiment, Greg, cela devient plutôt ennuyeux... te tirer dessus avec un rayon à faible intensité et attendre que tu reviennes à toi ! »

Wellford était assis à califourchon sur une chaise, les bras croisés sur le dossier.

Allongé par terre, Gregson examina les cloisons de bois mal ajusté, la lumière passant entre les planches aux endroits où l'enduit ne bouchait pas les interstices.

— « Si tu essayais de zylpher... » commença Wellford.

— « Je sais », ironisa Gregson. « Tu m'as déjà zylphé. Mais, depuis, cet endroit est dans le champ d'un supprimeur de rault. »

— « Exact. Ou, plutôt, presque. Chaque personne, chaque structure et chaque composant possède un supprimeur individuel. Le tien est dans ta poche. »

Gregson regarda par la fenêtre. Des arbres partout, et de rares clairières. Au loin se dressaient des pics montagneux. Une cabane de-ci de-là. Des filets de camouflage étaient tendus par endroits, lorsque le feuillage était mince. Il aperçut trois navettes du Service Spatial... les deux premières luisant comme de l'argent, la troisième d'un noir de charbon et équipée de nombreuses antennes déflectrices d'impulsions radar.

— « Où sommes-nous ? » demanda-t-il.

— « Je suppose pouvoir prendre le risque de répondre : dans les Alpes autrichiennes. »

Gregson se leva et jura.

— « J'ai été foutrement idiot ! Au château, j'ai cru que tu étais conditionné par les Valoriens et... »

— « J'imagine ce que tu ressens. Et je regrette profondément cet enchaînement de circonstances. Je regrette également ma négligence, bien entendu. Et j'ai zylphé que tu as reconnu tes erreurs. »

— « Elles ont coûté la vie à Andelia. »

— « Oui, je sais. Mais, dans un sens, nous sommes tous responsables. »

Gregson gagna la fenêtre.

— « Selon Andelia, vous travaillez sur un important plan d'attaque. »

— « Bien sûr. Et, en nous donnant l'occasion de t'arracher à la Station

Véga, tu nous as considérablement aidés. »

— « Comment ça ? »

— « Ils avaient prévu de faire descendre la Station ce soir. Cela ne nous donnait pas le temps d'agir. Mais, maintenant que tu ne peux plus effectuer la manœuvre à leur place, ils vont être retardés. Et nous aurons le temps de mettre notre plan à exécution. »

— « Quel plan ? »

L'Anglais rentra la tête dans les épaules.

— « Désolé, mais je ne peux rien dire. Andelia t'a expliqué pourquoi. »

Gregson pouvait admettre d'être tenu à l'écart de l'élaboration de la stratégie. Après tout, il semblait avoir une certaine propension à passer d'un clan à l'autre.

Mais Wellford lui posa la main sur l'épaule.

— « Tu ne dois pas te sentir exclu. Permits-moi de te dire ceci : maintenant que tu es avec nous, il te faudra jouer un rôle essentiel dans l'exécution du plan. »

Un Valorien apparut sur le seuil, le bras tendu vers un pic.

— « Remanu vient de zylpher un vaisseau du Service Spatial en orbite basse. »

— « Très bien », répondit l'Anglais. « Dis-lui de zylpher le plus discrètement possible. Et assure-toi que tout est bien masqué. »

Après le départ du Valorien, Gregson désigna les trois vaisseaux spatiaux.

— « Vous projetez sans doute d'attaquer la Station Véga. Mais ne pensez-vous pas que Radcliff s'y attend... après le raid de la nuit dernière ? »

— « Je serais extrêmement étonné que notre présence ait été détectée. Nous n'avons fait qu'examiner le supprimeur. Et, en ce qui concerne la disparition, nous avons mis au point une excellente couverture, nous emparant d'un vaisseau et le propulsant directement dans le Centre de contrôle des navettes. »

Wellford expliqua comment cela avait été réalisé et conclut :

— « Ainsi, comme tu le vois, aux yeux de Radcliff tu es à la fois l'assassin de deux de ses Gardes et le martyr de ta propre cause. »

L'ingéniosité et la minutie de l'autre forcèrent l'admiration de Gregson.

— « Avez-vous pu envoyer votre message, au château ? »

— « Nous avons terminé le montage de l'émetteur et orienté correctement l'antenne subspatiale. Puis l'hélico du Bureau est arrivé. Nous avons introduit le message préenregistré et avons décampé au plus vite. Mais le message a été transmis avant la destruction du château. »

— « Dans ce cas, une force valorienne va nous venir en aide ? »

— « En fait non. Ils ne veulent pas intervenir contre le gouvernement en place... quels que soient les moyens qui ont permis à ce gouvernement de s'emparer du pouvoir. C'est notre affaire, mais ils sont prêts à nous conseiller. »

— « Dans ce cas, quelle était la raison d'être du message ? »

— « Si nous, êtres humains, parvenons à écraser la conspiration, nous pourrions compter sur tout le personnel technique et le matériel nécessaires à la mise en place des cliniques capables d'introduire notre peuple à la perception basée sur le rault... sans douleur. » Après un silence, Wellford ajouta : « Et, sur ce point, il semble que tu ne sois toujours pas convaincu que les Valoriens sont capables de faire franchir en trois semaines la barrière des hurleurs à un individu moyen. »

Gregson secoua la tête.

— « Ce n'est guère facile à croire... pas après ce que nous avons subi, toi et moi, pendant deux ans d'isolement. En outre, tu as reconnu n'avoir pas entendu parler d'une seule personne soignée avec succès. »

— « À l'époque, c'était vrai. Mais j'étais resté plusieurs semaines isolé de nos autres bases. »

— « Alors il existe des gens qui ont franchi la barrière en une période aussi courte ? »

— « Beaucoup. »

Son rugissement étouffé par les feuillages, l'hélico à long rayon d'action se posa à la verticale dans une clairière et s'immobilisa à une centaine de mètres de la fenêtre. Le pilote et les passagers descendirent la rampe. L'un d'entre eux, robuste et âgé, tenait la rampe, un bras tendu devant lui, la main posée sur l'épaule d'une jeune femme qui le guidait.

Gregson se pencha... Helen et son oncle !

Wellford émit un rire étouffé.

— « Tu vois, Radcliff ne les détenait pas. Il savait que tu ignorais complètement où ils se trouvaient et pouvait par conséquent prétendre qu'ils étaient ses prisonniers. »

— « Mais comment... ? »

— « Les Valoriens s'efforcent également de trouver des gens capables de maîtriser les premiers effets de l'hyperperception. Ils ont découvert Forsythe et sa nièce il y a moins d'un mois. »

— « Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? »

— « Je ne l'ai appris qu'après avoir quitté le château. »

Gregson appela, fit signe à Helen, puis se précipita vers la porte.

Mais Wellford lui saisit le bras.

— « Il me semble que l'interdiction de zylpher devrait te faire plaisir. »

— « Que veux-tu dire ? »

Son interlocuteur haussa les épaules.

— « En fait, tu as eu un comportement tout à fait normal. Je ne peux pas affirmer que je n'aurais pas réagi de la même manière. Mais il arrive que la perspective du mâle ne soit pas partagée par l'autre sexe. »

— « Je ne comprends toujours... »

— « Il y a deux nuits, sur la Station Véga, Karen. Je ne crois pas qu'Helen apprécierait, si elle zylphait ce qui est arrivé. »

— « Oh ! » Gregson repartit vers la sortie, mais plus calmement. Puis il s'arrêta sur le seuil et pivota sur lui-même. « Helen... zylphe ? »

— « Naturellement. Elle est la preuve vivante du fait que les Valoriens peuvent réaliser le traitement en trois semaines. Elle ne zylphe pas parfaitement, loin de là. Mais elle se débrouille aussi bien que toi et moi. »

Quelques instants plus tard, les bras d'Helen étaient autour du cou de Gregson et il la fit pivoter pour serrer la main aveuglément tendue par Bill.

— « Nous étions terriblement impatients, ce matin, quand nous avons entendu parler de toi ! » dit-elle, regardant son visage avec inquiétude.

— « Alors tu as été détenu à bord de la Station Véga », observa Forsythe. « Ça a dû être dur. »

Tandis que Gregson marmonnait une vague réponse, Wellford émit prudemment :

— « Greg a supporté des choses... terribles. Insister ne ferait que l'embarrasser. »

— « Oh, Greg ! » dit tendrement Helen. « Tu as dû beaucoup souffrir ! »

— « Mais », poursuivit Wellford, « je suis sûr qu'il s'est conduit avec bravoure, soutenu par l'idée erronée que vous étiez tenus en otages et que tout

ce qu'il... euh, endurait, était dans votre intérêt. »

Ils se dirigèrent vers la cabane, Helen accrochée au bras de Gregson. Elle portait un pantalon de tissu synthétique et ses fins cheveux semblaient plus doux que son pull de cachemire. Elle était jolie, mais d'une manière différente, plus durable et plus subtile, que Karen.

Au même moment, un Valorien sortit de la cabane, tenant un émetteur récepteur compact.

— « Remanu vient de zylpher trois hélicos du Bureau de la Sécurité, dans la haute atmosphère. Apparemment, ils passent les Alpes au peigne fin. »

Après le dîner, Gregson et Helen s'assirent sur l'escalier de la cabine tandis que Forsythe, debout sur le seuil, fumait sa pipe.

Dans le crépuscule, une énorme agitation régnait autour de la navette noire. Avec des appareils électriques produisant des étincelles, des hommes mettaient la dernière main à son camouflage couleur de suie. On travaillait également beaucoup sur les deux autres navettes. De gros lasers étaient installés dans les dépressions de leurs coques minces et luisantes.

— « Que se passe-t-il en ce moment, Greg ? » demanda Forsythe.

Gregson décrivit la scène. Quand il eut terminé, Helen rit et prévint son oncle.

— « Si tu as l'intention d'éteindre encore ton supprimeur, j'appellerai immédiatement Wellford. »

— « Je ne le ferai pas », répondit-il d'une voix sinistre, après un silence.

Et Gregson comprit alors ce que zylpher voulait dire pour Forsythe. Être condamné à la cécité ne comptait guère... pas quand l'hyperperception était comme une super-lumière. De son point de vue, ce nouveau mode de perception était un don de Dieu. Mais les autres ?

Helen lui prit le bras.

— « À quoi penses-tu ? »

— « Je me demande si nous avons besoin de l'hyper-perception. Nous nous débrouillons très bien sans. »

— « Nous nous débrouillons, c'est vrai », répliqua Forsythe, « mais seulement si tu estimes souhaitable une Histoire interminable, faite de guerres, de crimes, de haine et d'oppression. »

— « Que veux-tu dire ? »

Helen le regarda dans les yeux.

— « Ne comprends-tu pas ce que signifie effectivement la perception du rault ? Les gens ne seront plus des îlots. Tous les esprits seront ouverts. Les pensées nuisibles ne pourront plus rester secrètes. Il n'y aura plus ni trahison, ni duplicité, ni mensonge, ni dissimulation. »

Gregson se souvint que l'instructeur de Versailles lui-même avait exploré philosophiquement une société où « tout le monde zylpherait », concluant que les pensées intimes n'y auraient plus droit de cité.

— « Ce sera un monde différent, n'est-ce pas ? » dit-il. « Il nous faudra apprendre à nous entendre, à être tolérants, compréhensifs, serviables. »

Wellford, s'éloignant de la navette noire, vint jusqu'à eux et posa le pied sur la dernière marche.

— « Je n'ai pas fait attention quand je t'ai zylphé, la nuit dernière, Greg... Mais parle-moi des transmissions entre la Station Véga et la Terre. Fonctionnent-elles toujours ? »

Gregson acquiesça.

— « Je les ai vérifiées la semaine dernière. »

— « C'est de toute évidence un élément essentiel de la stratégie de Radcliff. »

— « Tout à fait essentiel. Premièrement : victoire sur l'épidémie de hurleurs. Deuxièmement : renforcement de l'armée sur toute la planète. Troisièmement : la conspiration sort de l'ombre, les transmissions avec la Terre étant la voix de son autorité. »

Soudain s'éleva le grondement lointain d'un hélico volant dans les couches denses de l'atmosphère.

— « Les nôtres ? » s'enquit Forsythe avec inquiétude.

— « Non », répondit Wellford, attentif. Le grondement disparut dans le lourd silence du crépuscule.

Plus tard, parce que la soirée était calme, agréable, et que l'air était tout juste frais, Helen et Gregson, main dans la main, gagnèrent une clairière située au sud des navettes.

À la lisière de l'éclaircie, elle s'assit sur un large rocher bas, s'appuyant sur ses bras tendus derrière elle, le visage levé vers le ciel. Le scintillement des étoiles semblait étinceler dans ses cheveux, tout comme l'avaient fait les flocons de neige, par une froide journée, en Pennsylvanie.

Gregson alluma une cigarette. Au sud-ouest, à mi-chemin du zénith, un point pâle se déplaçait majestueusement parmi les étoiles : la Station Véga. Dans quelques heures, la Station entrerait dans l'ombre de la Terre.

Il enfonça les mains dans les poches et, touchant la boîte métallique de son supprimeur de rault, sentit la chaleur de l'ampoule rouge allumée. Soudain persuadé que la nuit était trop tranquille pour receler le moindre danger caché, il mit le bouton de l'appareil sur zéro.

Et, aussitôt, il prit conscience du flot puissant d'hyperluminosité qui baignait tout ce qui l'entourait. Seule Helen était imperceptible. Bien qu'il pût toujours la voir, assise sur le rocher, il ne pouvait la zylpher. Car son supprimeur produisait un vide presque imperceptible, dans la zone couverte par sa perception névroglique.

Tout autour, l'obscurité optique persistait mais, hyper-visuellement, les émanations de Chandeen n'avaient pas diminué d'intensité. Il zylpha les détails de la forêt. Et il prit conscience de chaque arbre, de chaque feuille, de chaque branche, des oiseaux perchés, des insectes immobiles, des animaux dormant dans les fourrés.

Il dirigea sa perception sur le domaine céleste et perçut simultanément toutes les étoiles de la galaxie, les nébuleuses grandioses, les amas, les soleils énormes qui se gorgeaient d'hydrogène dans les régions qu'ils traversaient.

Puis il zylpha le bord de Chandeen... Juste sous l'horizon visible. La majesté, la splendeur extraordinaire, l'hyperluminosité, douloureuse à ses récepteurs névrogliques, de la source de rault le contraignirent à concentrer sa perception sur autre chose.

— « Ton supprimeur est éteint ? » demanda Helen.

Mais, préoccupé par la beauté et l'ordre suprême du cosmos magnifié par le rault, c'est à peine s'il se rendit compte qu'elle avait parlé.

Elle s'approcha.

— « Nous ne nous sommes jamais zylphés, n'est-ce pas ? »

Et, soudain, la stygumnté qui l'enveloppait se replia sur elle-même, au moment où elle-même éteignit son supprimeur.

Sa perception névroglique étant ainsi ramenée à son environnement immédiat, il zylpha la jeune femme et se rendit compte aussitôt qu'elle zylphait également ce qui s'était passé entre Karen et lui, à bord de la Station Véga. Tout était là, dans sa pensée *consciente*, parce qu'il voulait qu'elle sache. Pourtant, il ne pouvait cacher son embarras.

Mais les scrupules n'avaient pas lieu d'être. Non seulement elle se montra tolérante, mais elle comprit également qu'il lui aurait été impossible de quitter la Station Véga sans avoir gagné la confiance de Karen et de Radcliff.

Il lui prit l'épaule, ses cheveux lui caressèrent la main, et il perçut les milliers de fibres soyeuses, quand...

Soudain troublé, il zylpha le ciel. Un hélico survolait en rase-mottes les montagnes qui se dressaient à l'est.

Et, brusquement, il se rendit compte que le pilote les avait zylphés bien avant qu'ils eussent remarqué sa présence.

Aussitôt Gregson alluma son supprimeur au maximum de sa puissance. Mais il était trop tard. L'emplacement de la base n'était plus secret.

Il prit la jeune femme par la main et ils coururent vers la cabane.

L'hélico, rugissant dans le ciel, se dirigeait droit sur la clairière. Puis de gros rayons laser tranchèrent l'obscurité de la forêt et Gregson en déduisit que l'appareil avait déjà attaqué. Mais il constata finalement que les rayons portaient du sol.

Le grondement des moteurs de l'hélico s'interrompit, reprit puis mourut, rendant à la nuit son calme d'ébène. Quelques instants plus tard, une violente explosion se fit entendre et une lueur mouvante, rouge, éclaira la forêt.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la base proprement dite, des dizaines de personnes couraient dans le noir. Au même moment, des projecteurs s'allumèrent, éclairant d'une lumière crue les cabanes, les hélicos et les navettes.

— « Greg ! » appela Wellford. « Par ici ! »

L'Anglais se trouvait sur la rampe d'accès de la navette noire, faisant signe aux équipages de monter dans les autres vaisseaux.

Helen resta en arrière tandis que Gregson approchait.

— « Je crois que c'est ma faute », commença-t-il. « Tu comprends... »

— « Peu importe maintenant ! Cela vaut peut-être mieux ainsi. En attendant davantage, nous aurions pu manquer l'occasion d'agir. » Mettant les mains en porte-voix, il cria : « Dispersez-vous ! Il y aura peut-être une autre attaque ! »

Gregson fit demi-tour avec l'intention de se joindre à la déroute.

Mais Wellford cria :

— « Non, Greg ! Avec moi ! Tu participes à cette mission ! »

À mi-chemin de la Station Véga, Wellford fit une ultime correction de trajectoire et vérifia le suppresseur de rault afin de s'assurer qu'il fonctionnait bien au maximum de ses capacités.

Assis dans le fauteuil voisin du sien, Gregson dit :

— « Nous n'en avons pas besoin. Nous sommes dans le champ de stygumnité de la Station. »

— « Mais si, par hasard, ils éteignaient leur suppresseur, il nous faut être certains qu'ils ne zylphèrent que les autres navettes. »

— « Leur rôle consiste à détourner l'attention de la Station Véga ? »

— « Exactement. Pendant que nous effectuerons les tâches importantes. Garde la boutique pendant quelques instants, veux-tu ? Il faut que j'aie vu quelque chose à l'avant. »

Wellford se débarrassa du harnais du fauteuil et prit la direction de la cale.

Allumant l'écran, Gregson dirigea les détecteurs vers l'arrière. Mais il n'y avait là aucun vaisseau de la Sécurité. Finalement, il comprit pourquoi : le Centre de contrôle des navettes étant hors d'usage, tous les appointages devaient se faire manuellement, visuellement. Les opérations étaient donc suspendues pendant que la Station se trouvait dans l'ombre de la Terre. L'Anglais avait-il prévu cela ? Avait-il intentionnellement détruit le Centre de contrôle afin de s'assurer qu'il n'y aurait aucun vaisseau dans les environs à ce moment-là ?

Wellford, en rentrant, remarqua l'écran allumé.

— « À mon avis, il est très peu probable que tu trouves quoi que ce soit pour le moment. Nous nous sommes arrangés pour que le Bureau soit extrêmement occupé sur Terre. »

— « Comment ? »

Wellford jeta un coup d'œil à sa montre.

— « Il y a un quart d'heure, nos forces terrestres ont attaqué massivement le quartier général du Service Spatial. L'objectif final, bien entendu, consiste à

occuper la base afin de pouvoir l'utiliser par la suite. Mais si notre attaque parvient seulement à provoquer la confusion et empêcher le départ des vaisseaux pendant quelques heures, nous serons plus que satisfaits. »

Par le hublot avant, la Station Véga n'était encore qu'un point lumineux. Flottant, presque invisible, sur fond d'étoiles, elle n'était pas encore entrée dans l'ombre de la Terre.

Wellford reprit place dans son fauteuil et fit pivoter l'écran afin qu'ils puissent le voir tous deux. Il le retourna jusqu'au moment où apparurent deux navettes, telles des aiguilles argentées. Le soleil faisait étinceler leurs coques tandis que, rejetant avec arrogance l'abri de l'ombre de la Terre, elles se préparaient apparemment à une attaque désespérée de la Station.

— « À ton avis », demanda l'Anglais, « les radars et les détecteurs du satellite ont-ils repéré notre force de diversion ? »

— « Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. »

Wellford poussa l'écran sur le côté.

— « À partir de maintenant, les choses deviennent quelque peu délicates. Notre réussite repose entièrement sur les deux autres navettes. Elles doivent monopoliser l'attention et créer assez d'agitation pour que tous les yeux et tous les détecteurs de la Station soient fixés sur elles plutôt que sur nous. »

— « Il me semble que ce vaisseau est parfaitement protégé contre les détections, aussi bien radar que visuelles. »

— « Seulement lorsque les moteurs ne fonctionnent pas. Quand nous décelerons, l'échappement de nos fusées sera extrêmement visible. »

Gregson n'avait pas pensé à cela. Mais il rappela :

— « Tu as réussi, la nuit dernière, quand vous avez pris des croquis du supresseur ? »

— « Effectivement. Et sans tactique de diversion. Mais nous ne pouvons pas compter une nouvelle fois sur la chance. C'est pourquoi nous avons décidé de porter cette attaque frontale en même temps que se déroule la mission. »

À dix minutes de la Station, Wellford brancha le servomécanisme qui fit pivoter leurs fauteuils de cent quatre-vingts degrés. Puis il injecta du carburant dans les fusées et, écrasés sous le poids de plusieurs atmosphères, au moment de la décélération ils perdirent connaissance.

Les circuits programmés coupèrent néanmoins l'apport de carburant au terme d'une période donnée, et Gregson reprit connaissance le premier. Il fit à nouveau pivoter les fauteuils, et la Station Véga, un instant cachée par la

Terre, entra lentement dans le hublot... gigantesque anneau obscur, éclairé de temps à autre par les rayons laser de ses batteries périphériques rayant l'obscurité.

Wellford ouvrit les yeux et marmonna :

— « C'était un peu dur, non ? »

Mais, de toute évidence, il faisait allusion au bref éclair jailli de leurs fusées, et non à l'épreuve physique imposée par la brutalité de la décélération.

Il se pencha et regarda le satellite.

— « Apparemment, aucun laser ne tire dans notre direction ; je suppose donc que nous pouvons considérer ne pas avoir été repérés. »

Gregson aperçut alors la force de diversion... Un vaisseau de chaque côté de la roue, sur le plan de rotation. Les tubes avant et arrière des navettes tiraient sans discontinuer, tandis qu'elles manœuvraient pour échapper aux rayons mortels de l'artillerie lourde. Mais Gregson constata avec intérêt que les rayons des navettes ne touchaient jamais leur but. Apparemment, il avait été décidé de ne pas endommager davantage le satellite.

La Station Véga grossit sensiblement derrière le hublot, tandis que Wellford laissait son vaisseau courir sur son erre en direction de la Station. Prudemment, il effectua une correction de trajectoire, puis une autre. Les fusées tirèrent une nouvelle fois, brièvement, et Gregson fut projeté contre son harnais. Finalement, ils se dirigèrent droit sur le diaphragme du sas central de la station.

Wellford eut un sourire crispé.

— « Nous voilà au cœur du problème. Lorsque nous t'avons pris, à Paris, j'ai zyphé une expérience intéressante qui t'est arrivée avec Mme Carnot. Tu te souviens ? »

Gregson hocha la tête.

— « Elle t'a joué un petit tour mesquin. Alors que tu ne t'y attendais pas, elle a allumé son générateur de rault à la puissance maximale. Quel effet cela a-t-il fait ? »

— « J'ai eu l'impression que des dizaines de flashes s'allumaient dans mon cerveau. »

Du coin de l'œil, Gregson vit un mince rayon laser toucher un des vaisseaux sur le flanc. La navette fut coupée en deux. Il remarqua que l'autre s'éloignait, tout en tirant furieusement.

— « Précisément », dit Wellford, en réponse à la comparaison de son

interlocuteur. « Depuis, les Valoriens nous ont appris qu'une concentration intense d'hyperluminosité est aussi préjudiciable aux cellules névrogliales qu'un arc de lumière puissante l'est pour les yeux... Beaucoup plus, en réalité. »

Comme Gregson ne répondait pas, l'Anglais reprit : « D'abord, être exposé à un tel rayonnement peut entraîner la destruction complète et définitive des récepteurs névrogliaux. Mais il ne faut pas oublier que le tissu névroglial est disséminé dans tout le cerveau, enveloppant chaque neurone. Ainsi, ce n'est pas seulement le tissu sensible au rault qui est endommagé. La lésion s'étend, affectant toutes les habitudes, toutes les fonctions acquises. »

Gregson voulut déduire la suite, mais n'y parvint pas.

— « Alors ? »

— « Alors, que se passerait-il, à ton avis, si un suppresseur de rault capable de produire une sphère de stygumité de plusieurs milliers de kilomètres de rayon se mettait soudain à émettre une quantité égale d'hyperluminosité ? »

Gregson saisit aussitôt le sens de cette manœuvre.

— « Et avec toute la hiérarchie de la conspiration à moins d'un kilomètre du centre ! »

— « Tu as compris. Le truc consiste à transformer leur suppresseur, en ajoutant un circuit qui en fera un générateur de rault. En fait, il nous suffira d'introduire les modulateurs à cristaux. »

— « Et nous allons faire cette modification maintenant ? »

Wellford acquiesça.

— « Le circuit parallèle sera activé par un système à retardement. Nous aurons quarante-cinq minutes pour nous éloigner avant que la transformation devienne effective. L'explosion de rault sera très brève... Quarante secondes seulement. Ensuite, le suppresseur se remettra en marche. Plus tard, il sera sans doute intéressant de voir où en sont les choses à bord de la station. »

L'Anglais lui tendit un diagramme.

— « Voilà ce que nous devons faire. »

Un bref allumage des fusées les amena exactement devant le sas. Le nez de la navette activa un mécanisme. Les plaques irismatiques coulissèrent autour de l'avant de la coque et le vaisseau pénétra lentement dans le centre de la Station. Des crochets magnétiques saisirent l'appareil, qui frémit légèrement au moment où il fut définitivement immobilisé.

Traversant la soute, ils entrèrent dans le centre de la Station, parmi les structures déroutantes de poutrelles qui luisaient dans la pâle lumière des tubes du super-suppresseur de rault.

— « Tiens ! » Wellford lui tendit un laser. « Tire sur tout ce qui bouge... avant que l'alarme puisse être donnée. »

Gregson s'accrocha à un pilier et son regard attentif passa en revue les entrées du couloir périphérique, vérifiant et revérifiant les huit portes d'accès.

Pendant ce temps, Wellford était retourné à l'intérieur de la navette. Il sortit un instant plus tard, le premier modulateur à cristaux sous le bras. Il saisit un câble et se propulsa vers l'énorme suppresseur.

Tandis qu'il s'éloignait du sas, deux fils isolants, reliant le premier composant au second, se tendirent et firent sortir ce dernier de la navette. Quelques instants plus tard, Wellford tirait une chaîne apparemment interminable de petites boîtes métalliques, toutes équipées d'une ventouse, vers le centre du cœur.

Parvenu près du suppresseur de rault, il choisit la première poutre radiale et, grâce à la ventouse, fixa dessus le modulateur à cristaux.

Ensuite, il tira rapidement les autres boîtes métalliques, les plaçant successivement en position le long de la poutre. Quand la dernière fut fixée, il retourna dans le vaisseau et recommença avec une deuxième, puis une troisième série de composants.

Retournant une dernière fois dans la navette, il revint avec une trousse à outils, une petite boîte coupe-circuit munie de six fils et un schéma du suppresseur. Tout en se dirigeant vers les énormes groupes électrogènes, il fit signe à Gregson.

— « Si tu veux bien prendre le coupe-circuit », dit-il, « je vais faire les branchements. »

Gregson, attaché par le bras à un câble, réussit à tenir le coupe-circuit et son laser. Il regarda alternativement Wellford et les huit entrées.

— « Voilà ! » dit l'Anglais avec soulagement. « Nous avons localisé les deux fils qu'il faut shunter. » Il les désigna entre deux paires de grosses boîtes ajourées qui faisaient partie du suppresseur.

Puis il retira l'isolant en deux endroits sur chaque fil.

— « En faisant les connexions d'abord », expliqua-t-il, « le courant du suppresseur continuera de passer dans notre coupe-circuit quand nous débrancherons. »

Il fixa quatre des fils du coupe-circuit aux parties dénudées. Puis il entreprit de relier aux deux fils restants les chaînes de modulateurs à cristaux.

Quand il eut terminé, il sortit sa cisaille de la trousse à outils.

— « Maintenant, il ne nous reste plus qu'à couper les fils et régler la minuterie du coupe-circuit. »

Mais, au même moment, Gregson fut aveuglé par un laser écarlate qui traversa le compartiment. Il se baissa instinctivement et pivota sur lui-même, tirant en même temps.

Un Garde international s'accrochait à un pilier, près de l'entrée la plus proche. Gregson parvint à l'abattre avant qu'il ait pu tirer une seconde fois. Puis il se dirigea vers le couloir périphérique, écartant le cadavre du Garde.

Il fit rapidement le tour du compartiment central, vérifiant les indicateurs de tous les ascenseurs. Mais aucune cabine ne fonctionnait.

Revenu au centre du compartiment, il constata que Wellford flottait à mi-hauteur, à demi inconscient. Apparemment, une partie de son cuir chevelu avait été brûlée.

Gregson déchira sa chemise et improvisa un pansement pour étancher le flot de sang.

— « J'ai... j'ai réglé la minuterie », marmonna l'Anglais. « Coupe les fils et fichons le camp. »

Gregson retourna près du supprimeur. Mais les cisailles étaient introuvables.

Il régla alors son laser, et un mince rayon coupa les deux fils. Puis il transporta Wellford à l'intérieur de la navette.

Après avoir brièvement allumé les fusées, il laissa l'appareil dériver sur une centaine de mètres. Puis il injecta pendant dix secondes du carburant dans les fusées avant.

— « Assez », conseilla Wellford, les traits crispés par la douleur. « S'ils nous repèrent, ils inspecteront le compartiment central. »

Très lentement en apparence, ils s'éloignèrent de la Station Véga. Les batteries de laser de l'anneau extérieur avaient cessé de tirer et la deuxième navette de diversion était invisible.

Une vingtaine de minutes plus tard, Wellford suggéra :

— « Très bien ; faisons demi-tour. En accélération maximum, nous devrions être à quelques milliers de kilomètres au moment de l'explosion de rault. »

Tandis que Gregson faisait pivoter le vaisseau, son compagnon ajouta :

— « Assurons-nous que tous nos supprimeurs de rault fonctionnent au maximum de leur capacité. Peut-être atténueront-ils un peu la métaluminosité

de l'éclair. »

Environ un quart d'heure plus tard, Gregson sursauta dans son fauteuil, lorsque ses récepteurs névrogliques furent exposés à l'hyperluminosité la plus intense qu'il eût jamais zylphée.

Cette sensation écrasante fut une douleur physique brûlante, aussi intense que celle des crises qu'il avait subies pendant son isolement. Il avait désespérément tenté de repousser l'éclair de rault en restant obstinément insensible. Mais l'explosion de feu fut tellement puissante que ses défenses endocriniennes volèrent immédiatement en éclats. Et, quand cette terrible torture cessa enfin, il était épuisé, maintenu en place par le seul harnais, et regardait Wellford reprendre connaissance.

Quelques instants plus tard, l'Anglais marmonna :

— « L'enfer pur et simple, hein ? Décélérons et regagnons la Station. » Après un silence, il ajouta : « À propos, nous étions relativement près de l'explosion, tu sais. Nos récepteurs névrogliques ont dû souffrir un peu. Je crois que je serai incapable de zylpher quoi que ce soit pendant au moins un an ou deux. »

De retour à la Station, ils trouvèrent le directeur du Service Spatial au poste central de commandement. Le général Forrester rampait sur le sol, laissant derrière lui une traînée de salive. Et son cas n'avait rien d'exceptionnel. De nombreux employés, allongés sur le dos, agitaient les jambes et gémissaient. D'autres étaient inconscients, recroquevillés sur eux-mêmes.

Wellford se dirigea vers le centre de transmissions.

— « Si notre attaque, sur Terre, a également réussi, nos navettes viendront bientôt à notre aide ; et nous pourrons alors retrousser nos manches puis entreprendre de nettoyer cette pagaille. »

Dans le couloir périphérique, ils trouvèrent deux voitures électriques et les utilisèrent pour poursuivre leur chemin.

— « Bien entendu », poursuivit l'Anglais, « notre première tâche sera de mettre la Station sur une orbite de trois mille cinq cents kilomètres, afin d'endiguer provisoirement l'épidémie de hurleurs. Ensuite nous passerons des messages d'information à la télévision. Après, nous construirons rapidement un émetteur raultonique à rayon étroit, afin d'établir le contact avec les Valoriens. Et... »

Mais Gregson n'écoutait plus. Son attention était concentrée devant lui, dans le large couloir, sur une silhouette tassée contre la paroi et coincée sous l'épave d'une voiture électrique.

C'était Weldon Radcliff. La tête du directeur du Bureau de la Sécurité faisait un angle étrange avec ses épaules ; et ses yeux, que la mort rendait, vitreux, regardaient fixement l'infini.

ÉPILOGUE

Attendant qu'Helen et les enfants aient terminé de s'habiller pour la messe, Gregson se reposait dans un fauteuil du patio, le chapeau sur les yeux. Névrogliquement insensible pour le moment, il s'assoupit sous l'effet des bruits subtils, lointains, d'une belle matinée pennsylvanienne.

Dans le champ, Forsythe s'entraînait au tir pour passer le temps. Les zips du laser faisaient taire le pépiement des oiseaux qui prenaient un bain de poussière dans la cour située devant la grange.

Le claquement d'une porte réveilla Gregson en sursaut, et il zylpha Ted, vêtu de son costume du dimanche, qui traversait la pelouse en courant. C'était un petit garçon dont Helen et lui pouvaient réellement être fiers. Cinq ans déjà (cinq ans et demi, aurait-il affirmé, si vous aviez pu le zylpher) et régnant sur la ferme comme si elle lui eût appartenu.

Il examina hypervisuellement l'enfant. Mais tandis que l'autre courait vers la mare, son attention névroglique était tournée vers sa mère. Dans son esprit s'était formée l'image délicieuse de lui-même, jetant des pierres dans l'eau et esquivant adroitement les éclaboussures.

Amusé, Gregson perçut l'agacement d'Helen, s'efforçant de chausser William, qui ne cessait de gigoter. Elle lança à son mari un appel à l'aide. Et, dans l'intimité de ce zylph mutuel, elle se demanda s'il avait réellement l'intention de surveiller Ted.

Mais Gregson s'aperçut soudain que Forsythe avait pris conscience du problème et grondait l'aîné. Il ne fut pas difficile de saisir la pensée inexprimée de Ted :

— « Bon sang, on ne peut donc jamais s'amuser ! »

Étendu dans son euphorie, Gregson zylphait sans véritablement percevoir tout ce qui l'entourait, profitant de l'omniscience agréable qui s'étendait à tous les éléments de son environnement. Son esprit errait, et il constata qu'il percevait le flot brûlant, ondulant, du magma du centre de la Terre, il était sans cesse émerveillé par les sensations nouvelles que lui présentaient ses récepteurs névrogliques.

À mi-chemin de la surface, il décela les pressions impatientes et constantes qui s'exerçaient sur les parois d'une faille, estima la direction et l'intensité de ces forces. Il remonta à l'origine des pressions et zylpha que se

produirait finalement un tremblement de terre... Mais d'intensité modérée. Et pas avant une bonne centaine d'années.

— « *Greg ! Oh, Greg !* »

La voix claire d'Helen attira son attention hyper-visuelle. Elle avait terminé d'habiller William et finissait de se préparer... Mais, telle qu'elle était, elle était absolument parfaite.

Il intercepta la joie que lui fit éprouver le compliment. « Mais, vraiment, Greg... Après dix ans ? Et... Était-il prêt pour partir pour l'église ? Ou bien avait-il vraiment l'intention de passer la matinée à paresser ? »

Il se leva, s'étira, et ses yeux suivirent au loin la ligne des collines couvertes de fleurs, tandis que son hyperperception, par réflexe, se concentrait sur cette direction. Derrière les collines... très loin et sous l'horizon... il perçut l'arrivée d'un hélico à long rayon d'action. Il se dit qu'il ne verrait ni n'entendrait l'appareil avant longtemps.

Helen et William se tenaient alors près de lui ; et Forsythe, tenant Ted par la main, traversait la pelouse. Ils regardèrent l'hélico se mettre en position puis descendre à la verticale près de la maison. Mais, lorsque l'appareil se posa, Gregson avait déjà zylphé son pilote.

— « *C'est toujours une expérience merveilleuse* » dit Wellford, « *de rendre visite à une famille heureuse.* »

— « *Et* », répondit Gregson sur le même ton, « *c'est toujours un plaisir de recevoir la visite d'un Anglais partiellement scalpé.* »

— « *Les conséquences du scalp sont zylphables ; mais, au moins elles ne sont pas visibles, grâce aux services du meilleur perruquier de Londres.* »

Wellford avait atterri et sauté sur la pelouse. Il embrassa Helen, serra la main tendue de Forsythe et ébouriffa les cheveux soigneusement peignés des enfants.

Gregson sentit que son ami voulait gagner du temps. Mais, avant qu'il ait pu révéler le motif initial de sa visite, Wellford dit :

— « *Les Valoriens ont découvert une nouvelle race développée... plus près du bord de la galaxie. Apparemment, la planète en question est sur le point de sortir du stygumbra. On pense que, compte tenu de notre expérience récente dans ce domaine, nous pourrions être extrêmement utiles...* »

IMPRIMÉ EN FRANCE
PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 19-10-1982.

1791-5 – Dépôt légal, octobre 1982.

ISBN : 2 – 7201 – 158 – 3

ISSN : 0 – 223 – 4785

Notes

[←1]

En français dans le texte (NdT).